

Mémoires d'une biche anglaise



MÉMOIRES

D'UNE

BICHE ANGLAISE

Paris. — Imprimerie Poupart-Davyl et Comp., rue du Bac, 30.



MÉMOIRES

D'UNE

BICHE ANGLAISE

PAULATIM CRESCAM

PARIS
LIBRAIRIE ACHILLE FAURE
23, BOULEVARD SAINT-MARTIN, 23

1864



A M[lle] ANAÏS CONDÉ

Paris, le 21 Juin 1864.

« Ma chère Biche adorée,

« Tu vois, ma chérie, que je me forme aux façons Parisiennes : je commence à te tutoyer, le reste viendra petit à petit, et avant qu'il soit peu, si je restais ici, je serais tout à fait façonnée à vos belles manières. Au fait, sont-elles si belles que cela, vos belles manières ?...

« Il n'y a pas jusqu'à ce mot de biche, qui avait si

peu de sens pour moi il y a six mois, qui vient de se ranger tout seul sous ma plume, comme si je le connaissais depuis mon enfance.

« Pour un peu, et si l'on m'en priait bien, je chanterais à mon premier souper les élégantes romances à la mode, et je te dirais, à toi ! où se vend la meilleure Chartreuse et le meilleur Cumel, — ah !

« Pourquoi ton ami veut-il conter mon histoire aux Français? On m'a fait si bon accueil ici aux Champs-Élysées, au Bois, à la Marche, et ailleurs, — que j'ai peur de perdre de mon prestige et de mon prix en laissant dire qui je suis, ce que je fus et ce que j'ai fait depuis cinq ans.

« Anonymes, nous appelle-t-on à Londres. — Biches, vous appelle-t-on ici.

« Pourquoi l'un ? pourquoi l'autre?

« Quand je te dis, trésor de mon cœur, que j'ai peur de démériter aux yeux de tes compatriotes, ce n'est pas en pensant au fond de mon histoire. Chez

nous comme ici c'est toujours le même air ; on le chante autrement là-bas, voilà tout.

« Non, c'est en pensant aux détails les plus ordinaires de la vie de tous les jours des biches de Londres.

« Comment mes nouveaux amis vont-ils s'habituer à l'idée que je suis souvent allée de taverne en taverne, de salon en salon, buvant ici, me battant là, me disputant à droite, causant, jasant et batifolant à gauche, n'ayant aucun respect ni de moi ni des autres? Ils vont peut-être me trouver bien *canaille;* je crois que c'est le mot dont s'est servi l'autre jour ton petit Vicomte, si frais, si rose, si bien peigné, ganté, cravaté, celui qui parle toujours de sa grand'tante et qui a l'air si comme il en faut.

« Toi qui sais le fond de mon sac, tu prétends que je n'ai rien à y perdre, au contraire ; soit, je le veux bien ; mais dis au moins à ton ami d'expliquer à ses lecteurs, s'il en a, que nos mœurs sont autres, nos habitudes différentes, et que, dans ce pays de la *respectabilité* et du décorum, nous sommes infini-

ment plus *canailles*, — j'aime décidément ce mot-là — que vous autres. Tu vois que je nous fais bonne mesure.

« Mon histoire telle qu'on l'a arrangée dans ma biographie est vraie au fond; de la forme je ne veux rien dire ni en bien ni en mal. C'est une peinture très-exacte d'un petit coin du monde de Londres, auquel ressemble bien peu, dans la forme du moins, le même coin du même monde de Paris.

« A défaut d'autre charme, le livre de ton ami aura du moins pour tes compatriotes, pour tes gandins et tes biches surtout, le charme du nouveau et de l'inconnu.

« Tu m'as demandé mon portrait, je te l'envoie; fais-moi passer, par l'entremise de ton barbouilleur, à la postérité la plus reculée.

« Il n'y a pas et il ne pouvait pas y avoir de moralité dans ce livre : y a-t-il autre chose? Tu m'écriras ce qu'on en aura dit ici, puisque je ne serai pas là quand il verra le jour, et si on trouve

cela drôle, eh bien, tant mieux! cela prouvera en faveur du bon goût de tes compatriotes.

« Sur ce, ma chérie, adieu et bonne chance. Je repars demain pour Londres, car sans moi la *Saison* serait incomplète.

« Ecris-moi, et tiens-moi au courant.

« Adieu, et au revoir.

« Je t'embrasse sur tes deux beaux yeux.

« QUILLETTE. »



NOTE DE L'ÉDITEUR

Le livre qu'on va lire n'est point un roman fait à plaisir, c'est le récit exact de la vie d'une femme qui a eu, à Londres et à Paris, une grande notoriété dans un certain monde. Ce n'est pas une histoire datant de plusieurs années, c'est la biographie d'une personne parfaitement vivante, et que tout Paris a pu rencontrer, le mois dernier, où va tout Paris. Quillette (en Anglais

Skittles, jeu de quilles,) n'est pas un nom de fantaisie, mais le nom vrai auquel répond l'héroïne des pages suivantes.

MÉMOIRES

D'UNE

BICHE ANGLAISE

CHAPITRE I

AU *Black Jack*, A LIVERPOOL

— Veux-tu redresser ces quilles mieux que cela?

Ces paroles étaient prononcées par un homme d'allures communes, habillé comme le sont d'habitude les marins. Son chapeau goudronné était à terre à côté de lui, et un verre de grog placé sur le rebord de la seule fenêtre que possédait l'appentis sous lequel il se trouvait. Il jouait aux quilles dans l'arrière-cour d'un cabaret de Liverpool, rendez-vous des marins de toutes les parties du monde. Une espèce d'auvent avait été dressé à la hâte pour les besoins des pratiques de la maison. Il n'était couvert qu'à moitié,

et la partie la plus reculée restait à ciel ouvert, pour laisser parvenir la lumière, et peut-être aussi pour des raisons d'économie. Ce cabaret se nommait le *Black Jack*, et jouissait d'une grande réputation parmi les matelots de la Marine Marchande d'Angleterre.

Pour le moment il y en avait un grand nombre qui formaient galerie pour suivre la partie de deux très-habiles joueurs. Les paris étaient fort animés, mais les chances restaient en faveur de l'homme qui avait prononcé les paroles que nous avons rapportées plus haut; ces paroles s'adressaient à une jolie fille, à la belle chevelure, âgée de seize ans au plus, qui était occupée à relever les quilles renversées.

La cause de la mauvaise humeur du marin provenait du peu de soin qu'apportait la jeune fille à replacer les quilles, qui, n'étant pas bien posées, tombaient les unes sur les autres, et la mettaient sans cesse dans la nécessité de recommencer son travail. Elle était évidemment accoutumée aux rebuffades du marin, car elle ne parut pas en prendre grand souci, et elle répara sa faute avec la plus grande tranquillité. Lorsqu'elle eut fini, le marin recommença à jouer, la jeune fille se rapprocha d'un jeune homme qui fumait une pipe de terre, et il s'établit entre eux une conversation vive et animée. Ils paraissaient se connaître fort bien l'un l'autre, et leur entretien semblait être tout au moins engagé dans les termes de la plus grande familiarité.

Le jeune marin avec lequel elle causait était troisième pilote sur le brick l'*Albatros*, faisant le commerce entre quelques ports d'Espagne et Liverpool, et se trouvant actuellement dans ce dernier port. C'était un beau

garçon; il avait les cheveux noirs et frisés, de beaux yeux et des traits réguliers ; une fine moustache ornait sa lèvre supérieure, mais il se rasait avec soin la barbe et les favoris, ce qui ajoutait encore à sa bonne mine. Son nom était Charles Adams, mais on l'appelait habituellement Charley Adams, ou *le Seigneur*, par ce qu'il était évidemment supérieur à ses camarades et à ses égaux, tant par son extérieur que par ses manières et sa conduite ; son air de gentleman jurait presque avec l'origine qu'on lui donnait, car il était le fils d'une pauvre femme qui blanchissait le linge des matelots lorsqu'ils étaient à terre. Quant à son père, il n'en eut jamais la moindre connaissance, et sa mère garda toujours le plus judicieux silence chaque fois qu'on voulut aborder ce sujet. Comme c'est le fait d'un fils sage d'être bien renseigné sur l'auteur de ses jours, nous devons supposer qu'il ne possédait pas toute la sagesse désirable, car il restait dans la plus complète ignorance sur ce point important et vital, qu'il eût donné beaucoup pour connaître.

La fille qui occupait dans la salle du jeu de quilles l'importante position que nous avons définie plus haut, était vive, adroite, prompte à la repartie, et c'était une charmante partenaire pour engager avec elle une conversation. Ses relations continuelles avec les marins avaient développé chez elle une sorte d'effronterie et de liberté que peu de jeunes filles de son âge possèdent au même degré. Comme on peut bien se l'imaginer, la conversation des hommes de mer n'est pas toujours du meilleur goût, et la morale qu'ils peuvent inculquer n'est pas des plus salutaires. C'est une classe d'hommes

bien rarement propres à propager l'Évangile dans les pays étrangers, et si le sort qu'ils invoquent si souven dans leurs jurons leur est réservé, leur avenir dans la vie éternelle leur promet plus de chaleur que de plaisir.

Le nom sous lequel cette jeune fille était connue était Carry Waters. Avait-elle quelque droit à porter ce nom? C'est une question à laquelle sa mère seule aurait pu répondre, mais comme cette excellente femme était morte depuis quelques années, c'est un fait que l'on peut classer parmi ces immortelles énigmes que le Sphynx posait aux voyageurs et qui les frappaient d'une si grande épouvante.

Carry Waters vivait avec sa grand'mère, qui était une fort vieille femme de la plus pauvre condition. Elle n'avait pas la crainte de Dieu, car sans cela elle n'aurait pas laissé sa petite-fille chercher sa pauvre existence dans la voie où elle était engagée.

Cette femme, qui portait avec orgueil le nom de Baggs, était communément appelée la Mère Baggs; elle était inscrite pour recevoir les secours de la paroisse, lorsque l'administration jugeait convenable de la faire profiter de ses misérables et dérisoires aumônes. Quand elle ne pouvait obtenir cette bonne fortune, une vieille machine à calandrer lui permettait de tendre et d'aplatir les étoffes de ceux de ses voisins qui étaient assez bons pour consentir à employer la Mère Baggs de préférence à de plus habiles ouvrières. Alors c'était habituellement à Carry qu'incombait le soin de tourner la manivelle, et c'était un genre de travail pour lequel elle avait la plus grande répugnance, et contre lequel

elle soulevait les plus puissantes objections. C'était une bonne fille, avec les meilleures dispositions, mais elle n'aimait pas les travaux fatigants. Il ne lui déplaisait pas de relever les quilles pour les marins, parce qu'elle pouvait causer avec eux, parce qu'ils lui donnaient de temps en temps quelques petits pourboires, parce que plusieurs d'entre eux lui adressaient des compliments, et parce que, semblable en cela à toutes les autres jeunes filles, elle en était toute charmée et toute ravie. Charles Adams avait pris un goût décidé pour la petite fille de la Mère Baggs, et il éprouvait un vif déplaisir lorsqu'un autre que lui avait quelque attention pour elle. Carry semblait presque l'encourager, mais c'était plus par coquetterie que par tout autre sentiment. Il lui était agréable d'avoir un amoureux, — cet utile accessoire dont beaucoup de ses compagnes étaient pourvus.

Carry manquait complétement d'éducation, et ne savait même pas signer son nom. Elle pouvait lire un peu, en épelant les mots avant de les prononcer. Sa seule qualité était sa facilité à s'exprimer, qui, jointe à son effronterie qui était sans limites, lui avait fait une réputation parmi la population maritime de Liverpool, au milieu de laquelle elle avait vécu jusqu'ici.

Elle s'écria en regardant Charley Adams en face : —

— Pourquoi permets-tu à ce grand ponton démâté de jurer ainsi après moi ?

Charley fronça les sourcils et répondit : —

— Il ne me faudrait pas bien longtemps pour lui donner un de ces avertissements qui l'enverraient dans la Baie des Malades pour toute la durée de son prochain voyage.

— Oh ! je n'ai pas besoin que tu pousses les choses si loin.

— C'est bien. Que te faut-il alors ?

— Ce qu'il me faut ?... Laisse-moi réfléchir. Il me faut beaucoup de choses. J'ai besoin d'un nouvel habillement, car celui-ci devient terriblement affreux : j'ai aussi besoin d'un châle. Pourquoi n'entres-tu pas dans la Marine Royale, tu pourrais te présenter comme aide-pilote, tu aurais tes parts de prises, et tu pourrais m'acheter les choses qui me manquent, comme c'est l'usage des amoureux auxquels on n'a encore rien accordé.

Elle secoua la tête avec coquetterie en agitant les boucles de ses cheveux.

— Supposons que j'entre dans la Marine Royale, quel avantage en résulterait-il ?... quel besoin as-tu que j'aille me poser en savant? Si je l'étais, je ne dis pas; mais pour être aide-pilote on choisit des hommes plus instruits que moi ; je suis fait pour obéir, laisse-moi rester subalterne

— Ah ! tu n'es pas embarrassé pour trouver des excuses toutes prêtes ; c'est toujours le moyen que les hommes emploient lorsqu'une femme désire quelque chose. C'est bien, que vas-tu me faire venir ? je me dessèche la gorge à causer avec toi.

— Oh ! je demanderai ce que tu voudras... Que veux-tu ?

— Je prendrais bien un peu de rhum. Vous autres, loups de mer, vous m'avez appris à en boire.

— Avec de l'eau ? — demanda-t-il.

— De l'eau ?... Non, pur, mon garçon.

— C'est bien ! — dit-il.

— Donne-moi l'argent, — s'écria Carry Waters, — et

va ramasser les neuf quilles pendant que j'irai chercher la boisson; fais bien attention, ou sans cela le vieux ponton te secouera comme il m'a secouée tout à l'heure.

— Il fera bien de ne pas essayer, car je crois qu'il recevrait de moi quelque chose qui le marquerait pour la vie.

— Oh! tiens-le seulement en respect, — dit-elle en lui lançant une œillade, — j'ai plus de plaisir à te voir que lui.

En disant ces mots, elle se dirigea en courant vers le comptoir, et revint bientôt avec le rhum et l'eau. Son amoureux avait remis les quilles en place comme elle le lui avait ordonné, et il avait repris sa première place lorsqu'elle arriva.

— M'as-tu apporté quelque chose? — dit-il.

— Non, — répondit-elle. — Tu pourras boire une gorgée dans mon verre, si cela te plaît.

— Je ne veux pas le tien. Retourne et rapporte-moi quelque chose, tu seras une bonne fille.

— Non; tu ne t'imagines pas que je vais aller courir à travers le monde entier pour ton bon plaisir.

— Alors je vais y aller moi-même, si tu veux me remettre la monnaie qu'on t'a rendue sur la demi-couronne que je t'ai donnée.

— Non pas, mon garçon, — répondit-elle avec un rire insouciant; — tu ne trouveras rien sur moi.

— C'est bien. Mais dans tous les cas tu es bien peu aimable.

— Si tu vas prendre de l'humeur pour quelques sous, tu n'es pas digne qu'on cause avec toi.

— Penses-tu ce que tu dis?

— Si je ne le pensais pas je ne le dirais pas. Je hais tes vilaines façons d'agir. J'avais toujours pensé que les marins étaient de bons enfants, jusqu'au moment où je t'ai rencontré; et maintenant je ne crois pas que j'en donnerais deux sous du boisseau. Je suis fatiguée de ce genre de vie et je me sens décidée à y couper court et à me diriger vers Londres. Fanny Fray y est partie le mois dernier, et elle en est tout émerveillée.

— Quelle est cette femme? — dit Charles Adams d'un ton tout à fait sérieux.

— Je ne donnerais pas une paille pour savoir ce qu'elle est, mais j'ai entendu dire qu'elle était jolie et dans une bonne position.

— Est-elle heureuse?

— Comment pourrais-je le savoir? Ce que tu as de mieux à faire, c'est de partir pour Londres par un train de troisième classe, car rien n'est trop cher pour toi, et de le lui demander.

— Bien, la vertu est un bien précieux, Carry,— dit le jeune homme.—Quand elle est une fois partie, c'est pour toujours.

— Alors elle est comme moi, — répliqua-t-elle. — Quand j'aurai démarré de cette vilaine baraque, je veux être pendue si on m'y revoit jamais.

— Ne va pas à Londres, Carry, — reprit-il d'un ton plus tendre.

— Pourquoi pas?

— C'est bon! j'ai mes raisons...

— Et quelles sont-elles tes raisons?

— Elles peuvent valoir la peine que tu les écoutes.

— C'est bien; attends que j'aille relever les quilles, et je reviens t'écouter.

Elle obéit aux ordres bruyants qu'on lui donnait, et elle se remit à son ouvrage; comme elle était fort adroite, sa tâche fut bientôt accomplie à la complète satisfaction de toutes les parties, et à la sienne en particulier.

— Voilà le sort que je vous réserve, mes pauvres petites victimes,—dit l'heureux matelot qui avait attendu impatiemment son tour de jouer.

Il venait d'exécuter ce qu'on appelle une raffle, et il était anxieux de savoir combien il avait couché de quilles par terre, pour arriver à prendre l'avantage sur son adversaire.

— Maintenant, vieux bâton embourbé, — dit Carry Waters en s'adressant à son amoureux, —je suis prête à écouter ton sermon.

— Tel que tu me vois,—commença-t-il,—j'ai pensé à prendre des dispositions pour régler ma vie pour l'avenir.

— Ah! ah! est-il possible? — dit-elle en levant les yeux avec une méchante expression. — Tu as mieux à faire alors?...

— Oui, si...

— Si quoi?...

— Si tu veux de moi.

— Moi!... moi, m'unir à toi?... quel rêve fais-tu là? Mon cher ami, je vais acheter mes cochons à un bien meilleur marché. Ne te mets pas en peine, ce n'est pas à Liverpool que je me mettrai en quête d'un partenaire pour toute la vie. On dit que j'ai assez d'aplomb pour faire dévier dans leur course les montagnes liquides de

la mer, et je crois qu'avec mes seules forces je puis arriver à quelque chose de mieux qu'à la conquête d'un simple marin.

— Pour l'amour de Dieu, Carry, ne parle pas ainsi! —dit-il en devenant tout pâle.—Tu n'es pas dans ton bon sens; dis que ce n'est pas sérieux, je t'en prie. Ne te joue pas de moi, car je t'aime sincèrement, je t'aime depuis bien longtemps, et j'ai attendu jusqu'à ce que j'aie pu mettre de côté un peu d'argent pour t'établir quelque part. J'y suis parvenu, et maintenant, quand je t'offre et mon cœur et ma main, tu les rejettes, et de la façon la plus indifférente.

— Indifférente!... oh! je n'y puis rien. J'ai toujours été ainsi, et je pense que c'est dans ma nature.

— Alors je prie le ciel de te changer.

— Cela ne se peut, il est trop tard maintenant, toutes les prières n'y peuvent rien.

— C'est ce qu'il peut y avoir de plus fâcheux, mais écoute-moi, Carry... laisse-moi encore une chance. Je ne sais vraiment ce que je deviendrais sans toi.

— Oh! tu t'en tireras toujours bien.

— Non, pas sans toi. Ne songe plus à ma proposition, et laisse-moi te reparler encore de cela dans un ou deux jours. L'*Albatros* ne prendra pas la mer avant ce temps-là.

— Tu peux me parler aussi souvent et aussi longtemps qu'il te plaira, pourvu que tu me fasses donner quelque chose à boire, pour rendre ce que tu dis un peu plus intéressant. Mais je te le dis bien sincèrement, Charley, je ne serai pas ta femme, bien qu'on t'appelle *le Seigneur*. Tu peux être au-dessus de ta condition

et tu as une manière convenable de t'exprimer, mais j'ai dessein d'enlever mon cerf-volant plus haut. Je n'ai pas envie d'être la mère d'un tas de sales morveux, qu'il faut envoyer à la mer ausitôt qu'ils ont neuf ans, et où ils n'ont autre chose à gagner que des coups de pied et des giffles en faisant le service des cabines.

— Il vaudrait mieux épouser un lord, — dit-il avec un peu d'aigreur.

— Tu ne serais pas surpris à moitié si j'y arrivais, — répondit-elle avec confiance. — Mais on peut attraper l'argent des gens sans les épouser, Charley.

— Oui, et se couvrir d'infamie en le faisant. Je suis surpris de t'entendre parler ainsi.

— Es-tu réellement si surpris que cela?... c'est un mauvais système d'être surpris à toute occasion; moi, jamais rien ne me surprend.

— Je pense que tu as lu quelques-unes de ces méchantes publications à un sou, dans lesquelles les femmes de chambre épousent des ducs, et où, après avoir été mêlées à un ou deux meurtres, à une séduction et à un suicide par semaine, elles arrivent à remonter le courant.

— C'est bien possible, qu'est-ce que cela te fait ? tu n'es pas chargé de me garder.

— Tu ne veux pas me le permettre.

— Non, et je n'y pense même pas. Je serais vraiment bien exigeante de te demander de faire quelque chose pour moi.

— Un jour peut arriver cependant...

— Cela se peut, comme il se peut que je te jette un bol à punch à la tête pour ton insolence; mais cette dernière hypothèse est la plus vraisemblable.

— Eh bien! — s'écria l'un des joueurs de quilles, — qu'est-ce que vous avez?... Quand tu auras fini, tu viendras peut-être remettre ces quilles sur leurs pieds.

— Vous attendrez peut-être bien aussi que je sois libre? — répondit vivement Carry.

— Attendre?... non pas, — dit l'homme. — Pourquoi est-ce que je te donne six sous, quand j'ai fini de jouer? pour que tu relèves les quilles? Je ne dois pas attendre.

— Voulez-vous attendre?

— Non.

— Eh bien! vous pouvez les relever vous-même, aimable marin d'eau douce, je suis occupée, — répliqua Carry.

— Marin d'eau douce! Qui appelles-tu marin d'eau douce?

— Je ne sais pas, et vous? — dit-elle en faisant l'innocente.

— Ouais! je t'arracherai les yeux si tu dis encore un mot, — s'écria le grossier personnage.

— Est-ce sérieux? — s'écria Charley Adams en relevant la querelle.

— Je le ferai et à toi tout autant. Si tu es *le Seigneur*, tu n'es pas tout le monde.

— Je ne pense pas que tu sois bien résolu. Tu pourrais faire une meilleure affaire, — dit Charley en retroussant tranquillement ses manches et en se préparant au combat.

— Oh! est-ce là ton jeu, mon jeune coq? — dit l'homme en jetant à terre la boule qu'il tenait à la main,

et en suivant Charley Adams, qui se tenait sur la défensive.

— Tombe sur lui, — dit Carry Waters sans laisser paraître la moindre trace de cette faiblesse dont la plupart des femmes font parade lorsqu'elles assistent aux préparatifs d'un combat.

Charley n'eut pas beaucoup de temps pour la réflexion, car son antagoniste lui envoya un coup qui aurait laissé sa marque s'il avait atteint le but qu'il se proposait; mais il fut savamment paré, et il eut à son tour à déployer toutes les ressources de sa science pour éviter d'être sévèrement puni.

Quelques coups furent reçus de part et d'autre, et pendant quelques minutes la lutte continua avec des chances diverses.

CHAPITRE II

FORT CALME

Quoique l'adversaire de Charley Adams fût doué de la plus grande force physique, il lui manquait les connaissances scientifiques qui transforment en art la brutale coutume des combats. Adams donnait la preuve que, tout en n'étant pas en état de frapper aussi fort, il pouvait cependant parer les terribles coups de celui avec lequel il se mesurait et, quand l'occasion s'en présentait, de les lui rendre avec intérêt; c'est grâce à cela qu'il fit le premier jaillir le sang.

Ceux qui se trouvaient sous le hangar aux quilles, ou le salon du jeu de boules, comme il était dénommé sur les volets du *Black Jack*, s'étaient rassemblés et rangés les uns du côté d'Adams, les autres du côté de « l'Assommeur, » ainsi qu'on appelait communément son adversaire. Il eut sans doute désiré un plus euphonique surnom, mais l'habitude est une seconde nature, et nul

n'aurait eu un instant l'idée de lui donner un autre nom en parlant de lui. Peut-être, semblable à la rose de Juliette, exhalait-il un aussi doux parfum sous ce nom que sous tout autre. L'Assommeur avait été frappé sur le nez, qui est une partie fort sensible de la face humaine, et brûlant de prendre sa revanche, il se ruait en avant d'une façon tout à fait sauvage en cherchant à surprendre son adversaire hors de garde. Mais Adams devinait ses intentions et le laissait s'épuiser dans des efforts frénetiques sans qu'il pût gagner le moindre avantage. Lorsqu'il vit qu'il était suffisamment à bout de forces, il se redressa et envoya un coup bien appliqué sur la tempe gauche du gros fanfaron. L'Assommeur tomba comme un bœuf, et le combat dut forcément finir. Ses amis le transportèrent dans un coin et lui administrèrent quelques spiritueux, mais ils ne purent le remettre sur pied.

Carry Waters avait suivi la lutte avec le plus grand intérêt, et lorsqu'elle fut terminée, elle s'écria en frappant sur l'épaule de Charles Adams : —

— Bravo, Charles ! je ne savais pas que tu fusses si fort.

Celui-ci répondit tranquillement : —

— En ton honneur, je voudrais combattre un tigre du Bengale ; pour ce qui est de ce camarade-là, il ressemble plus à une outre pleine de vent qu'à toute autre chose, et je ne tire aucune vanité de l'avoir mis hors de combat.

Peu de temps après, l'Assommeur se releva, et montrant le poing à Adams, il quitta la salle aux quilles suivi par un ami.

Adams regarnit sa pipe et engagea une partie de quilles avec une de ses connaissances, pendant que Carry Waters alignait les quilles comme elle l'avait déjà fait.

Tandis que le jeu suivait son cours, deux hommes entrèrent bras dessus bras dessous dans la salle. Ils étaient vêtus comme des gentlemen et avaient fort bon air. L'un d'eux était un grand bel homme, brun, ayant une tendance à l'embonpoint. Son compagnon était plus jeune, mais il avait l'air et les allures d'un marin. Ils fumaient tous deux et paraissaient être venus au *Black Jack* pour lancer une boule avant leur dîner.

Adams ne trouvant pas ce genre d'amusement fort de son goût et désirant être seul, il cessa bientôt de jouer; le terrain se trouva donc à la disposition des nouveaux arrivants, qui quittèrent à l'instant leurs habits, relevèrent leurs manches et se préparèrent à se livrer à ce petit exercice.

Carry leur rendit les mêmes services qu'elle rendait aux marins, et s'en acquitta à leur entière satisfaction.

Adams quitta le *Black Jack* et fit un signe de tête à Carry lorsqu'il s'éloigna ; mais elle ne fit nulle attention à lui. Elle semblait tout occupée du grand gentleman brun qui venait d'arriver. Peut-être était-ce le premier gentleman qu'elle eût jamais vu ; et cela intéresse toujours une femme, surtout s'il arrive que ce soient des oiseaux rares dans le pays qu'elle habite. Elle était si absorbée, qu'après avoir placé les quilles, elle restait devant elles au lieu de se ranger de côté.

— Maintenant, jeune fille, gare à toi ! — cria celui des deux hommes qui l'intéressait si fort.

— Trevellian, — dit son compagnon en montrant les boules du doigt, — comme cela aurait bientôt cassé cette enfantine Vénus.

— Ne vous effrayez pas, mon vieux, — répliqua Carry qui avait entendu cette remarque, — je ne suis pas en verre.

— Ah ! petite Quillette, — s'écria Trevellian, — je n'étais pas prévenu que tu fusses en état de parler aussi convenablement l'Anglais.

— Je ne m'appelle pas Quillette, — répliqua-t-elle, — et je parle aussi bien que vous tous les jours de l'année.

— Et même beaucoup mieux, je n'en doute pas, chère Quillette, — dit Trevellian. — A quoi pensez-vous, Manning ?

— Certes, — répondit son ami, — bien que ce soit une fleur du désert, elle n'est cependant pas faite pour fleurir sans être vue.

— Fais attention, Quillette ! — s'écria Trevellian.

— Je ne veux pas qu'on m'appelle Quillette, — dit Carry avec des larmes aux yeux.

— Quillette est un joli nom.

— Est-il en effet si joli ? Si vous en êtes si fou, ce que vous avez de mieux à faire, c'est de vous faire repabtiser et de le faire annoncer dans le *Times*.

— Le *Mercure de Liverpool* ne ferait-il pas tout aussi bien l'affaire ? — dit Trevellian.

— Oh ! que Liverpool et tous ceux qui l'habitent soient pendus !

— Tu n'aimes donc pas ce pays-ci ?

— Non, il ne me plaît pas, et je voudrais bien en être loin.

— Où voudrais-tu aller ? — demanda Manning.

— Partout ailleurs.

— Veux-tu venir à la mer avec moi et redresser les quilles à bord ?

— Est-ce que vous êtes marin ?

— De la tête aux pieds. Est-ce que je n'en ai pas l'air ?

— Peut-être vous offenserez-vous si je vous dis que vous avez en effet l'air d'un marin. Mais je hais les marins et je ne voudrais pas faire cinq pas avec vous pour sauver ma vie.

— Ne dites pas cela, Quillette ! Vous me brisez le cœur, — dit Manning avec un sourire.

— J'aime votre ami, — continua Carry avec impudence, — il a l'air d'un gentleman.

— Ah ! c'est une grande erreur, jeune fille, — dit Trevellian. — Je connais beaucoup de gens qui se sont laissé prendre ainsi aux apparences. Un confiant escompteur a pris de mon papier sur ma seule apparence. Je n'ai pas besoin de dire à une personne aussi intelligente que toi, ma charmante Quillette, que jamais il n'a revu son argent et que je ne donnerais pas grand'-chose de ses chances actuelles d'être payé : aussi vrai que je suis porteur de charbons quand je suis chez moi.

— Porteur de charbon !... vous !... allons donc ! — répliqua Carry faisant entendre un éclat de rire d'incrédulité. — Si vous êtes porteur de charbons, je suis...

Trevellian s'avança vers elle et lui dit à voix basse en lui caressant le menton : —

— Veux-tu que je te dise ce que tu es ?... Une petite femme diablement gentille.

— Pensez-vous ce que vous dites ? — répliqua-t-elle effrontément.

— Non, certes, je ne le pense pas, j'en suis sûr.

— Je suis tout à fait sûre, moi, que vous êtes trop bien pour être porteur de charbons.

Et se débarrassant de son étreinte, elle s'enfuit à l'extrémité du hangar et reprit son occupation.

Après que les gentlemen eurent joué une partie ou deux ils quittèrent la place; mais au moment de s'éloigner, Trevellian glissa un demi-souverain entre les mains de Carry en lui murmurant à l'oreille : —

— Trouve-toi dehors demain un peu après trois heures.

Carry ne fit pas de réponse à cette demande, et les deux amis partirent. Lorsqu'ils furent sortis, les hommes qui étaient restés et qui avaient suivi leur partie eurent l'idée d'appeler la jeune fille Quillette ; elle en était si tourmentée et si ennuyée qu'elle ramassa son vieux chapeau, qui était par terre, le mit sur sa tête, et sortit de la salle.

Elle marcha vivement le long de la rue où se trouvait un petit passage qui contenait une petite cour, dans laquelle elle demeurait avec sa grand'mère. C'était le logement le plus pauvre qu'on puisse imaginer, et l'idée de Carry Waters d'améliorer sa position était si forte, ses instincts aristocratiques étaient si fortement enra-

cinés dans son esprit que bien des fois elle prit en elle-même la résolution de s'enfuir un beau matin pour aller tenter fortune ailleurs. En quelle qualité pourrait-elle trouver de l'emploi, c'est à quoi elle pensait souvent sérieusement. Mais le sentiment qui dominait, c'est qu'elle était sacrifiée où elle se trouvait et qu'elle était bien décidée à ne pas le souffrir si elle pouvait l'empêcher. Quand elle eut monté l'escalier dégradé qui conduisait à la chambre de sa grand'mère, car elle n'avait qu'une chambre pour laquelle elle payait quatre shillings la semaine, Carry ouvrit la porte et vit la vieille femme occupée à son travail de calandrage. Une longue chandelle brûlait en jetant une faible clarté sur la table de sapin, et la vieille machine à calandrer gémissait affreusement en accomplissant ses dix révolutions à la minute.

— Oh ! cesse ce fracas ! — cria Carry en entrant.

— Qu'y a-t-il, mon enfant ? — dit la Mère Baggs.

— Fais taire cette roue. J'ai gagné un peu d'argent et je suis venue pour faire la noce.

— Vrai ! mon enfant.

— Amène l'ancre, la vieille ; j'ai à te parler, — répliqua Carry confidentiellement.

— Mais il faut que je finisse ce calandrage.

— Oh ! au diable le calandrage ! Viens ici !

La Mère Baggs obéit à l'injonction péremptoire qui lui était faite par sa petite-fille qui commença sa communication.

— Quelle espèce de chose aimerais-tu mieux manger ?

— Je n'ai pas d'idée bien arrêtée là-dessus.

— Je connais ça; mais un bon rumpsteack vaut mieux que la pitance de la paroisse, n'est-il pas vrai?

— Certes, je ne dis pas le contraire, — répondit la Mère Baggs.

— Je ne suppose pas que tu aies l'envie de le dire. Je vais aller chercher un rumpsteack et une bouteille de Stout. Que veux-tu avec cela?

— Je prendrai ce que tu apporteras, petite.

— Alors ce que tu as de mieux à faire, c'est d'envoyer la vieille Mère Wilson acheter nos provisions, je suis trop fatiguée pour me mouvoir. Maintenant file ton nœud; quand une abatée de vent te surprend, tu es comme un diable engourdi dans la neige. Allons, plus de calculs.

La Mère Baggs ne répliqua pas aux observations peu respecteuses de sa petite-fille, et s'en alla trouver la voisine qu'elle avait désignée sous le nom de Wilson. Cette dame, moyennant quelques conditions pécuniaires, consentit à l'instant à faire ce qu'on lui demandait.

Peu de temps après les viandes firent leur apparition; elles furent convenablement apprêtées, et Carry se livra avec complaisance à ce qu'il lui plaisait d'appeler sa « noce, » expression qui brillait plus par la force que par l'élégance. Mais la société qu'elle rencontrait dans la salle aux quilles du *Black Jack* n'était pas faite pour lui donner un ton de conversation bien relevé, et si quelquefois elle manquait aux petites conventions qui rendent la bonne société si séduisante, on pouvait avoir quelque indulgence pour elle. Le géranium, quand il

est abandonné à lui-même, n'est qu'une mauvaise herbe, mais lorsqu'il est cultivé en serre il devient une fleur de prix et son élégance est le sujet de commentaires et d'admiration. Carry était un géranium sauvage : ce qu'elle pouvait devenir dépendait du hasard et de ces accidents qui décident aussi bien de la destinée des femmes que de celle des hommes.

CHAPITRE III

PRISE D'ASSAUT

Le jour suivant, Carry Waters s'éveilla avec un violent mal de tête, pour s'être livrée toute la nuit à des libations plus fortes que celles auxquelles elle était accoutumée. La Mère Baggs s'était aussi laissée aller à ses penchants et à la joie du moment. Le dernier instant où Carry avait eu conscience de son existence était celui où elle était tombée à terre en s'imaginant qu'elle était une machine à calandrer et en appelant à haute voix quelqu'un pour la faire tourner. Bientôt après elle roula sous la table et se trouva hors de vue. La première chose qui se fit jour dans les souvenirs de Carry fut le rendez-vous qui lui avait été donné par Trevellian. Elle hésita pendant quelque temps, discutant en elle-même si elle devait ou ne devait pas s'y rendre. Elle pensa qu'il n'y avait pas grand mal à le faire, et finalement elle se détermina à y aller

En conséquence, à l'heure indiquée elle se dirigea vers le *Black Jack* et se mit à se promener en montant et en descendant la rue dans l'impatiente attente de l'arrivée du gentleman. Il ne la tint pas trop longtemps en suspens; il apparut, heureux de la voir, et, le sourire sur les lèvres, il lui tendit la main en lui demandant comment elle se trouvait.

— Oh! — répondit-elle, — je ne me sentais pas trop bien tout à l'heure, mais je suis un peu mieux depuis que je vous vois.

— Oh! ma petite Quillette est toujours gaie, — dit-il.

— Maintenant écoutez! — répondit-elle. — Une fois pour toutes, monsieur, quel que soit votre nom, je ne veux pas qu'on m'appelle Quillette.

— Vous me faites déjà des reproches et il n'y a pas vingt-quatre heures que nous nous connaissons, — dit-il avec le même sourire.

— S'ils vous déplaisent, pourquoi les méritez-vous alors?

— Quel est votre nom?... Je pense qu'il doit être charmant.

— Pourquoi?

— Parce que vous êtes vous-même si jolie que le nom que vous portez doit être également joli.

— Le mélange que vous me servez est un peu roide, — répondit-elle.

— Ma chère et jeune amie, — reprit Trevellian de l'air d'un Mentor, — permettez-moi de dépouiller le vieil homme et de mettre à nu l'homme nouveau, comme dit mon frère le ministre.

— Que voulez-vous dire? — demanda-t-elle avec quelque peu d'étonnement.

— Le cabaret, ma chère enfant, n'est pas mon fait et ne doit pas être le vôtre. Votre allusion à ce mélange, qui est un peu roide, est de nature à plaire davantage à l'auditoire d'une taverne qu'à moi ou à ceux dans la société desquels vous songez et vous devez très-probablement vous trouver.

— Je n'ai pas besoin de vous plaire, — dit-elle d'un air maussade.

— Oh! si fait, — répliqua-t-il; — vous vous trompez vous-même quand vous parlez ainsi; cela prouve que vous ne vous rendez pas parfaitement compte de vos idées.

— Je connais mes pensées mieux que vous ne pouvez les connaître, — reprit-elle presque en colère.

— Ma petite Quillette — dit-il avec calme — votre mauvaise éducation vous a rendue entêtée. Je vois que j'aurai beaucoup à vous apprendre.

— Vous!... m'apprendre quelque chose!... Quels droits avez-vous sur moi?

— Probablement plus que vous ne pensez; mais comme ce point est de la dernière insignifiance, il est fort inutile de le discuter.

Carry Waters était tellement étonnée de la froideur avec laquelle cet étranger disposait d'elle et de sa destinée qu'elle ne pouvait parler.

— Vous ne m'avez pas dit votre nom, — dit-il en la rappelant à elle.

— Que vous importe mon nom? — répliqua-t-elle avec son impudence naturelle.

— Il m'importe fort peu, je l'avoue, mon enfant.

— Pourquoi me le demandez-vous alors?

— Simplement pour satisfaire un indigne motif de curiosité.

— Je ne vous le dirai pas, — dit-elle d'un air boudeur.

— Nous différons d'opinion, ma Quillette, — répliqua Trevellian; — mais comme j'ai horreur de toute discussion lorsque je suis engagé dans une conversation avec une jolie femme, avec votre permission nous laisserons ce point de côté.

— Quel habile homme vous faites! — dit Carry, — et comme vous parlez d'une manière étrange!

— Voilà une très-sage observation, ma petite Quillette, et qui fait le plus grand honneur à votre jeune intelligence.

— Est-ce bien vrai?

— Sans aucun doute. Avec votre permission j'allumerai un cigare.

— Un cigare! Vous ne fumez pas la pipe? — demanda Carry un peu étonnée.

Ses amis les marins se laissaient bien rarement aller à ce luxe, le prix des cigares n'étant guère à la portée de leur bourse.

— La pipe, mon enfant, — répondit-il, — est une abomination nautique, quelque chose qui ressemble aux gros mots, et maintenant j'évite toutes les abominations devant Dieu et devant les hommes, c'est pourquoi je ne fume pas la pipe.

— Qui êtes-vous alors?

— *Homo inter homines*, — dit-il en allumant son cigare à l'aide d'une vésuvienne qu'il avait enflammée en la frottant sur sa petite boîte en argent.

— Qu'est-ce que vous dites?

— C'était une simple remarque faite en passant, ma petite Quillette, et sur un sujet de peu d'importance, — répondit-il en aspirant vivement la fumée de son cigare.

— Si vous voulez m'appeler Quillette, — reprit-elle en pleurant presque de contrariété, —je vais me sauver et rompre toute conversation avec vous.

— Quant à vous sauver, mon enfant, c'est une chose que j'abandonne entièrement à votre discrétion, — répondit Trevellian. — Certes, je ne puis m'empêcher de sentir le grand honneur que vous me faites en me tenant compagnie dans une rue obscure de Liverpool pour causer avec moi, ce qui peut, permettez-moi de vous le dire, être un sujet de scandale pour la respectable société qui fréquente le *Black Jack*. Il est aussi extrêmement aimable à vous de sacrifier votre temps si précieux à mon humble individu, tandis que vos pratiques attendent votre arrivée dans la salle aux quilles, où votre ministère vous réclame. Si votre penchant vous porte à aller les rejoindre, je suis le premier à vous engager à vous y rendre, ne vous inquiétez en aucune sorte de moi.

Elle le regardait les yeux tout grands ouverts; elle sentait la force de ses remarques sarcastiques, mais tout cela était si nouveau pour elle qu'elle ne savait que lui répondre, à la fin elle dit en revenant à sa première proposition : —

— Mais pourquoi me taquinez-vous en m'appelant d'un nom qui me déplaît?

— Simplement parce que suis dans la plus complète ignorance du nom qui vous a été donné par votre parrain et votre marraine, — dit Trevellian.

— C'est juste; mais en supposant que je vous le dise...

— S'il en est ainsi, croyez-moi, ma douce enfant, je saurai apprécier une si grande concession de votre part.

— Que pensez-vous qu'il puisse être?

— Comment voulez-vous que je me forme une opinion sur une question d'une telle importance?

— Devinez!

— Dirai-je Blanche de Nevers ou Sally Scroggins?

— Oh! ne soyez pas si bête.

— Bien, mon enfant; comme la rose de Juliette, j'ose affirmer que vous exhalez un aussi doux parfum sous un nom que sous un autre.

— Qu'est-ce que c'était que cette Juliette?

— Juliette, ma Quillette, — répondit Trevellian en retirant son cigare de sa bouche et en lançant un nuage de fumée tranquillement devant lui,—Juliette était une jeune dame qui devint profondément éprise d'un jeune gentleman du nom de Roméo. Leur amour fut contrarié, et au lieu d'aller à l'église pour être mariés, ils y entrèrent pour être enterrés, et ils sont maintenant, suivant les idées populaires, réduits en poussière dans la tombe de tous les Capulets.

— Oh! quel homme comique vous faites! — s'écria Carry en riant aux éclats.

— Après une telle déclaration, je dois me rendre à l'instant au Cirque d'Astley et sommer M. Merryman, le clown, de se retirer en me cédant sa position.

— Astley! oh! j'en ai entendu parler. N'est-ce pas là que les chevaux font leurs exercices?

— Vous êtes parfaitement renseignée; maintenan que j'ai satisfait à vos désirs sur plusieurs points, dites-moi votre sobriquet.

— Qu'est-ce que c'est que cela? Parlez-moi en pur Anglais si vous voulez que je vous comprenne, grand enfant.

— Ma chère Quillette, vous êtes bien exigeante pour une releveuse de quilles de province. Si vous aviez exercé cette brillante position dans Londres ou ses faubourgs, encore, je ne dis pas, le cas pourrait être différent.

— Ne m'appelez plus jamais Quillette, mon nom est Carry Waters.

— Ah! quel soulagement j'éprouve à ne pas voir mes soupçons confirmés,— s'écria-t-il du ton d'une personne qui éprouve réellement une satisfaction quelconque.

— Que voulez-vous dire?

— Je craignais, mon enfant, que vous n'alliez me dire Nancy Dawson. Combien le nom de Carry Waters lui est supérieur en élégance! Carry, mon enfant, je vous félicite sur votre famille, qui doit avoir été composée, si l'on en a gardé la nomenclature, de personnes convenables, et probablement d'une haute respectabilité, surtout du côté paternel.

Carry le regardait dans un état des plus perplexes.

Elle avait assez de sens pour comprendre qu'il se moquait d'elle, mais il avait une manière de parler et de plaisanter qui, toute sa vie, lui avait été tellement étrangère, que tout effrontée qu'elle fût, elle en était toute démontée. Elle était tout à fait dans la position d'une marchande de poisson qu'un individu de qui elle croyait pouvoir se moquer appellait parallélogramme et triangle isocèle, et qui lui démontrait qu'elle devait se trouver très-flattée qu'on dise qu'elle avait les jambes égales et qu'un bipède isocèle a toujours l'avantage sur celui dont les jambes sont scalènes.

Une voiture de place fermée vint à passer au moment où ils parlaient. M. Trevellian l'appela et elle vint se ranger près de l'endroit où ils étaient arrêtés; il ouvrit la portière et dit à Carry : —

— Montez!

— Pourquoi faire?

— Montez, mon enfant, c'est un mauvais système de faire trop de questions; — répliqua-t-il en prenant son cigare entre ses doigts et en avançant le bras pour l'aider à se placer dans la voiture.

— Mais où allons-nous?

— Jéricho est à une grande distance, mon enfant, et Bath n'est pas agréable à cette époque de l'année.; mais n'ayez aucune crainte, j'ai une aversion décidée pour Coventry.

La prenant par le bras, il la poussa presque dans la voiture. Elle ne fit pas grande résistance, elle se laissait dominer par ce puissant esprit qui la soumettait à une espèce de charme magique.

— Où allons-nous, monsieur? — demanda le cocher.

— Nulle part, conduisez-nous de côté et d'autre pendant une heure.

— C'est bien, monsieur,— répondit le cocher en portant la main à son chapeau.

Un moment après, Carry Waters et Trevellian se trouvaient seuls en tête à tête.

CHAPITRE IV

LE PREMIER PAS

La voiture résonna sur les pavés pendant quelque temps sans que l'un ou l'autre rompît le silence. Carry était trop surprise par la nouveauté de chaque chose; c'était la première fois de sa vie qu'elle montait dans un cab, et M. Trevellian pensait à ce qu'il allait faire. A la fin il s'écria : —

— Avez-vous un tel amour de Liverpool que votre intention soit d'y passer votre vie entière à redresser des bouts de bois, pour que des marins ivres les jettent par terre?

C'était une nouvelle manière de définir son occupation ; elle ressemblait à la définition du jeu de *Cricket* faite par cet amateur des exercices aquatiques, qui disait qu'il n'avait jamais pu voir le côté amusant qu'il y avait à frapper un morceau de cuir avec un morceau de bois.

Carry se sentait toute démontée en entendant parler de son seul moyen d'existence en des termes aussi méprisants, mais elle répondit nettement et d'un ton décidé : —

— Non... Je n'en ai nullement l'intention.

— Dans ce cas, que voulez-vous faire ?

— Je ne sais pas. Je voudrais aller à Londres, si la chose était possible.

— Le voulez-vous? — dit M. Trevellian avec un air satisfait, comme s'il se disait à lui-même : « Allons, maintenant. C'est là ce que je voulais. »

— Oui, je voudrais partir demain, si je le pouvais — dit Carry.

— Est-ce que vous n'avez pas d'amis ici ?

— Je n'ai que ma grand'mère qui exploite...

Là elle s'arrêta tout court; elle était honteuse de dire à un gentleman quelle était la nature de ses occupations.

— Elle exploite... c'est bien ! mais qu'exploite-t-elle, ce n'est pas le public, je l'espère? — dit M. Trevellian.

Carry restait toujours muette.

— C'est bien, je ne vous presse pas sur ce point; seulement les plus fortes présomptions sont en faveur de la soude et du savon.

— Si vous voulez dire qu'elle est blanchisseuse, vous êtes dans l'erreur. Elle exploite une machine à calandrer.

— Charmé de l'apprendre, sur ma parole, — dit-il d'un ton plaisant tout en baissant la glace de la portière pour jeter le reste de son cigare, et en se préparant à en allumer un autre.

— Probablement cette machine à calandrer est une propriété de famille, elle ne l'a pas achetée, elle l'a eue par héritage.

Carry commençait à pleurer et à sangloter tout haut.

— Je ne sais pas où vous voulez en venir en vous moquant ainsi de moi. Si ma grand'mère est dans la nécessité d'exploiter une machine à calandrer, cela vaut mieux que d'aller à la maison de travail des pauvres. Il faut que vous ne soyez pas un gentleman pour me parler ainsi, et je n'ai nulle envie de rester avec vous. Laissez-moi descendre, je veux rentrer à la maison.

— Pardonnez-moi ma légèreté, mon enfant, — répondit M. Trevellian d'un ton sérieux; — ce sont des paroles dites sans réflexion, et je dois avouer qu'elles auraient pu être de meilleur goût.

Il tira son mouchoir de sa poche et se mit à essuyer les yeux de Carry avec les soins d'un père ou d'un mari. Il est possible même qu'il y eut dans ces attentions plus du mari que du père.

Carry Waters eut bientôt repris sa sérénité, et elle se mit à rire et à parler sans plus de souci qu'auparavant.

— Ainsi, vous désirez aller à Londres? — dit M. Trevellian en lui prenant la main dans les siennes.

— Oui, j'en ai le désir, j'ai horreur de cette ville et j'ai toujours entendu dire que Londres était un endroit délicieux et charmant à habiter.

— Cela est vrai en effet, et vos renseignements ne sont nullement exagérés, au contraire. Londres est un endroit charmant lorsqu'on a beaucoup d'argent à dé-

penser; si vous n'en avez pas, vous ferez bien de vous en tenir éloignée.

— Oh ! j'en courrai la chance; si je peux seulement trouver le moyen de m'y rendre, — dit Carry.

— Je dois y aller dans un jour ou deux, peut-être demain, — dit M. Trevellian en la regardant bien en face.

Elle baissa les yeux sous son regard et ne répondit rien.

— Vous pouvez venir avec moi, si cela vous plaît, — dit-il comme en manière d'acquit, et comme s'il n'avait nulle envie de l'influencer soit dans un sens, soit dans l'autre.

— Que ferai-je lorsqu'une fois j'y serai arrivée? — demanda-t-elle avec un peu de timidité.

— Oh! vous pourrez rester avec un de mes amis qui a besoin d'une compagne, et s'il ne vous plaît pas, vous pourrez toujours revenir auprès de votre grand'mère tourner la roue de la machine à calandrer et relever les quilles pour les marins.

Il prononça ces mots avec ce ton de sarcasme qu'il lui était impossible de dissimuler.

Elle s'en serait bien aperçue si elle n'avait pas été toute à l'idée de son voyage à Londres.

— Je pensais, — reprit Trevellian avec cette voix au timbre contenu qui lui était particulier, — qu'il était préférable de vivre dans une bonne maison, d'avoir une voiture, des domestiques pour vous servir, et de n'avoir enfin qu'à parler pour se procurer les innombrables satisfactions que donne le luxe.

— Certainement, — dit Carry; — mais comment

une pauvre fille comme moi peut-elle obtenir tant de choses?

— Oh! les femmes habiles savent bien trouver le moyen d'y arriver. Vous en saurez plus long lorsque vous aurez quelques années de plus.

Carry se mangeait les ongles, comme si ses pensées l'embarrassaient plus qu'elle ne l'eût voulu.

— Voulez-vous encore retourner chez vous, ma chère enfant? Dois-je vous ramener au *Black Jack?* Peut-être êtes-vous désireuse de vous retrouver au milieu de vos amis les marins? Si c'est pour gagner de l'argent que vous avez le désir d'y retourner, je puis vous mettre là-dessus l'esprit en repos : je suis en position de subvenir à vos besoins.

— Oh! ce n'est pas cela... Je n'ai pas besoin de *fad.*

— De quoi?...

— De fad... d'argent, vous savez bien.

— Ces hommes ont de grands reproches à se faire, ma chère enfant.

— Pourquoi?

— Pour avoir corrompu un esprit aussi jeune et aussi innocent, et lui avoir appris à parler l'argot.

— Oh! ce n'est rien. Pour ce qui est de jurer, je ne craindrais pas de tenir tête à une douzaine de ces hommes. On n'est pas resté tout ce temps au *Black Jack* sans avoir appris quelque chose, mon vieux.

— Allons, bon! vous retournez à vos moutons, ou plutôt à vos marins. Je vais rendre visite à mon ami Mangnin, qui habite près d'ici. Vous l'avez vu avec moi, hier, vous vous le rappelez?

— Oh! oui, je me le rappelle.

— Si cela vous convient, vous pouvez venir avec moi ; mais si vous préférez retourner près de vos amis, vous n'avez qu'un mot à dire et je vous y conduis.

Mephistophélès sourit.

Carry ne vit pas ce sourire ; mais l'eût-elle vu, il n'aurait peut-être pas eu d'influence sur sa détermination.

— Oh ! ce que j'ai de mieux à faire, c'est de rester avec vous, si vous voulez bien me garder.

Trevellian dit : —

— Ainsi donc nous y allons.

Et, abaissant la glace, il indiqua au cocher l'endroit où il devait le conduire.

Il trouva Manning chez lui ; il était étendu dans un fauteuil, les jambes croisées l'une sur l'autre. Il fumait une très-belle pipe d'écume qui représentait l'enlèvement d'Europe. Ses pieds étaient chaussés de pantoufles d'un modèle des plus fantastiques. Sur l'une, deux diables se disputaient la possession d'une bouteille de vin, et sur l'autre, celui qui s'était emparé de la bouteille se sauvait vivement, poursuivi par le démon son antagoniste.

— Oh ! Trevellian, c'est vous ! Comment allez-vous ? Enchanté de vous voir.

Trevellian lui rendit ses politesses, et dit : —

— J'ai amené un ami avec moi.

— Bien, je vois — dit Manning.

Et en regardant plus attentivement, il reconnut que c'était une femme.

Le crépuscule commençait, et c'est ce qui explique comment il n'avait pas fait cette découverte de prime abord. Il avait aperçu quelqu'un, mais il avait cru que c'était quelque ami de Trevellian.

Quittant aussitôt sa nonchalante position, il s'écria :—

— Sur ma parole, je vous demande bien pardon, mais je ne pouvais pas savoir que Trevellian eût amené une femme avec lui.

— Voulez-vous vous asseoir?

Et il lui offrit un siége.

Au moment où il passait près de Trevellian, il lui dit : —

— Qui est-ce?

— Ne pouvez-vous le deviner?

— Non, que je sois pendu, je ne le puis. Présentez-moi, — dit Manning.

— Je crois que vous l'avez déjà rencontrée,— répondit Trevellian tout haut. — C'est notre jeune amie du *Black Jack*.

— Quillette, voulez-vous dire?

— Oui, Quillette ; seulement, je dois vous dire en confidence qu'elle ne veut pas de ce sobriquet.

— Quel gaillard vous faites, Trevellian ! — dit Manning.

— Moi ! pas du tout, — répondit-il froidement. — Avez-vous ici du Champagne ou du Moselle? Si vous en avez, faites-en servir.

— Je pense que je dois en avoir, — dit Manning en se dirigeant vers un buffet.

Et il apporta une couple de bouteilles de ces vins Français si populaires en Angleterre.

Trevellian déboucha une bouteille pendant que Manning était allé chercher des verres. Au bout d'une demi-heure, Carry Waters était tout à fait étourdie; au bout d'une heure elle était tout à fait grise, et cinq

minutes après elle roulait sur le parquet, hors d'état de faire le moindre mouvement.

— Pauvre petit démon ! — dit Manning; — c'est vraiment bien mal.

Trevellian la prit dans ses bras et la posa sur un sofa ; puis, prenant une lumière à la main, il revint près d'elle et l'examina pendant une demi-minute avec la plus grande attention ; alors, se tournant du côté de Manning, il s'écria :

— Sa vue n'a rien de désagréable, Manning ?

— En aucun façon, — répondit-celui-ci. — J'admire votre goût.

— Oh ! oui, je suis généralement considéré comme bon juge en fait de femmes et de chevaux.

Et, après avoir fait cette remarque, il retourna près de la table, but un plein verre de champagne, et dit tranquillement : —

— Votre vin me plaît à la folie.

CHAPITRE V

UN LOUP QUI NE SE CACHE PAS DANS LA PEAU D'UN MOUTON

Trevellian et Manning restèrent assez longtemps assis autour de la table, les bouteilles succédèrent aux bouteilles; mais la quantité qu'ils absorbèrent n'avait que peu ou point d'effet sur eux, qui étaient habitués à boire à fortes doses.

Carry Waters était couchée sur le sofa, heureusement sans aucune espèce de connaissance. L'ennemi avait triomphé d'elle avant même qu'elle eût conscience qu'il avait commencé l'attaque. C'était son premier verre de Champagne, et ce glorieux vin lui faisait sentir sa puissance. Elle paraissait réellement adorable ainsi couchée dans une position qui n'était certainement pas étudiée, et qui ne manquait pas d'une sorte de grâce toute particulière. Ses cheveux avaient brisé les liens qui les retenaient, et s'étant dénoués ils se répandaient en

masses épaisses jusque sur le plancher. Elle respirait péniblement, et ses lèvres entr'ouvertes laissaient voir ses dents de perle.

Manning remplit son verre et se mit à promener ses yeux de la jeune beauté endormie à Trevellian, qui lui rendit son regard sans en éprouver la moindre gêne.

— Qu'est-ce que vous allez en faire? — demanda Manning.

— Qu'est-ce que je vais en faire? — répéta Trevellian comme s'il ne comprenait pas bien la question.

— Oui, je veux dire quels projets avez-vous sur elle.

— Qu'est-ce que généralement les hommes font des femmes? — répondit Trevellian en envoyant tranquillement des nuages de fumée blanche dans les airs et en suivant des yeux les cercles et les spirales qu'ils formaient.

— Vous me faites là une question, — dit Manning, — à laquelle je ne suis pas embarrassé de répondre.

— Oh! je pense bien! — répondit Trevellian en riant d'un rire clair qui avait la prétention d'être très-significatif.

— Lorsque je pense à quelques-unes de mes aventures que vous connaissez, — dit Manning, — je suis heureux de détourner mes idées sur d'autres sujets. Un marin, mon cher ami, mène une existence toute particulière. Nous sommes pendant des mois entiers privés de la société des femmes, et c'est peut-être pour cela que nous les estimons à un plus haut prix quand nous nous trouvons au milieu d'elles. Notre malheur, c'est

que nous ne sommes jamais assez longtemps dans un lieu pour y former des relations sérieuses et durables. Je pourrais, si j'avais les ailes d'une colombe ou la puissance du télégraphe électrique, mettre la main sur une douzaine de cœurs brisés que j'ai laissés dans autant de différents pays du monde, et vous n'auriez pas beaucoup de peine à trouver plus d'un représentant de la maison des Mannings, orné de la barre sinistre de la bâtardise.

Trevellian se reprit de nouveau à rire, et dit : —

— Je pense que vous et moi nous faisons la paire.

— C'est bien possible ; mais pourquoi ajouter notre petite amie Quillette à la liste déjà trop longue de vos indiscrétions ?

— Pourquoi ? Oh ! j'ose dire que je la sauve de quelque chose de pire encore.

— Comment cela ? — demanda Manning, trahissant ainsi une curiosité un peu plus grande que celle que peut se permettre un homme bien élevé.

— Je ne m'étonnerais nullement, si je la laissais ici, qu'elle mît la main sur quelque épais lourdeau de la marine (excusez la supposition) qui, lorsqu'il aurait bu un verre de grog de trop, la jetterait par terre d'un coup de poing et lui trépignerait sur le corps. En vérité, elle est trop bien pour qu'on l'abandonne à un pareil sort. La perte prématurée d'un œil par le fait de celui auquel la loi aurait donné quelques droits sur elle, — j'entends parler du mari, — serait un malheur, et c'est d'un pareil sort que je veux la préserver. Ses dents brillantes sont trop jolies pour être brisées dans sa bouche par le poing de fer d'un ouvrier, et la société du *Black*

Jack n'est pas de l'ordre le plus relevé. En somme, j'ai pensé, depuis, que notre étrange course d'hier après la nouveauté et l'imprévu avait des résultats fort heureux.

— Si ce sont là vos idées, je suis d'accord avec vous, — répondit Manning. — Mais supposez que votre beauté ait quelque manant...

— Un amoureux, un promis, un cavalier du Dimanche, voulez-vous dire?

— Précisément.

— Oh! n'importe. Elle est jeune et fraiche, et je la crois suffisamment innocente. Elle a les idées fort élevées pour une fille dans sa position. Elle ne doit pas aimer les liaisons avec les hommes de bas étage, et comme beaucoup de femmes elle a une très-haute idée des gentlemen; elle préférerait s'enfuir demain avec moi que de rester ici pour épouser un rustre, quand bien même elle aurait une relation ou un engagement sérieux avec lui.

— Vous le pensez.

— J'en suis sûr. Outre cela, elle n'a pas de cœur. Elle est parfaitement taillée sur le patron des femmes qui doivent toute leur vie vivre dans une lutte perpétuelle contre la société. Il n'y a pas chez elle de sentiment, pas un atome : je prédis qu'elle est appelée à un grand succès lorsque j'aurai rompu avec elle et qu'elle aura acquis un peu d'expérience. Je ne suis pas un mauvais juge, ainsi que vous le savez par vous-même et que vous pouvez l'avoir entendu dire. Ce n'est pas la première femme que j'aurai lancée. Notre petite amie Quillette a aussi certaines qualités naturelles. Je parierais dire qu'elle a du bon sang dans les veines. Le sang d'un

gentleman, lorsqu'il se mêle avec celui d'une femme d'une basse origine, produit souvent de bons résultats. Elle sait parler, et ses reparties sont aussi piquantes qu'une aiguille. Sa constitution est excellente, car elle est aussi forte qu'un jeune cheval. Elle est décidément gentille, regardez-la maintenant.

Trevellian se leva de sa chaise et, s'approchant du sofa, il releva les cheveux de la jeune fille, les fit glisser dans ses doigts, les approcha de la lumière, puis il lui prit la main.

— Tenez! — s'écria-t-il,— regardez cette main, elle pourrait appartenir à une Vénus.

— Elle a quelque rapport avec la Vénus de Gibson alors, — fit observer Manning.

— Pourquoi?

— Mais parce qu'elle me paraît un peu brune.

— Ne vous inquiétez pas de cela, mon cher; si elle n'est pas douce et blanche, elle est bien formée et bien proportionnée. Lavez-la et habillez-la, et vous ne pouvez vous douter de la différence qui se produira en elle.

— Quelque chose comme la vieille histoire de la larve et du papillon? — dit Manning.

Trevellian ne fit pas attention à cette remarque, mais il montra du doigt son pied, qui, comme une petite souris, dépasait l'extrémité inférieure de sa jupe.

— Lorsque cè pied et cette cheville seront bien casés dans une bottine de Mac Douall, il pourra entrer en comparaison avec celui de n'importe quelle beauté.

Trevellian resta un instant à contempler Carry, et il mit fin à son examen critique en disant : —

— Regardez aussi sa figure, y a-t-il rien de plus parfait ?

— C'est vrai, oui, elle n'a pas une vilaine figure, — dit Manning. — Je dois dire en outre que vos idées sur la femme ne sont pas mauvaises.

Trevellian sourit avec complaisance et retourna vers la table.

— Quand prenez-vous la mer? — demanda-t-il.

— Dans une semaine environ, — répondit Manning.

— En vérité. Je désire vivement que vous veniez frapper chez moi si vous passez par Londres pour rejoindre votre vaisseau. Je quitte cette ville demain matin.

— Et la petite Quillette ?

— Il est bien possible qu'elle m'accompagne, — dit Trevellian avec un jeu de physionomie significatif.

— Je n'ai pas tout à fait fini les affaires qui m'ont amené ici, sans cela je serais parti avec vous.

— Moi, j'ai fini, et je suis de quelques mille livres plus riche qu'avant mon arrivée.

— Je voudrais avoir quelques parents dans le commerce, — dit Manning avec un soupir bien affecté, — qui soient assez bons, lorsque mes eaux sont basses, pour faire un testament en ma faveur.

— La fortune, — dit Trevellian, — me sourit pour le moment, à l'exclusion de bien d'autres mortels moins favorisés. Il peut arriver que ce soit plus tard votre tour. Mais à présent, comme dit la fermier au petit garçon qui voulait lui voler ses pommes, mais qui était arrêté dans le larcin qu'il méditait par la vue du grand

boule-dogue qui grognait après lui à travers la haie, je crains bien que vous ne les regardiez longtemps.

— Je vais sortir pour aller dîner quelque part, — dit Manning; — n'est-ce pas aussi l'heure de votre repas ?

— Sans doute,— répondit Trevellian,— et vous m'avez rappelé que, bien que la contemplation de la beauté soit une fête continuelle, c'est néanmoins une manière de vivre fort peu substantielle. Dînons ensemble à quelque hôtel.

— Où vous voudrez, — dit Manning en prenant sa canne et son chapeau. — Mais pendant ce temps-là, notre dormeuse ne s'éveillera-t-elle pas ?

— Non, je ne le pense pas,— répondit Trevellian; — laissons dormir cette petite malheureuse, cela lui fera du bien.

Quelques instants après, les deux hommes étaient partis laissant Carry Waters revenir de son état d'ivresse aussitôt que la bonne et bénigne nature voudrait le lui permettre.

Quelque temps se passa encore avant que les fumées du vin, qui alourdissaient le cerveau de la jeune fille, vinssent à se dissiper. Mais quand cet instant désirable arriva enfin, elle se releva, s'essuya les yeux, regarda autour d'elle comme Nourredin-Ben-Hassan dans le conte Oriental, et finalement, encore tout étourdie, elle retomba sur les coussins qui n'étaient pas plus somptueux qu'ils ne le sont d'habitude dans les logements garnis, en s'écriant : —

— Ah ! comme je me sens mal à mon aise !

Sa plainte était bien justifiée par les sensations qu'elle éprouvait, et elle n'en exagérait pas le moins du

monde les symptômes. Pendant plus d'un quart d'heure elle resta dans une espèce d'assoupissement, et enfin elle parvint à se relever. Elle regardait chaque chose, la table, les chaises, les bougies, mais elle ne comprenait rien.

— Où suis-je, — s'écria-t-elle, — et comment se fait-il que je sois venue ici ?

N'ayant là personne pour répondre à ses questions, elle fut obligée, pour avoir satisfaction, de s'efforcer de rappeler ses souvenirs. Elle y parvint jusqu'à un certain point : il lui semblait qu'elle avait accompagné M. Trevellian chez un de ses amis, et, en poussant plus avant dans cette voie, elle se rappela que cet ami était le lieutenant Manning, le gentleman qui avait joué aux quilles la veille au *Black Jack*.

Pendant ce temps elle était parvenue à s'éveiller tout à fait, et, s'asseyant sur le sopha, elle s'étonna que les deux amis fussent partis, et se demanda pourquoi ils l'avaient laissée seule. Pendant qu'elle était occupée à réfléchir et qu'elle essayait de résoudre ces deux graves questions, M. Trevellian et le lieutenant revinrent.

— Ah ! — s'écria Trevellian, — ah ! ma petite Quillette, vous avez retrouvé vos jambes, hein ?

— Je me sens stupidement malade, — dit-elle d'une voix qui venait confirmer sa déclaration.

— Je n'en suis nullement surpris. Permettez-moi de vous faire une ordonnance. Je pense qu'un peu de soda et d'eau-de-vie fera bien l'affaire. Avez-vous ici les ingrédients nécessaires, Manning?

— Cher ami, est-ce que je suis jamais dépourvu de

cette panacée contre tous les maux? — répondit Manning.

— De la soude!... — s'écria Carry d'un ton où la surprise se mêlait à l'horreur. — De la soude!... Pourquoi?... C'est avec quoi ma grand'mère fait ses blanchissages. Je n'en veux pas de votre soude. J'aime mieux une goutte de brandy. Vous pouvez prendre votre soude vous-mêmes.

Manning riait de bon cœur en entendant cette sortie; mais Trevellian, qui ne s'en amusait pas moins, répondit : —

— Ignorante enfant, apprenez que le soda-water est l'excellente préparation d'un divin chimiste, et que c'est un admirable spécifique contre toutes les maladies auxquelles le corps humain est soumis.

— Parmi ces maladies, je suppose que vous donnez la première place à l'ivresse? — dit Manning en riant.

— Oh! très-bien, mais ne restez pas là à causer, — dit Carry avec humeur. — Donnez-moi quelque chose. Je ne me suis jamais sentie aussi effroyablement mal de ma vie. J'ai été prise bien des fois déjà. Mais je suppose que cela tient à ce que j'ai passé presque toute la nuit debout. Vous savez, la Mère Baggs et moi nous avons fait la noce la nuit dernière avec le demi-souverain que vous m'avez donné.

— En vérité? — dit M. Trevellian.

— C'est un marbre qui n'est pas poli, — murmura Manning à voix basse à son ami en lui passant le soda et l'eau-de-vie.

— Je le garantis, — répondit Trevellian du même ton, — mais ce n'en est pas moins un marbre. Je serai

le sculpteur ; venez à mon atelier dans six mois et vous prononcerez sur les résultats de ma science.

— Buvez cela, mon enfant, — dit-il en tendant à Carry un plein verre de soda et d'eau-de-vie.

Elle le but, se sentit rafraîchie, et peu de temps après elle avait recouvré sa gaieté d'une façon tout à fait sensible.

— Je pense que vous êtes désireuse de retourner dans les bras de votre grand'mère? — demanda Trevellian.

— Pas du tout, — répondit-elle, — et vous?

— Mon enfant... puis-je dire ma Quillette? sachez une fois pour toutes que les vieilles femmes, avec ou sans machine à calandrer, n'ont jamais eu de charme à mes yeux.

Elle le regarda fixement pendant quelque temps, comme si elle cherchait à s'assurer si elle se sentait oui ou non irritée contre lui.

Voyant son indécision, il lui dit : —

— Eh bien ! que pensez-vous de moi?

— Je pense que vous êtes un camarade d'assez bonne mine, — répondit-elle avec son ton d'assurance accoutumé.

Un peu plus tard, si l'on avait jeté un coup d'œil dans la chambre, on aurait trouvé la position de nos personnages tout à fait changée : Manning était dans un fauteuil lisant un livre et fumant une grande pipe Turque pleine de tabac aromatisé. Carry Waters était assise sur le sopha, ayant Trevellian à côté d'elle ; ils étaient depuis longtemps engagés dans une conversation, et il lui disait :

— Très-bien! si vous haïssez Liverpool autant que vous le dites, pourquoi y restez-vous un instant de plus quand vous pouvez le quitter?

Sa figure avait une expression embarrassée; on y lisait qu'elle n'était pas décidée et ne savait ce qu'elle devait faire.

— Je mettrai à votre disposition tout ce qui vous sera nécessaire.

— Quand partez-vous? — demanda-t-elle en levant les yeux timidement sur lui.

— Si j'y vois quelque nécessité, je partirai cette nuit par le train-poste.

Il tira sa montre, et, après l'avoir regardée, il ajouta : —

— Il est maintenant neuf heures, la malle part à dix heures; c'est parfait!

— Je ne voudrais pas retourner auprès de la Mère Baggs; je donnerais tout au monde pour m'en aller, et cependant...

— Je suppose que votre garde-robe n'est pas embarrassante? — dit-il en l'interrompant.

— Que voulez-vous dire? — répliqua Carry d'un air étonné.

— Je veux dire que vous n'avez pas beaucoup plus d'effets que ceux que vous portez?

Elle rougit.

— Ne songez pas à cela, ma chérie, — dit M. Trevellian, — et pardonnez-moi ma question. Je vous achèterai un bon châle quand nous partirons, et personne ne fera attention à vous. Je pars pour Londres cette nuit; voulez-vous venir avec moi?

Elle ne fit pas de réponse.

— Vous pouvez agir à votre volonté ; venez avec moi si cela vous plaît ; sinon, partez seule, retournez chez la Mère Baggs, et recommencez à relever les quilles des marins du *Black Jack*.

— Réellement, je sais bien peu de chose sur vous, je ne sais même qui vous êtes, — répondit-elle en rougissant ; — mais qui ne risque rien n'a rien. Je suis fatiguée de tourner la manivelle pour la vieille, et l'idée de relever encore les quilles des marins me rend malade. Je partirai.

— Partons alors ! — s'écria Trevellian avec son calme habituel. — S'il faut que nous allions acheter un châle, nous n'avons pas de temps à perdre : mettez votre chapeau.

En souhaitant une bonne nuit à Manning, il dit : —

— Adieu ! je pars pour Londres.

— Pour Londres ?

— Oui, par l'express de dix heures.

— Parlez-vous sérieusement ?

— Je n'ai jamais été plus sérieux de la vie.

— Eh bien ! bonne nuit et bon voyage. Adieu, petite Quillette !

Carry marcha droit sur lui en s'entendant appeler ainsi, et lui donna un soufflet en lui disant : —

— Je vous laisse un souvenir de la petite Quillette ; et si nous devons nous rencontrer encore, vous serez peut-être un peu plus poli.

— Si je ne le suis pas davantage, je souhaite que vous ne frappiez pas si fort, — dit Manning en riant.

Quand ils eurent quitté la chambre, il alla se rasseoir en marmottant : —

— Qu'on vienne me parler de loups et de choses semblables! Je veux bien être pendu si je prends même la peine de me faire passer pour un mouton.

Et c'est ainsi que Carry Waters partit pour Londres.

CHAPITRE VI

CHARLES ADAMS FAIT UN EFFORT POUR SAUVER LA FEMME QU'IL AIME

Quand M. Trevellian et Carry Waters quittèrent la maison dans laquelle était logé le Lieutenant Manning, en mettant le pied dans la rue ils regardèrent de tous côtés pour trouver un cab, mais ils ne purent en découvrir aucun. Tandis qu'ils attendaient un peu, espérant que quelque véhicule viendrait à passer, une ombre noire sortit de la porte située du côté opposé, traversa précipitamment la rue et vint se poster à côté de Carry. Elle ne fit nulle attention à cette singulière action, son esprit était trop rempli de sensations nouvelles et étranges pour remarquer la moindre des choses, à moins qu'elle ne fût tout à fait frappante.

C'était un jeune homme ; il était très-agité, il semblait fatigué et glacé par le froid, comme s'il fût resté dans sa cachette de l'autre côté de la rue pendant trop

longtemps, plusieurs heures peut-être. Sans toucher la jeune fille pour attirer son attention, il murmura à son oreille : —

— Carry !...

Il avait pensé que le son de sa voix suffirait pour l'impressionner, et en cela il avait eu raison ; elle fit un mouvement nerveux, presque timide, et répliqua sur le même ton : —

— Toi ici ! que veux-tu ?

— Je veux te sauver, — lui fut-il répondu d'une voix basse et tremblante qui laissait bien voir combien celui qui parlait était ému.

M. Trevellian ne pouvait entendre ce dialogue, parce qu'il faisait des efforts frénétiques pour attirer l'attention d'un conducteur de cab qui passait lentement au loin.

— Me sauver ! et de quoi ? — demanda Carry.

— De ta perte, de ta ruine.

— Oh ! ne parle pas de ruine.

— Pour l'amour de Dieu ! écoute-moi, écoute mes avertissements alors qu'il en est encore temps, Carry.

— Oh ! va-t'en, tu m'ennuies !

— Non ! je veux te parler, je pense que j'en ai le droit.

— Une fois pour toutes, Charles Adams, je n'ai pas besoin d'avoir avec toi la moindre explication.

Le jeune marin se sentit mal à l'aise et prêt à défaillir en entendant cette réponse. Il avait espéré la sauver. Il l'avait vue du *Black Jack* causant avec M. Trevellian, il l'avait guettée lorsqu'elle était montée dans le cab, il s'était pendu derrière la voiture, et l'avait

suivie partout où elle était allée. Quand il l it accompagner M. Trevellian dans la maison garnie, il l'avait attendue patiemment dehors jusqu'à ce qu'elle sortît; mais sa réponse froide et décisive détruisait toutes ses espérances dans leur germe et lui causait l'abattement le plus complet. Elle lui avait dit de la manière la plus froide, la plus nette, qu'elle ne voulait avoir rien de commun avec lui, et il l'aimait cependant jusqu'à la folie. Il était dans une cruelle position, mais il sentait que c'était par sa propre faute et qu'il aurait dû accorder sa tendresse à une personne qui en fût plus digne. C'était une victime de plus à ajouter à cet holocauste colossal qui, comme la pyramide de Tamerlan, composée de crânes, s'élève pour prouver la puissance de l'amour et la facilité avec laquelle nous nous précipitons dans tous ses égarements.

Trevellian était enfin parvenu à se faire entendre du conducteur du cab, et il revenait pour aider Carry à monter dans la voiture, lorsqu'il vit Charles Adams.

— Quel est cet homme ? — demanda-t-il avec colère en s'emparant du bras de Carry, — et que vient-il faire ici ?

— Ce que vous avez de mieux à faire, c'est de le lui demander à lui-même, — répliqua-t-elle.

— Qui êtes-vous ? — dit Trevellian avec dureté en s'adressant au marin.

— En quoi cela vous regarde-t-il ? — répondit brusquement Adams.

— J'aurai bien vite fait de vous l'apprendre, mon brave garçon, si vous n'êtes pas plus poli.

— Certainement je ne me dérangerai pas de mon chemin pour être poli avec vous.

— Il doit y avoir quelque chose là-dessous, — murmura Trevellian en se parlant à lui-même.—Un simple étranger ne viendrait pas m'insulter sans raisons, à moins d'être ivre, et ce garçon-là paraît aussi sobre qu'un juge. Peut-être connaît-il cette jeune fille. Ah ! c'est cela. C'est un de ses amis — peut-être un amant. Il faut que je lui parle. Que demandez-vous?... Connaissez-vous cette dame?

— Cette dame ! si elle est dame, c'est qu'elle a fait un fier saut, quelque chose comme si elle s'était élancée des drisses du grand mât pour retomber au beau milieu de la cabine de l'écoutille d'arrière. Hier releveuse de quilles au *Black Jack* et aujourd'hui aller en voiture ! Cendrillon ne ferait pas mieux.

Adams dit tout cela avec une grande amertume et d'un ton qui laissait percer l'irritation à laquelle son esprit était en proie.

— Cet homme a-t-il des droits sur vous, mon enfant? — demanda Trevellian en se tournant tranquillement du côté de Carry.

— Pas le moindre, — répliqua-t-elle promptement.

— Il n'est pas votre parent?

— Non.

— Vous n'êtes pas mariée avec lui?

— Mariée ! non pas, que je sache, — s'écria-t-elle les yeux étincelants, les lèvres tremblantes et avec l'expression du plus grand mépris.

— Désirez-vous causer avec lui?

— Non.

— En somme vous ne désirez avoir ni conversation ni rapport quelconque avec lui?

— En aucune façon.

— Vous entendez, monsieur, — dit Trevellian au marin.

— Oui, j'entends, et je ne l'oublierai pas, malgré le trouble de toutes mes idées. Oh! mon Dieu! — ajouta-t-il comme s'il se parlait à lui-même.— Quel fou j'ai été! quel fou!... quel fou!...

Trevellian mit Carry en voiture et se disposait à monter avec elle quand Adams revint à lui. D'un bond il fut à la portière, il poussa rudement Trevellian de côté, et il ouvrait la bouche pour parler à Carry lorsque Trevellian s'écria : —

— Si vous ne passez pas votre chemin tranquillement, mon ami, je serai forcé de me faire justice moi-même et de vous y contraindre par la force.

— Laissez-moi! — s'écria Adams,— je veux parler à cette jeune fille.. Fais attention, Carry, tu marches à ta perte et je ne puis voir cela sans t'avertir. J'aurais été pour toi un bon mari, mais il n'est plus question de cela maintenant, n'en parlons plus; le pot au lait est renversé et je ne me lamenterai pas sur ce malheur. Je ne sais pas ce que je deviendrai, car je serai un homme bien désespéré lorsque tu seras partie; mais nous nous retrouverons, ma pauvre fille, nous nous reverrons, je le sais, tu pourras avoir besoin d'un ami, et...

— Oh! jeune homme! — dit Trevellian en intervenant tout tranquillement, — ces sortes de choses peuvent être très-bien sur la scène. Vous êtes peut-être fou de mélodrame, et vous dépensez ce que vous gagnez au

service maritime à encourager les représentations théâtrales! c'est une action très-louable. Mais vous me pardonnerez si je vous fais observer qu'il n'est pas agréable d'écouter de vieilles tartines de théâtre réchauffées lorsqu'on est pressé. Si vous avez fini de débiter vos platitudes de seconde main, vous m'obligerez en vous mettant de côté et en me permettant d'entrer dans le cab — à moins que vous ne vouliez vous en servir vous-même, auquel cas, je serai heureux de vous le céder et d'en chercher un autre.

— Ah! je vais être à vous, — s'écria Adams avec rage; — je ne vous ai pas oublié, mon gentleman à la bouche mielleuse.

— Je vous en prie, dépêchez-vous le plus possible, — répliqua Trevellian en bâillant et en s'appuyant sur la portière du cab.

— Quant à vous, misérable au cœur endurci! trompeur! chien d'enfer! — s'écria Adams rendu farouche et mis hors de lui par la colère.

— Réellement le théâtre a rendu cet homme fou... Avez-vous fini?...

— Vous...

— Oh! si vous allez recommencer, je vais être obligé de mettre un terme à vos tirades, — dit Trevellian sans s'émouvoir le moins du monde.

Il s'avança sur le jeune homme, le saisit par le cou d'une main, tandis que de l'autre il s'emparait d'une de ses jambes, et réunissant toutes ses forces, qui n'étaient nullement à mépriser, il l'enleva de terre et le lança par un mouvement circulaire tout de son long sur le pavé.

La violence du choc l'avait fait rouler à plusieurs pas, et lorsqu'il s'arrêta il était étourdi et couvert de sang.

Trevellian remit en état son chapeau et ses manchettes que cet exercice avait légèrement mis en désordre, et, montant dans le cab, il donna ses ordres au conducteur.

Il n'eut que bien juste le temps d'acheter un châle à Carry et de gagner la station du chemin de fer.

La machine était prête, et s'il eût tardé de deux minutes il ne serait pas arrivé à temps.

Confortablement établis dans une diligence de première classe, ils furent emportés vers Londres à toute vitesse ; mais, en partant, ni l'un ni l'autre n'avaient vu Charles Adams se redresser sur ses pieds, secouer son poing dans le vide, et, les dents serrées, faire le serment de se venger. Un moment après il se couvrait la face avec les mains et il pleurait amèrement.

C'était un homme perdu, désespéré, et il sentait toute la force de cette expresion, — *seul au monde!*

Carry Waters n'accorda même pas une pensée à ce cœur fidèle et brisé qui exhalait sa douleur dans les rues de Liverpool.

Son séducteur se montrait véritablement charmant, et le son de sa voix mélodieuse lui plaisait.

Maille par maille le filet l'enveloppait, et lorsqu'ils arrivèrent à Londres, elle était complétement emprisonnée dans ses fils de soie. Ils étaient si fins, si transparents, si impalpables, ils étaient si faciles à porter et entouraient si bien ses membres qu'elle ne les sentait même pas ; mais pour cela ils ne perdaient rien de leur force.

C'est ainsi que, sous l'influence de ce maître accompli, Carry fit ses premiers pas dans une carrière à laquelle une femme bonne et modeste ne peut même songer sans rougir. Et cependant, comme chroniqueur véridique, je dois confesser qu'elle ressemblait plus à un ange de lumière qu'à un esprit des ténèbres.

Peut-être ce fait peut-il être expliqué en disant que l'homme est semblable à de la poix et que la femme se souille en étant en contact avec lui. Mais tous les humains sont ce que les circonstances les font.

CHAPITRE VII

LA RUPTURE

Il existait à Fulham une petite maison bien tranquille et tout à fait sans prétention.

Il ne manque pas d'habitations dans toute l'étendue de ce quartier, et tant que les spéculateurs trouveront à louer leurs maisons à des gens payant régulièrement leurs loyers, ils ne se mettront pas beaucoup en peine de s'informer de la situation et des antécédents de leurs locataires.

Les serins, ainsi que c'est l'usage, gazouillent devant la fenêtre du parloir dans leur cage peinte suspendue par une chaîne accrochée à la tringle des rideaux. On peut apercevoir le chien de garde établi sous le vestibule, et après une légère recherche on ne manquerait pas de découvrir un perroquet poussant ses cris perçants et établi sur son perchoir, selon l'invariable coutume de l'espèce, ainsi qu'il est facile de s'en convaincre en

visitant la serre du Panthéon, qui est visible gratis tous les jours, de dix heures à six heures.

Des fleurs d'espèces variées répandent leur parfum dans l'air de Fulham, plantées dans leurs caisses de tuiles de Chine posées sur la tablette extérieure des fenêtres, et solidement scellées pour éviter qu'elles ne viennent à tomber.

Les marches des degrés extérieurs sont d'une blancheur et d'une propreté parfaite, car les dames aux camellias tiennent tout particulièrement à l'apparence, et un extérieur propre cache souvent beaucoup de saleté intérieure.

La chambre de réception ou parloir, comme on est dans l'habitude d'appeler cette pièce dans les habitations des faubourgs, est bien et joliment meublée, et j'oserais assurer que l'ameublement ne sort pas des ateliers de Tottenham Court-road, où ce qui se fabrique est établi pour ne durer que douze mois, maximum d'existence des mobiliers à bon marché.

De petits bouquets de fleurs apportés de Covent Garden dans le brougham sont arrangés avec goût en différentes places, et le serin répète son petit » sweet-sweet » de façon à émerveiller un amateur d'oiseaux.

Le tapis est ce qu'on appelle un tapis de Bruxelles, mais en vient-il réellement ? C'est un point délicat sur lequel il serait bon de se renseigner.

C'est dans cette maison que Carry Waters demeurait depuis trois mois environ, et elle n'avait aucun regret d'avoir été introduite dans la métropole.

M. Trevellian l'avait traitée avec une grande bonté, et il l'avait libéralement pourvue d'argent. Combien

de temps cela devait-il durer ? Jamais elle ne se troublait l'esprit à y penser. Toute réflexion sur un sujet désagréable était toujours renvoyée au lendemain, et lorsque ce jour arrivait, elle était ajournée indéfiniment.

M. Trevellian avait appartenu à l'armée ; mais, à la mort de son père, il avait été mis en possession d'une grande fortune, et il s'était retiré du service. Maintenant il employait son temps comme tous les gens qui ont beaucoup d'argent et rien à faire pour s'occuper.

Carry avait une espèce de tendresse pour son protecteur, mais elle ne l'aimait pas. C'était une question toute particulière de savoir si sa nature lui permettait d'avoir un attachement réel pour qui que ce soit. Elle aimait à vivre de la vie d'une grande dame, à avoir des domestiques pour la servir, et il lui était fort agréable d'avoir un brougham à sa disposition. Toutes ces choses, elle trouvait qu'elle se les était procurées à bon marché en les payant avec sa réputation et son honorabilité ; mais peut-être trouvait-elle qu'elle n'en avait jamais été abondamment pourvue, et c'est pourquoi, à strictement parler, ne pouvait-on pas dire qu'elle avait perdu ce qu'en réalité elle n'avait jamais possédé.

Un soir, Trevellian arriva chez Carry vers dix heures. Elle était endormie sur le sopha ; lorsqu'elle n'avait rien pour la distraire, elle se laissait volontiers aller à une petite sieste après dîner.

— Où avez-vous été ? — s'écria-t-elle.

Le bruit du piétinement du cheval de Trevellian devant la porte l'avait éveillée.

— En vérité, je ne vois pas, — répondit-il, — en quoi

la manière dont je passe mon temps peut vous intéresser.

— Il est sûr que je ne m'en inquiète guère, et vous pouvez l'employer comme il vous plaît. Mais je pense que vous avez dû boire, car vous êtes bien maussade. Vous n'avez qu'à boire une autre bouteille de vin et vous serez tout à fait joli.

— Sur ma parole, — dit-il, — votre hospitalité n'a pas de limites.

— Est-ce que vous désirez qu'on apporte du vin?

— Certainement; vous savez que vous n'avez qu'à exprimer un désir pour être obéie.

— Ah! oui, parlons-en! — répliqua-t-elle d'un ton sarcastique.

Le vin fut apporté et tous deux en burent un peu.

— J'avais justement mis dans ma tête de vous voir ce soir, — dit Trevellian en se versant de ce vin à la mousse petillante.

— C'est vraiment très-aimable à vous.

— En effet, c'est aimable, il n'y a pas de doute à cela; surtout si je considère que je quitte l'Angleterre demain, c'est certainement fort aimable à moi.

— Vous quittez l'Angleterre? — s'écria Carry dans la plus profonde surprise.

— Oui, ma Quillette, c'est la triste vérité.

— Où allez-vous?

— Je vais voyager pour ma santé, et comme Lord Lovell, j'ai le désir de voir des contrées étrangères.

— Plaisantez-vous ou parlez-vous sérieusement?

Elle était réellement indécise sur ce point, et elle attendait avec anxiété sa réponse.

— C'est très-sérieux, mon enfant; est-ce que je plaisante toujours?

— Que vais-je devenir? — demanda-t-elle aussitôt.

Trevellian haussa les épaules.

— Vous ne répondez pas à ma question? — reprit-elle avec une croissante animation.

— Je ne suis pas un astrologue, mon enfant. — répondit-il froidement. — Si vous voulez deviner l'avenir, allez trouver quelque Chaldéen, quelque Bohémien, quelque diseur de bonne aventure, qui, moyennant une rémunération pécuniaire, pourra, m'a-t-on dit, lire dans l'avenir et vous annoncer votre destinée.

— Oh! taisez-vous! — s'écria-t-elle avec colère. — Je hais ce genre de plaisanterie. Si vous ne pouvez pas parler avec bon sens, ne parlez pas du tout. Pourquoi ne buvez-vous pas un peu plus de vin pour devenir tout à fait gai? J'ai horreur de vous voir dans cet état indécis et désagréable, moitié figue et moitié raisin.

— Vous parlez comme un oracle, mon petit oiseau, — dit Trevellian.

— Et vous, vous parlez comme un fou endiablé.

— Vous êtes en verve de compliments ce soir.

— Oh! au diable les compliments! Pourquoi ne ré pondez-vous pas à ma question? Si vous devez aller voyager à l'étranger, que va-t-il advenir de moi?

— Comment puis-je le savoir? — répondit-il en tirant tranquillement son porte-cigare et en coupant avec ses dents le bout d'un de ceux qu'il contenait. — Ma Quillette, pourrais-je vous demander une allumette?

— Si vous en avez besoin vous ferez bien de vous servir vous-même.

— Ma chère Xantippe,— dit-il,— il est heureux pour moi que vous n'ayez pas sous la main quelque projectile.

— Qu'est-ce encore que cela? — demanda-t-elle.

— Un souvenir classique, mon enfant.

— Eh bien! comment voulez-vous que je comprenne vos billevesées classiques? Je considère comme stupide pour un homme de se servir en parlant à une femme de termes scientifiques qu'il lui est impossible de comprendre.

Trevellian se leva, prit une lettre dans sa poche, en déchira une petite bande qu'il roula en tortillon, et, l'enflammant à la lampe, il alluma son cigare; puis se tournant vers Carry, il répondit : —

— Écoutez, mon enfant, et les nuages de l'ignorance qui obscurcissent votre esprit vont être dissipés. Xantippe était une dame douée des plus grands moyens d'attraction personnelle, qui épousa un homme du caractère le plus doux; quant à elle, c'était la plus grande virago qui ait existé en dehors de la chrétienté. Voici le rapport qui existe entre ce personnage de l'antiquité et vous. Quand cette dame était contrariée par quelque chose, elle était dans l'habitude de jeter les pots, les poëlons, qui étaient alors en terre, à la tête de son mari. Mais comme il était accoutumé au baptême qu'il avait l'habitude de recevoir avec leur contenu, il se contentait de secouer la tête et de sourire avec philosophie.

Carry était arrivée au paroxysme de la colère pendant cette longue explication, et quand il eut fini, elle

prit la bouteille de Champagne et la lança avec force sur Trevellian.

Mais elle n'avait pas la main sûre, et la bouteille, au lieu de l'atteindre, alla frapper la glace qui était au-dessus de la cheminée avec une telle violence, qu'elle en fut étoilée et que du centre de cette étoile se dessinèrent une douzaine de rayons en forme de roue.

— Avec un peu de pratique, ce sera parfait, — dit Trevellian avec son calme que rien ne pouvait mettre en défaut.

— J'aurais voulu vous briser la tête au lieu de briser cette glace.

— C'est possible, ma Quillette ; mais, vous le voyez, la bonne Providence me protége, et pas un cheveu de ma tête n'a été touché.

— Maintenant écoutez : quand vous aurez fini vos méchancetés, j'espère que vous voudrez bien me dire ce que vous voulez faire de moi. Voulez-vous m'emmener avec vous?

— Je ne le pense pas, — dit-il en regardant ses bottes.

— Alors vous voulez rompre avec moi ?

Elle prononça ces paroles avec une énergie passionnée qui paraissait indiquer que cette idée lui était pénible.

— Ma chère petite femme, — reprit Trevellian, — vous n'avez jamais été une assez grande folle pour supposer que j'avais l'idée de passer toute ma vie avec vous.

— Ne vous inquiétez pas de ce que j'ai pu penser, — dit Carry qui se sentait prête à pleurer, mais qui retenait ses larmes par un violent effort de volonté.

— Nous avons fait un arrangement dans notre intérêt mutuel. Vous désiriez venir à Londres parce que vous étiez fatiguée de tourner la machine à calandrer de la Mère Baggs et de relever les quilles des matelots du *Black Jack*, et moi j'avais la fantaisie de me lier à vous. De pareilles fantaisies, tout homme ou toute femme du monde vous le dira, sont de leur nature essentiellement transitoires. Vous n'avez aucunement à vous plaindre, je vous ai généreusement pourvue et je me risque à vous prédire le plus grand succès. Quelques-uns sont nés dans les grandeurs, d'autres y parviennent, et d'autres les y poussent et leur en facilitent l'accès. Vous y parviendrez, mon enfant, croyez-en ma parole; vous y parviendrez.

— Il faut que vous soyez un animal à sang bien froid pour me parler ainsi, — s'écria Carry en sanglotant, incapable de cacher plus longtemps sa douleur.

— Des pleurs, ma charmante Niobé; revenez à vous, — dit Trevellian gaiement. — Redemandez du vin, il n'y a rien de mieux à faire que cela quand les coupes sont vides.

Mais Carry cacha sa figure dans ses mains et continua à pleurer et à sangloter.

CHAPITRE VIII

ANNIE HARGRAVE

M. Trevellian n'avait pas fait une plaisanterie avec Carry, il était parfaitement sérieux. La vérité est qu'il avait assez d'elle et qu'il désirait la quitter. Il le lui avait appris sans beaucoup de cérémonie ; mais, dans tout le cours de leurs relations, il ne s'était pas mis en grande dépense de sentiment pour elle, et elle était si singulièrement constituée qu'elle n'en éprouvait nullement le besoin.

Elle était ennuyée et chagrine qu'il l'eût quittée, mais c'était plutôt parce que son orgueil était blessé et humilié que par tout autre sentiment. Il lui avait laissé chez son banquier cinq cents livres sterling, le loyer de sa maison était payé pour toute l'année, et le premier trimestre venait seulement d'expirer, et le mobilier lui appartenait. Sa situation n'était en aucune façon mauvaise, et après de courtes réflexions elle se

sentit tout à coup heureuse qu'il l'eût laissée libre. Sa présence était chose rare dans les derniers temps; elle désirait voir quelques-uns des lieux de plaisir de Londres dont elle avait entendu parler. Trevellian s'était opposé d'une façon toute particulière à ce qu'elle sortît la nuit; il ne lui permettait jamais d'aller nulle part sans lui, et il ne l'emmenait que pour la conduire à l'Opéra ou à un théâtre quelconque. Une fois cependant elle s'était aventurée à aller seule dans un établissement dont elle avait vu l'annonce dans les journaux. Le salon de danse de Caldwell, dans Dean Street, Soho, avait arrêté son attention, et elle s'y était rendue dans un cab un soir qu'elle savait que Trevellian serait absent. Elle fut très-satisfaite de tout ce qu'elle y vit. C'est là qu'elle rencontra une femme nommée Annie Hargrave, avec laquelle elle lia conversation. Annie donna à sa nouvelle amie quelques détails sur la vie de Londres après minuit, et la lui fit connaître autant que cela lui fut possible pendant la durée de la conversation. Ceci s'était passé quelques jours avant que Trevellian ne rompît avec Carry. Elle avait invité sa nouvelle amie à venir la voir, et elle lui avait écrit son adresse sur un morceau de papier; mais jusque-là elle ne lui avait pas rendu la visite qu'elle lui avait promise.

Le jour qui suivit le départ de Trevellian pour les pays étrangers, comme il avait dit, Carry était triste et bien délaissée. Elle but pour se remonter un peu; mais quelquefois, quand on a de l'abattement dans l'esprit, on pourrait boire une barrique sans que cela fasse le moindre effet; c'est lorsque les nerfs sont légèrement

excités qu'un peu de vin produit de grands effets.

Elle essayait de trouver quelque consolation et quelque amusement dans la lecture du journal du matin, lorsqu'elle entendit le bruit des roues d'une voiture s'arrêtant à sa porte, suivi d'un appel bruyant du marteau, et sa connaissance du salon de Caldwell fit son entrée dans sa chambre. Elle s'était fait amener dans un brougham très-soigneusement équipé.

— Très-bien, ma chère,— s'écria-t-elle,— me voici, vous voyez. Je suis sûre que vous pensiez que je ne viendrais jamais.

— En tout cas, je suis bien contente que vous soyez venue, je suis affreusement malheureuse.

— Est-il possible? et pourquoi?

— Mon ami m'a abandonnée,— dit Carry avec tristesse.

— Oh! votre monsieur a rompu avec vous, n'est-ce que ça? Ce n'est rien, cela m'est arrivé une douzaine de fois, ma chère.

— Mais cela a été si soudain.

— Il en est toujours ainsi; les scélérats ne nous préviennent jamais bien longtemps à l'avance. Il y a des hommes qui se sont conduits si mal avec moi qu'ils mériteraient d'être pendus. Vous a-t-il laissé quelque argent? c'est là le point important.

— Oh! oui, il m'a laissée bien pourvue.

— Tout va bien alors, vous n'avez pas besoin de rien mettre en plan.

— En plan! qu'est-ce que c'est que ça?

— Que vous êtes enfant! cela veut dire engager quelque chose.

— Oh! cela veut dire cela! Je ne comprends pas l'argot de Londres.

— Vous avez beaucoup à apprendre, ma chère, — répliqua Annie.—Vous n'êtes encore qu'une petite poulette. J'ai eu des masses d'argent dans mon temps et je n'en suis pas encore trop dépourvue maintenant; mais quand je gagnais de l'argent, je le faisais danser joliment vite.

— Réellement, il faut que vous m'expliquiez vos singulières expressions que veut dire : Je le faisais danser?

— Le faire danser, c'est le dépenser. Quelle espèce d'homme était donc le vôtre? Avait-il le cerveau fêlé comme celui qui s'est marié l'autre jour et qu'on appelait le lunatique? Oh! sa noce a fait un fier tapage.

— Pas le moins du monde, c'était un gaillard diablement habile.

— C'est ce qu'il pouvait y avoir de mieux pour vous. Il est à supposer qu'il vous a appris quelque chose. Qu'est-ce que c'est que ça? — s'écria Annie Hargrave allant vers la cheminée et prenant un pot d'argent à couvercle ayant un fond en verre et sur lequel se trouvait cette inscription : A Quillette. — A Quillette! qu'est-ce que cela signifie? Quel est le fou qui a fait graver cela sur ce pot?

— Celui qui me l'a donné avait l'habitude de m'appeler ainsi, vous comprenez.

— Vraiment! mais pourquoi? — demanda Annie. — C'est un drôle de nom à donner à quelqu'un.

— C'est vrai, mais c'était sa fantaisie.

Carry n'était pas tentée d'expliquer à son amie les raisons qui l'avaient fait appeler ainsi. Elle était honteuse de son ancienne profession.

— Avez-vous été chez Caldwell depuis peu? — dit Carry, désirant mettre la conversation sur un sujet plus agréable.

— Non, je n'y suis pas allée et je n'y aurais pas été la nuit où nous nous sommes rencontrées si je n'avais pas eu quelque chose d'important à y faire. C'est quelquefois une grande duperie d'y aller pour se trouver en relations avec des femmes qui pour la plupart sont des couturières, à côté desquelles je ne voudrais pas m'asseoir si je pensais pouvoir être vue par quelqu'une de mes connaissances.

— Oh! en vérité? Vous voyez que je sais bien peu de chose sur les habitudes de Londres, — dit Carry timidement, et en manifestant le plus grand respect pour la grande expérience de son amie.

— Ne vous inquiétez pas, je me chargerai de vous guider. Il n'y a pas d'endroit à fréquenter maintenant, — dit Annie. — On peut tenir la chandelle à quelqu'un quand on s'est cogné la tête, comme cela m'est arrivé quelquefois. Je puis m'en souvenir, car je suis de pas mal d'années plus âgée que vous.

— Où était-ce cela?

— Dans la salle de Sally Sutherland, dans Carlton Place. Sally était un endroit tout particulier, un lieu qui semblait agréable à fréquenter! Les hommes et les femmes étaient très-bien choisis, c'était une sorte de bal calédonien, sans danse. Maintenant c'est la salle de Kate qui est en faveur, c'est quelque chose de tout dif-

férent — tout le monde peut y entrer : les garçons de boutique de la Cité, les clercs à un penny et à un demi-penny peuvent y venir s'ils donnent un shilling aux hommes de la porte. Pour ma part, je n'aime pas ce genre-là. Tout cela est très-bien; mais qu'allez-vous me donner à boire? Vous n'êtes vraiment pas hospitalière.

— Oh! je suis désolée,—dit Carry; mais je vous écoute et je ne pense plus à autre chose. Je vais aller dire qu'on apporte du vin.

Carry descendit et dit au domestique de monter le Champagne qu'elle alla prendre dans le cellier, puis elle retourna auprès d'Annie. Au moment où elle entrait, son amie chantait.

— Voici le vin qu'on apporte, — dit-elle.

— Ce n'est pas trop tôt, car je suis altérée, — répondit Annie. —Avez-vous un brougham? —ajouta-t-elle pendant que Carry lui versait du vin.

— Oui, j'en ai un, mais je ne vois pas trop le moyen de le garder maintenant, et je songeais à m'en défaire.

— Vous êtes folle! — s'écria son amie d'un air étonné. — Mais rien ne pose une femme comme un brougham; ne vous inquiétez pas de la dépense qu'il peut entraîner. Les hommes aiment les femmes lancées, et mieux elles le sont, plus elles se donnent de grands airs, et plus elles gagnent. Cramponnez-vous à votre brougham, il n'y a rien de tel que cela.

— Vous semblez tout connaître,— dit Carry avec un sourire.

— En effet, je sais passablement bien comment il

faut se conduire dans le monde. Mais qu'est-ce que vous allez faire ?

— En vérité, je n'en sais rien. Je vais causer avec vous jusqu'à votre départ, et après cela retomber dans mon abrutissement.

— Pas du tout, sortez avec moi. J'ai mon brougham à la porte ; allons passer une heure au Parc, et après, allons dîner quelque part, hein ! qu'en dites-vous?

— C'est parfait, si vous voulez m'emmener, — répondit Carry.

— Oh ! certes, je vous emmène et je serai fort heureuse de vous avoir avec moi ; j'adore promener une nouvelle figure. Prenez de l'argent, car je n'en suis pas très-bien fournie.

— C'est très-bien ! — répondit Carry, qui monta l'escalier pour aller s'habiller.

Annie Hargrave la suivit et se mit à passer l'inspection de sa garde-robe.

— Oh ! le splendide châle de l'Inde ! — s'écria-t-elle en le dépliant et en l'approchant de la lumière. — Est-il véritablement Indien ?

— Je ne sais trop s'il est ou non de la plus belle qualité, mais Trevellian l'a payé cinquante guinées chez Farmers et Roger, — répondit Carry.

— Par Jupiter ! cela devait être un homme chic, hein?... Je veux dire un homme distingué.

— Oui, ce n'était pas un mauvais garçon, mais il est terriblement moqueur.

Avant que les deux femmes ne fussent parties, Annie Hargrave avait emprunté à Carry son châle de l'Inde

et deux guinées, qu'elle devait lui rapporter dans un jour ou deux, quand elle serait à flot.

Elles se promenèrent en voiture dans le Parc, mais Annie ne put rencontrer aucune de ses connaissances, et elles allèrent à la salle Saint James pour dîner.

Annie commanda le dîner ; elle choisissait les plats et leur donnait le nom Français en s'adressant au garçon qui tenait une carte à la main, et marquait dessus ce qui lui était demandé, en rétablissant les noms Anglais.

Elle ne pouvait voir ce qu'il écrivait, car elle en eût été fort divertie, et peut-être eût-elle réservé son Français pour une meilleure occasion.

— Anguille en matelotte, — dit-elle.

Le garçon écrivit :

— Rognons sautés au Champagne.

— Oui, mame...

— Côtelette de veau à l'Anglaise et aux *fines herbes*, — dit Annie, — et salmis de perdreaux.

— Oui, mame, — dit le garçon. — Je commande à l'instant.

Et il s'éloigna en courant.

Annie couronna ses efforts gastronomiques en ordonnant une bouteille de Carlowitz.

Carry était vivement frappée des perfections d'Annie Hargrave, et elle avait pour elle une admiration sans limites.

— Une femme qui peut commander un dîner en Français, —pensait-elle,—doit être vraiment une personne bien supérieure.

Et elle se mit à manger avec toute la grave dignité que comportaient les circonstances.

Après le dessert, Annie dit : —

— Venez chez moi, nous rajusterons nos toilettes et après nous irons à Argyll; demandez la carte, payez le garçon et partons.

Carry ne fit aucune objection, elle fit ce qui lui avait été dit, et le brougham conduisit les deux amies à la porte d'une maison dans Pimlico, où demeurait Annie.

CHAPITRE IX

LES GALERIES D'ARGYLL

Carry Waters adorait son amie et elle était heureuse et fière d'avoir fait sa connaissance; aussi se promettait-elle, maintenant qu'elle était seule au monde, de la voir le plus souvent que cela serait possible. On était si facilement et si promptement à son aise avec Annie, qu'elle se sentit entraînée vers elle par un mouvement de sympathie foudroyante, et qu'elle se demandait souvent, avec étonnement, comment il était possible d'être aussi accomplie.

Annie n'avait que le rez-de-chaussée dans la maison qu'elle habitait; l'appartement était bien meublé et elle possédait un piano dont elle était en état de jouer un peu lorsque l'idée lui en prenait. Elle n'était pas assez habile pour exécuter les morceaux tirés des opéras Italiens, mais elle pouvait jouer de la musique de danse avec une rapidité et un brio vraiment entraînants.

Carry, en découvrant cette nouvelle perfection, aurait bien désiré pouvoir jouer aussi, et elle prit la résolution de se faire donner des leçons; avec l'ardente présomption de jeunesse, elle se figurait qu'elle pouvait tout faire. Mais il lui restait à apprendre par expérience que l'étude de la musique exige beaucoup de patience, beaucoup de pratique et beaucoup d'heures consacrées à un travail fatigant, alors qu'il lui semblait bien plus agréable d'aller se promener à cheval ou en voiture.

Lorsque les jeunes filles furent arrivées à la maison, Annie renvoya le brougham qu'elle prenait seulement en location quand elle en avait besoin. Un cab faisait tout aussi bien l'affaire pour aller où elle voulait se rendre dans la soirée et occasionnait une moins grande dépense. Annie, comme on dit, savait son monde, et elle connaissait la valeur de l'argent, ce qui n'arrive guère aux femmes qu'après un certain âge, et quelquefois pas du tout.

Lorsqu'elle fut entrée dans le petit salon et qu'elle eut allumé le gaz, Annie s'assit au piano et exécuta la *Polka Burlesque*, à la grande satisfaction de Carry, qui n'avait jamais de sa vie entendu un piano; — puis elle sonna et donna l'ordre d'apporter une bouteille de pale ale.

— Il n'y a rien de tel que cela, ma chère, — dit-elle à Carry; — c'est la meilleure liqueur qu'on puisse boire. Vous pouvez en boire un tonneau, cela ne fait jamais de mal.

— Je l'aime assez, — dit Carry.

— C'est bien alors, tenez-vous-y, car si vous donnez

dans les autres choses, vous ferez comme les autres femmes, et boirez un tas de saletés. D'abord du gin, ensuite de l'eau-de-vie, puis du vin de Moselle, du Champagne : il faut avoir un estomac d'autruche pour résister à cela.

— Moi je bois un peu de rhum, — dit Carry.

— Vraiment! je crois que c'est un assez bon spiritueux, mais c'est une boisson bien peu distinguée. Les matelots et tous les gueux de la marine boivent du rhum. Les marins sont aussi fous de leur verre de rhum que les Juifs des tanches,

Carry rougit en entendant ce propos; évidemment elle commençait à avoir honte de ses connaissances de Liverpool.

— Maintenant asseyez-vous et quittez votre châle et votre chapeau : je vais m'étendre pendant une heure avant de sortir, et ce que vous avez de mieux à faire c'est de m'imiter; nous ne rentrerons chez nous que fort tard, et si vous pouvez faire un petit somme vous vous en trouverez bien.

Carry ne fit aucune opposition, et après avoir bu un peu de bière, elle se coucha sur le lit de repos à côté de son amie, qui avait commandé d'apporter le thé à l'heure à laquelle elle voulait être éveillée.

Lorsqu'elles eurent pris le thé, elles firent venir un cab et se rendirent à Argyll Rooms.

Carry était on ne peut plus surprise et charmée de tout ce qu'elle voyait. La musique lui semblait tout à fait céleste. Jamais de sa vie elle n'avait entendu rien de semblable, et elle ne pouvait comparer cela dans son esprit qu'à la réunion à Liverpool de toutes les musi-

ques d'instruments de cuivre, jouant ensemble, dans quelque grande occasion.

— Buvons un coup avant de monter aux galeries, — dit Annie.

— Je n'ai aucune envie de boire, — répondit Carry.

— Oui, mais moi j'en ai envie, voilà la différence.

— Naturellement.

— Je ne suis jamais bonne à rien quand je ne suis pas aux trois quarts grise, — dit Annie; — et là-haut je suis sûre de trouver un bon nombre de gais compagnons de ma connaissance.

— Pourquoi?

— Nous sommes dans la nuit de Vendredi et il est venu beaucoup d'hommes du camp, — répondit Annie.

— Quel camp? — demanda Carry naïvement.

— Mais d'Aldershot, folle que vous êtes, — répliqua Annie avec impatience; — je passe la moitié de mon temps à répondre à vos sottes questions.

Elles allèrent au comptoir et Annie but deux verres d'eau-de-vie pure.

— Je croyais que vous ne buviez jamais rien que de la bière?

— Ne faites jamais attention à ce que je dis; je bois de la bière quand cela me plaît, de l'eau-de-vie quand cela me fait plaisir; je suppose que je peux boire ce que je veux sans vous en demander la permission.

— Oh! sans aucun doute!

— Alors tout est pour le mieux, tenez votre rang et montons au-dessus.

— Pourquoi voulez-vous aller là-haut? — demanda Carry.

— Parce que personne ne se tient en bas.

— Personne! mais il y a autant de monde que a salle peut en contenir!

— Ah! oui, mais ces gens-là ce n'est personne. Le personnes bien vont toujours aux galeries.

— Oh! Annie, — s'écria Carry, — je veux rester en bas et danser.

— Danser! pas moi! Qui a jamais entendu parler de choses semblables? Qui diable voudrait danser à Argyll? C'est comme si vous aviez l'idée d'aller danser à Cremorne. Si vous voulez danser il faut aller aux salons de Mott, et encore il me semble préférable de s'asseoir et de causer avec des amis, au lieu d'aller s'éreinter et s'exposer à se rendre malade de chaleur.

— C'est bon! je pense que je vais m'arrêter ici et danser si je trouve quelqu'un pour m'inviter, — dit Carry d'un ton résolu.

Et ses yeux brillaient d'avance du plaisir qu'elle se promettait.

— Oh! à votre aise, vous êtes libre.

— J'irai vous rejoindre dans la galerie.

— Très-bien! c'est la première fois que vous venez ici, n'est-ce pas?

— Oui.

— Ah! vous aurez bien vite assez de la danse, mon enfant, ainsi que de la conversation des clercs des hommes de loi, et vous reconnaîtrez que vous avez fait fausse route. Mais il faut que chacun paye son expérience. Je n'ai pas voulu l'accepter de seconde main, et je suppose que vous êtes comme moi. Pourquoi êtes-vous sortie avec ce voile? — ajouta-t-elle soudain; — je

ne l'avais pas remarqué encore, sans quoi je vous aurais dit de le quitter.

— Pourquoi? qu'a-t-il de particulier? — demanda Carry.

Elle portait un long voile blanc noué sous le menton.

— Pas grand'chose; seulement il ressemble un peu à un bonnet de nuit et vous risquez qu'il vous attire quelques railleries. Mais si une femme vous attaque, marchez droit à elle et donnez-lui un bon coup de poing sur l'œil, cela la fera taire peut-être. Dans tous les cas, tâchez de ne pas vous faire égratigner et ne poussez pas des cris comme font beaucoup de femmes dans de semblables occasions, car vous ne réussiriez qu'à faire faire cercle autour de vous et à vous faire mettre à la porte, ce qui ne serait nullement plaisant pour votre première apparition dans un rôle nouveau, que, du reste, vous n'accepterez que pour une nuit seulement, selon toute probabilité.

Lorsqu'elle eut fini de parler, Annie s'éloigna et monta aux galeries d'Argyll. Au moment où elle passait, Carry entendait dire par quelques femmes : —

— Quel beau châle des Indes!

Et elles passaient le revers de leur main sur le châle pour s'assurer si le tissu en était aussi fin qu'il le paraissait.

— C'est mon châle, — pensait Carry. — Je regrette de ne l'avoir pas mis moi-même.

Elle était restée debout, regardant attentivement les danseurs, quand un gentleman s'approcha d'elle et lui dit : —

— Puis-je avoir le plaisir de danser avec vous?

— Certainement, — répondit Carry. — J'aime beaucoup la danse. Quelle est celle qu'on danse?

— Une polka, je pense, — répondit-il.

Carry prit son bras et ils se dirigeaient vers la plateforme, lorsqu'une femme, qui n'était remarquable ni par sa beauté ni par l'élégance de sa mise, et dont la figure était rougie par la boisson, s'avança vers le jeune homme et lui dit d'une voix haute et animée : —

— Vous ne danserez pas avec cette femme.

— Pourquoi pas? — demanda-t-il avec calme, bien qu'en tremblant un peu, comme s'il n'était qu'à demi satisfait de la rencontre.

— Parce que si vous dansez avec quelqu'un ce sera avec moi. Je ne suis pas venue ici pour que vous me lâchiez ainsi selon votre bon plaisir. Vous avez été avec moi toute la soirée, et je ne vois pas pourquoi vous me planteriez là parce qu'il vous plaît de ramasser une sale créature comme celle-ci.

— Que voulez-vous dire de moi? — dit Carry très-vexée et tout à fait en colère.

— Je n'ai pas de conversation à avoir avec vous, vous êtes trop bonne pour moi, — répondit la femme.

— Maintenant, Rose, laissez-nous; m'entendez-vous? — dit le jeune homme sérieusement.

— Ah! en vérité. Je ne saurais admirer votre goût, mon vieux camarade. Vous avez été chercher là la plus commune petite bête qui soit à Argyll, où certes il n'en manque pas. Mais regardez-la donc, elle a l'air d'avoir emprunté le bonnet de nuit de sa grand'mère. Ah! si vous aimez les femmes à bonnets de nuit, vous n'avez rien à faire avec moi. Seulement, ce qu'elle a de mieux

à faire, elle, c'est de s'écarter de mon chemin, car si elle m'adresse un seul mot, je la mets en pièces; il ne lui restera pas un chiffon sur le dos quand elle rentrera chez elle, et elle fera bien d'avoir de quoi se changer; mais peut-être a-t-elle fait provision de bonnets de nuit.

Carry sentit tout le sang du Lancashire lui monter à la face. Elle paraissait délicate, mais en réalité elle était très-forte. Les muscles de ses bras étaient nerveux et solides, et elle montra le poing comme avec l'intention de l'appliquer sur la face de son antagoniste, suivant en cela le conseil qu'Annie lui avait donné.

— Je regrette maintenant de n'avoir pas suivi l'avis que me donnait Annie,—se dit Carry à elle-même,— et de ne pas être montée avec elle aux galeries. Mais j'avais une si grande envie de danser. Il semble que je n'aie jamais à gagner que de mauvais surnoms. C'est vraiment étrange! D'abord ils m'ont appelé Quillette, et maintenant cette misérable m'appelle la femme aux bonnets de nuit. C'en est trop! Je me sens colère à en crier. Il faut que je casse la tête à cette femme, ou je vais crier, je le sens.

— Je ne puis supporter plus longtemps ce bonnet de nuit devant mes yeux, — dit la femme en s'élançant sur le voile, qu'elle parvint à saisir et à arracher du chapeau.

Et le mettant en pièces, elle en jeta avec mépris les morceaux à la face de Carry.

Carry respira péniblement et dégagea son bras de celui du jeune homme avec lequel elle était venue pour danser.

A ce moment la musique cessait.

CHAPITRE X

NOUVEAUX AMIS

Quand la musique s'arrêta, les danseurs commencèrent à se promener à pas lents.

Quelques-uns, comme les chevaux de guerre qui flairent de loin la bataille, s'approchèrent des deux femmes et un cercle fut bientôt formé autour d'elles.

Carry incapable de contenir sa rage plus longtemps, envoya de toute sa force un coup de poing sur l'œil de son adversaire.

— Oh ! la stupide créature ! — dit la femme qui avait reçu le coup en portant la main à son œil ; — elle se bat comme un homme.

— Portez-lui un second coup, — murmura le jeune homme à l'oreille de Carry ; — vous en aurez raison. Elle n'est pas de force à se battre avec vous.

Carry n'avait pas besoin de cet encouragement ; elle était toute prête à faire ce qu'on lui avait dit, et elle

frappa la femme une seconde fois. Celle-ci ne faisait qu'agiter mollement ses mains dans le vide, et lorsqu'elle reçut le second coup, elle tomba à terre en poussant des cris comme un taureau furieux.

— Par ici, éloignons-nous! — dit le jeune homme en saisissant Carry par le bras; — il faut quitter la place où nous nous ferons mettre dehors.

Et glissant à travers la foule ils attendirent en lieu sûr le dénoûment de l'aventure.

La femme continuait à crier et à beugler comme si elle avait des attaques de nerfs, ou qu'elle fût sérieusement blessée.

Un des garçons, accompagné de l'inspecteur, s'approcha d'elle et lui dit de se tenir tranquille.

— Cessez tout ce bruit, — lui dit le garçon, — ou vous allez vous faire jeter dehors.

Mais elle ne tint aucun compte de cet avis amical; aussi la prit-on par les épaules, et la remit-on entre les mains d'un policeman de service à la porte, qui la posa dehors assise sur le pavé.

Elle fut bientôt revenue à elle; elle malmena le policeman et essaya de persuader au buraliste de la laisser rentrer. Comme il s'y refusait, elle commença à l'accabler d'injures, et celui-ci, fatigué de ses cris, dit au policeman de l'en débarrasser.

Le policeman s'avança pour la saisir, mais comme elle n'était pas charmée de l'idée d'aller passer la nuit à la maison d'arrêt de Vine Street, elle s'esquiva à travers la rue et alla chercher l'abri hospitalier d'une taverne. Le policeman ne crut pas devoir la suivre et elle échappa au sort qui la menaçait.

Quand le jeune homme vit que son ennemie avait été livrée à ses bourreaux, il respira plus librement et il dit : —

— Je suis bien aise qu'elle soit partie.

— Qu'est-ce qu'elle vous est ? — demanda Carry ; — est-elle votre femme ?

— Pas tout à fait, — répondit-il en riant, — seulement une connaissance de rencontre.

— Oh ! en vérité ?

— Venez et buvons quelque chose, voulez-vous ?

— Ça m'est indifférent, — répondit-elle.

Et ils allèrent ensemble au comptoir.

Là Carry trouva Annie qui était descendue, lui dit-elle, pour boire encore quelque chose.

— J'ai vu votre moulinet, — s'écria-t-elle, — et c'était drôle.

— Par Jupiter ! — dit un grand et bel homme qui paraissait avoir accompagné Annie — je n'aimerais pas à recevoir un coup de ces petits poings-là.

— Ne m'attaquez pas alors, — répliqua Carry, — et vous ne courrez pas le risque que cela vous arrive.

— Je suis heureuse que le bonnet de nuit soit resté sur le terrain, — dit Annie avec malice.

— Finissez, Annie, vous êtes toujours à vous moquer de moi pour une chose ou une autre.

— Quel est l'homme qui est avec vous ? — demanda Annie à son amie.

— Dieu le sait ! quant à moi je l'ignore. Je viens seulement de le rencontrer.

— Bien ! lâchez-le aussitôt que vous pourrez et montez à la galerie, il y a là quelques bons garçons

Carry fit un signe d'assentiment et le jeune homme lui dit : —

— Voulez-vous un verre de Sherry?

— Oh non! — dit Annie; — elle ne boit jamais de Sherry, elle a l'estomac si délicat que son docteur ne le lui permet pas.

— Qu'est-ce qui peut lui plaire alors? — dit-il en laissant paraître sur sa physionomie une légère contrariété.

Peut-être avait-il la crainte qu'elle ne demandât quelque chose dont le prix pût le ruiner.

— A la maison elle boit du Champagne et je suppose qu'elle doit être disposée à faire de même ici; ce que vous avez de mieux à faire c'est d'en commander, ou je vais le faire pour vous.

— Garçon!

— Madame? — dit le garçon en s'approchant.

— Apportez une coupe de Champagne pour cette dame et ce gentleman. Il ne lève plus la tête si haut, — dit Annie, qui expliqua ainsi sa conduite. — J'ai voulu m'amuser un peu à ses dépens; je n'ai pas voulu lui laisser demander une bouteille de Champagne, et j'ai demandé une coupe parce que le prix est de trois shillings plus élevé. J'ai horreur de ces gens qui offrent à une dame un verre de Sherry; comme si une femme pouvait parler à un semblable morveux pour un verre de Sherry. Je n'ai pas de patience avec les femmes qui supportent cela. Quand un homme se présente et parle à une femme convenable, il doit faire les choses en gentleman ou rester chez lui. Comment ces jeunes gens-là osent-ils venir dans des endroits comme ceux-ci, lorsque leur

mère ne leur a donné qu'une demi-couronne à dépenser?

Le jeune homme paraissait tout étonné du sans-gêne avec lequel Annie commandait pour lui, et il porta la main à la poche de son gilet, comme s'il éprouvait le besoin de compter son argent et de voir s'il en avait assez pour faire face à ce luxe inaccoutumé.

Annie Hargrave et son ami s'éloignèrent, et Carry put les entendre rire et causer jusqu'à ce que le bruit de leur voix s'éteignît dans le lointain.

Le garçon apporta la coupe et cria : —

— Treize shillings six pence, s'il vous plaît, monsieur?

— Ne soyez pas si pressé, nous ne voulons pas nous sauver, — dit Carry.

— Je vous demande pardon, madame.

Et il s'éloigna poliment.

Le jeune homme semblait pris de folie; — sa figure devenait très-rouge, et Carry se demandait avec étonnement ce qui lui prenait.

Il ouvrit la bouche une ou deux fois, comme s'il voulait parler et que le courage lui manquât pour le faire. Enfin il finit par dire d'une voix basse, comme s'il craignait que quelqu'un l'entendit : —

— Excusez-moi, mais.... avez-vous un peu d'argent?

Carry se mit à rire à gorge déployée de la comique contenance que son embarras lui donnait.

— Oui, — répondit-elle, — j'en ai beaucoup... — Qu'est-ce qu'il vous faut?

— Mais, vous voyez, je n'avais pas emporté beaucoup d'argent sur moi; je n'étais venu que pour passer une

heure ici pour tuer le temps; et je n'ai que douze shillings dans ma poche. Si vous voulez bien me prêter trois ou quatre shillings, je vous serai fort obligé, et je vous les renverrai demain matin.

— Très-bien! ne vous inquiétez pas de cela; voici un demi-souverain, prenez...

— Oh! je n'ai pas besoin de tant que cela.

— Oh! que la corde vous étrangle! — s'écria Carry. — Prenez cela et dépensez-le. Il vous sera tout aussi facile de me renvoyer dix shillings que trois, n'est-il pas vrai?

— Sans doute.

Carry but un peu de vin, et le jeune homme suivit son exemple.

Il est à remarquer qu'il buvait ce vin d'une manière froide et compassée, comme s'il avait pendant toute sa vie vécu en suçant comme une bécasse. Il avait apparemment l'idée que c'était un breuvage qui lui coûtait assez cher, et il voulait faire profiter son argent en faisant durer le plaisir le plus longtemps possible.

Il était bien clair que c'était la première fois de sa vie qu'il avait demandé une coupe de Champagne à Argyll.

Carry désirait se séparer de lui, mais elle ne savait comment faire. A la fin il lui vint une idée et elle dit : —

— Voulez-vous m'attendre? Je vais revenir à l'instant.

Il se mit de bonne foi à sa disposition, et la jeune femme partit à la recherche de son amie qu'elle trouva entourée de ses admirateurs.

— Arrivez donc, — s'écria Annie, — et asseyez-vous ici.

— Est-ce là la femme au bonnet de nuit? — dit un jeune homme à moustaches ayant évidemment l'air d'un militaire.

Il parlait à voix basse, avec le désir que Carry n'entendît pas la question qu'il faisait à Annie. Cette dernière avait évidemment conté l'histoire pour en amuser ses amis.

— La femme au bonnet de nuit, comme vous l'appelez, vous donnera un endiablé soufflet sur la face, — dit Carry, pleurant presque de contrariété.

— Sur ma parole! je suis désolé. Je n'avais nulle mauvaise intention, je ne pensais pas que vous pussiez m'entendre. Ma remarque n'était que pour votre amie.

— Oui, mais je vous ai entendu, et ce n'est pas bien à Annie de parler ainsi de moi derrière mon dos.

— Oh! si vous n'entendez pas la plaisanterie, vous pouvez aller où la fantaisie vous poussera.

— Pour ma part, je trouve que les bonnets de nuit sont une fort jolie chose, — dit le bel homme que Carry avait vu avec Annie au comptoir.

— Oui, je pense que j'en porterai un moi-même, — dit le jeune homme.

— Maintenant, écoutez, Snape, ce que vous avez de mieux à faire c'est de vous taire, ou vous allez attraper ce qu'on vous a promis.

Tous se mirent à rire de cette plaisanterie, et Snape, faisant place à Carry, lui dit : —

— Ne pensons plus à tout cela, ma petite femme, ve-

nez et prenez place à côté de moi. On ne vous tourmentera plus, si je puis l'empêcher.

Au premier moment, Carry n'y était pas trop disposée; mais, après réflexion, elle accepta l'invitation et s'assit à côté de Snape.

— Ne trouvez-vous pas qu'il fait bien lourd ici? — dit le bel homme qu'Annie appelait du nom de Duncombe.

— C'est vrai, l'air n'est réellement pas respirable,— répondit Snape. — J'aimerais à voir un beau moulinet entre deux femmes qui s'y livreraient comme deux lionnes furieuses et rugissantes.

Carry comprit bien que c'était encore une allusion à son aventure, mais elle n'eut pas l'air de s'en apercevoir.

— Que pensez-vous d'une partie de quilles? — dit Duncombe.

— Il n'y a rien que j'aimerais mieux. C'est un jeu diablement joli, monsieur.

Carry ne pouvait douter que ceci ne fût encore dit dans l'intention de la ridiculiser. Annie devait leur avoir fait la leçon pour s'amuser à ses dépens lorsqu'elle monterait aux galeries.

— Je trouve que ce n'est réellement pas bien à elle, — se dit-elle à elle-même. — Mais je veux leur faire voir que je m'inquiète peu de leurs plaisanteries, et ils finiront peut-être par y mettre un terme. Le meilleur moyen de faire finir une plaisanterie, c'est d'avoir l'air de n'y faire aucune attention; alors ceux qui s'y livrent ne se donnent plus la peine de la prolonger davantage.

Carry sut parfaitement se dominer, et, en fait, beaucoup mieux qu'Annie ne supposait qu'elle pourrait le faire.

— Si vous vous en allez jouer à quelques jeux de bas étage, — dit-elle, — cela prouvera que vous ne faites pas grand cas de notre société.

— Mais les quilles sont un si joli jeu ! — dit Snape.

— Est-ce votre avis ?

— Oh ! il n'y a pas de doute.

— Peut-être avez-vous un emploi dans les allées où on joue aux quilles ? — dit Carry.

— Vous avez touché juste, — répondit Snape. — Mon ami tient un cabaret, et c'est moi qui suis son garçon. Toute la matinée je tourne pour ramasser les pots et je porte la bière à l'heure du dîner aux consommateurs, et en échange de ce service on me laisse libre de sortir une heure ou deux le soir.

— C'était juste ce que je m'étais imaginé, — dit Carry en riant de son bon caractère.

— Eh ! — dit Annie, — il semble qu'on se dispose à fermer ici, car tout le monde s'en va.

— Eh bien ! partons aussi, — dit Duncombe.

Ils se levèrent et quittèrent le casino.

Lorsqu'ils furent dans la rue, Snape s'écria : —

— Où allons-nous aller ?

— Oh ! — répondit Annie, — allons faire la ronde.

CHAPITRE XI

LA RONDE

Ils descendirent par Windmill Street dans Haymarket, Annie avec Duncombe et Carry avec Snape, qui babillait avec elle et cherchait à se rendre aimable et agréable.

— Qu'est-ce que vous entendez par faire la ronde? — dit Carry en s'adressant à Annie Hargrave.

— Oh! cela veut dire aller à une foule d'endroits, à Carlton, chez Bess-Harvey, la femme qui a la voix d'une grenouille; oh! si vous l'aviez entendue une fois parler vous ne pourriez plus l'oublier; — puis aux maisons de Count, de Lizzie Davis, de Kate, de Jack Percival, au Café Riche et au Pic.

— C'est un long catalogue,—dit Duncombe en riant.

Ils visitèrent tous ces endroits, où ils assistèrent à des scènes de folie et de dissipation de toute espèce. Ils étaient assis dans une des salles du premier du Café

Riche, en train de boire du vin de Moselle, lorsque l'horloge sonna trois heures.

— Par Jupiter ! — dit Snape se mettant sur pieds, — je devrais être loin. Il est temps de démarrer, Duncombe !

— Pourquoi ? — demanda Carry.

— Il faut que je sois à la parade au camp ; c'est le point essentiel.

— A Aldershot ?

— Oui.

— Mais comment allez-vous vous y rendre? Est-ce qu'il y a un train ?

— Il y en a et il n'y en a pas, si vous pouvez comprendre cela.

— Je confesse que je ne puis y parvenir.

— Naturellement, il n'y a pas de train régulier, mais nous pouvons partir de Nine Elms.

— Oh ! en vérité, il y a là une station ?

— Seulement une station de marchandises.

— Alors je suppose que vous voyagez en qualité de munitions ou de bagages militaires.

— Non ; du tout, — répondit Snape ; — nous voyageons comme avant-garde. Un train de marchandises s'arrête à quatre heures du matin, nous nous arrangeons avec le gardien et nous arrivons pour la parade à sept heures.

— Oh ! c'est vraiment charmant ! Je suppose alors que vous allez prendre un cab et partir à l'instant.

— Oui, voulez-vous venir avec nous?

— J'y consens, le voulez-vous, Annie ? — dit Carry.

Annie répondit affirmativement, et fort peu de temps

après ils roulaient avec fracas dans la direction de Nine Elms.

— Il ne faut pas me garder rancune pour ma plaisanterie à propos des quilles et du bonnet de nuit, — dit Snape à Carry. — C'est votre amie qui nous avait engagés à la faire comme matière d'amusement. Mon opinion est que vous êtes une charmante petite femme; vous devriez venir me rendre visite au camp, le voulez-vous?

— Où est votre quartier? — demanda-t-elle.

— Lignes O, Camp du Nord...

— Lignes O. J'irai un de ces jours quand je n'aurai rien de mieux à faire.

— Vous ne pourriez mieux employer votre temps, — dit-il.

— Je n'en sais rien, c'est une affaire de goût.

Ils atteignirent l'extérieur de la station et se dirigèrent du côté du train. Le gardien les connaissait pour avoir souvent pris des arrangements avec eux dans des circonstances semblables. En flânant, en fumant autour de la station, ils trouvèrent trois ou quatre officiers qui étaient dans une situation semblable à la leur, et lorsque le train partit ils s'y étaient installés en joyeuse compagnie. Les deux jeunes femmes revinrent en cab au logement d'Annie. Pendant la route Carry s'écria : —

— Ces messieurs sont tous deux dans l'armée, je suppose?

— Oui, j'aime les hommes qui sont au service.

— Pourquoi? Est-ce qu'ils valent mieux que d'autres?

— C'est mon avis ; ils ont quelque chose de soigné, une tenue de gentlemen parfaits. Si j'étais libre d'épouser qui me conviendrait, je voudrais avoir un militaire pour mari. J'adore l'armée.

— Mais généralement ils ne sont guère favorisés de la fortune, — dit Carry.

— Non, c'est malheureusement vrai, beaucoup d'entre eux sont pauvres. Il y a des hommes dans la garde à pied qui n'ont pas plus de deux cents livres par an, s'ils ont cela ; mais ils sont gentlemen, et cela rachète tout. S'ils ont peu d'argent, ils le dépensent avec vous. Si vous prenez un riche marchand, il dépensera peut-être de grosses sommes, mais il vous le fait bien sentir. Il a toujours des manières d'agir qui vous font comprendre clairement qu'il a la plus haute estime de son mérite, et qu'il croit vous faire beaucoup d'honneur en vous parlant. Les hommes de la Cité tiennent à leur argent, ils en connaissent la valeur. Ils ont eu à travailler pour l'acquérir et souvent très-rudement. Ils savent combien il est difficile d'en amasser, et ils ont la main très-roide quand il s'agit de le dépenser. J'ai ma petite expérience, et maintenant je ne me lie plus jamais qu'avec des hommes au service.

— Ne faites-vous pas un peu la dégoûtée? — répliqua Carry en souriant.

— Ne vous inquiétez jamais de ce que je suis. Est-ce que Snape ne vous a pas demandé de venir le voir au camp?

— En effet.

— Très-bien; nous irons un de ces jours; Duncombe m'a fait la même demande. Je me suis fait renseigner à

fond sur Snape : il est en bonne position de fortune, et vous avez vraiment de la chance. Je me fais toujours une règle de savoir ce que sont les hommes. Je crois que je connais la généalogie de la moitié des hommes qui fréquentent nos lieux de réunion. Duncombe est d'une bonne famille, mais il n'a pas d'argent; de ce côté il n'en faut pas parler. Nous avons été ensemble au dernier Derby.

— En vérité ! Oh ! j'ai une terrible envie de voir une course.

— Un peu de patience, cela viendra en son temps.

Lorsqu'elles arrivèrent à la demeure d'Annie Hargrave, la porte leur fut ouverte par une servante paraissant accablée d'envie de dormir. Annie n'emportait jamais de passe-partout.

— Je puis rentrer trop grise pour trouver ma clef et m'en servir, — dit-elle, — et je paye assez pour ne pas me gêner; et, d'ailleurs, où serait la nécessité d'avoir une domestique si on ne s'en servait pas? Donnez-moi du soda, — dit-elle à la fille.

Lorsqu'il fut apporté, elle coupa le fil, laissa sauter le bouchon, et, approchant le goulot de ses lèvres, elle but le contenu de la bouteille.

— C'est une drôle de manière de boire le soda-water, — dit Carry.

— Pas du tout; vous ne perdez rien de sa bonté. Le gaz qui vous remet lorsque vous êtes malade ne peut pas s'échapper par ce procédé. C'est la seule manière de le boire.

Lorsqu'elle eut vidé la bouteille, elle la mit dans un coin de la chambre et dit : —

— Je n'ai pas encore la moindre envie de me mettre au lit, je ne sens aucun besoin de dormir. Je vote pour que nous nous disions la bonne aventure. Savez-vous tirer les cartes ?

— Non, je ne crois pas, — dit Carry.

— Oh ! ne vous inquiétez pas de cela ; Sally le sait et moi aussi. Nous nous tirons souvent les cartes, n'est-ce pas, Sally ?

— Oui, mademoiselle, — répondit la servante.

— Venez alors ; allons à la cuisine, il y a du feu.

Les deux femmes, suivies de Carry, se rendirent dans la cuisine et s'assirent sur un tapis devant le feu. Sally sortit d'un tiroir du buffet un paquet de cartes graisseuses, et Annie les rangea sur le plancher en faisant diverses prédictions sur un homme brun et de belles dames, et en disant comment de manière ou d'autre ce qu'elle prédisait finissait toujours par se réaliser. Elle se mit alors à raconter des histoires merveilleuses sur un vieux diseur de bonne aventure sourd et boiteux, qui courait les maisons avec une ardoise.

— Et dit-il aussi la vérité ? — demanda Carry.

— Certainement ! — répondit Annie. — Je ne puis me débarrasser de ces cartes qui reviennent toujours : — une dame et un as. Je serais curieuse de voir comment le vieux s'y prendrait. Un roi et un valet : — c'est un étranger.

En cet instant quelque chose roula hors du feu ; toutes trois se précipitèrent pour le ramasser.

— C'est un cornet ! — dit Sally.

— Non, — dit Annie en s'en emparant, — c'est une bourse. Hurrah ! la chance est pour moi.

CHAPITRE XII

MONSIEUR ET MADAME SEPTIMUS SEVERN

Carry Waters, à l'expiration du temps où son loyer était payé, quitta la maison que M. Trevellian avait prise pour elle et alla vivre en garni avec son amie Annie Hargrave. Elle eut à subir les épreuves auxquelles sont soumises les femmes qui vivent de la vie qu'elle menait, mais jamais une seule fois elle ne regretta d'avoir quitté la Mère Baggs et le *Black Jack* de Liverpool. Annie lui apprit beaucoup de choses, et deux années s'écoulèrent ainsi. A cette époque elle fit un jour la rencontre d'un jeune avocat qui était depuis peu de temps reçu au barreau. Il avait quelque fortune et par conséquent peu de clientèle ; car rarement, pour ne pas dire jamais, un homme qui a de quoi vivre ne gagne d'argent au barreau. L'étude des lois n'est pas assez attrayante pour tenir un homme éloigné d'autres amusements moins sérieux. Il n'y a que l'homme qui y

est contraint par la nécessité qui essaye de retenir le loup à la porte, sans lui permettre de la franchir. M. Septimus Severn était son maître; il n'avait ni père ni mère pour contrôler ses actions. Il rencontra Carry au Parc, un Dimanche dans l'après-midi, en hiver. La connaissance dégénéra en intimité, et, finalement, il mit à sa disposition une maison dans Saint John's Wood, et fit ménage avec elle.

Carry avait des cartes gravées, et était pour le moment Madame Septimus Severn. L'avocat était réellement fort épris du bel oiseau qu'il avait mis en cage; mais, quant à Carry, elle ne le regardait que comme un homme dont elle se servait pour le moment présent. Ils avaient vécu un mois ensemble, et Carry le menait d'une façon remarquable. Elle avait reconnu que tant qu'elle était polie et aimable pour lui elle n'en pouvait rien faire. Ce n'était qu'en le malmenant et en le rappelant à l'ordre qu'elle le rendait docile et obéissant.

Un jour, elle avait ordonné de faire rôtir un faisan pour le dîner, et elle était partie avec Severn pour faire un tour en voiture. Elle revint à l'heure qu'elle avait fixée, mais la servante avait mis son rôti à la broche beaucoup trop tôt, et en réalité il n'était presque plus mangeable. Dès que Carry s'aperçut de ce méfait, elle jeta tout, faisan et plat, à la tête de la servante. Elle manqua son coup, mais le plat alla frapper la muraille et retomber en mille morceaux sur le plancher.

M. Septimus Severn se leva de sa chaise, et, jetant sa serviette à terre, il s'écria : —

— Je ne puis en vérité tolérer cela, ma chère.

— Vous, tolérer...! — répliqua-t-elle avec une expression de physionomie méprisante. — Je ne vois pas trop comment vous pourriez l'empêcher, mon ami?

— Mais une pareille violence !

— Tenez, asseyez-vous, ou il va y avoir encore un peu plus de violence, lutte et violence, comme vous appelez cela.

— Et dans ce cas la servante devrait plaider son droit de légitime défense.

— Ne faites pas le juriste, fermez votre boutique quand vous êtes à la maison, — dit Carry.

— C'est pour vous que je parle, et non pour la servante.

— N'intervenez pas entre moi et mes domestiques. Pourquoi le faisan était-il dans un état à ne plus être présentable?

— Peut-être,—dit-il, — s'était-elle trompée d'heure.

— Qu'est-ce que cela me fait à moi? Est-ce qu'il faut que je me passe de dîner parce qu'une brute pareille ne connaît pas son service?

— Non, ma chère, c'est réellement fort irritant; mais vous ne devriez pas être si violente.

— Maintenant écoutez, — dit-elle, — si vous dites encore un mot, vous allez attraper quelque chose.

— Je serais vraiment désespéré... — commençait-il à dire.

— Bien! bien! Taisez-vous, il n'est que temps.

Carry était réellement fort irritée, et pendant dix minutes elle marcha de long en large dans la chambre, en proie à une grande colère.

Quand elle fut un peu calmée, elle reprit sa place à la table et se mit la tête dans les mains; elle paraissait être de la plus méchante humeur, et son petit pied frappait le plancher avec impatience.

— Comment vous sentez-vous maintenant, ma chère? — s'aventura à dire M. Septimus Severn.

— Oh! je suis mieux; je me suis domptée, — répondit-elle.

Après quelques instants de silence, elle reprit : —

— Il n'y a pas de dîner pour vous ici; ce que vous avez de mieux à faire, c'est d'en aller chercher un dehors.

— Voulez-vous venir avec moi?

— Non, je ne pourrais rien manger, cette infernale fille m'a mise hors de moi.

— Voulez-vous aller dîner à Clarendon?

La belle affligée ne fit pas de réponse.

— Il ne nous faudra pas grand temps pour nous y faire conduire en voiture.

Elle ne poussa pas encore la condescendance jusqu'à répondre.

— Venez, chérie; mettez un châle et un chapeau, nous prendrons un cab à la porte, — dit Septimus en insistant.

— Vous savez bien que j'ai horreur d'aller en cab, autant vaudrait monter en omnibus; cela me tuerait tout de suite, — répondit-elle avec emportement.

M. Severn émiettait un morceau de pain à la manière des curés de village qui ne sont pas habitués à dîner dehors.

Une minute se passa; Carry releva la tête et s'écria :—

— Allons! si vous voulez que nous partions, pourquoi n'allez-vous pas me chercher mon châle et mon chapeau? Je n'ai jamais vu un homme aussi peu serviable de ma vie. Si tous les avocats sont comme vous, au diable le barreau ! J'en ai assez comme cela.

— Faites-en l'épreuve, — dit M. Severn essayant de plaisanter.

— Que j'en fasse l'épreuve ! Oh ! oui, ce serait fâcheux pour vous si je m'y mettais une fois.

— C'est votre affaire, — dit M. Severn.

— Oh ! il est inutile de parler de cela, — dit Carry. — J'aime l'armée (elle s'était imbue des préjugés de son amie Annie Hargrave). Il y a de bonnes natures au service ; je regrette de l'avoir quitté. Comment diable ai-je été m'affubler de vous ? Je n'en sais, ma foi, rien. Vous n'êtes pas gentleman, vous savez. Après tout, vous êtes encore très-convenable pour la profession du barreau, qui est embrassée par les fils de barbiers et de blanchisseuses et qui leur procure l'honneur de s'asseoir sur les sacs-de laine. Je suis sûre qu'un Lord Chancelier se croit gentleman.

— Ne vous faut-il pas un général en chef? — dit M. Septimus Severn.

Carry ne lui fit pas l'honneur de lui répondre et continua :—

— Vous n'êtes pas ce que j'appelle un gentleman : vous avez assez bonne façon et vous ne vous habillez pas trop mal, mais vous n'êtes pas un homme comme je les aime.

— Vous me faites souvenir d'une femme qui resta suspendue quelque part en descendant dans les fouilles

de Whitechapel, et qui ne voulait parler à personne, si ce n'est à des officiers.

Les yeux de Carry étincelèrent à ce propos, et, saisissant un verre, elle le lui jeta de toute sa force. Elle l'atteignit au bras et fort rudement; mais il se contenta de sourire et dit : —

— Bien touché!

— Ne m'attaquez pas, alors, mon cher, où vous recevrez quelque chose qui vous fera souvenir de moi. Montez à ma chambre chercher mes affaires et je vais aller à Clarendon avec vous.

— Sonnez, vous avez une servante, — dit-il de mauvaise humeur.

— Oh! quelle brute! — s'écria Carry. — Vous croyez que vous pouvez faire de moi tout ce qu'il vous plaît, n'est-ce pas, parce que vous m'avez établie dans cette maison; mais ne vous inquiétez pas, je vous montrerai demain ce que je pense faire. Vous n'êtes pas le seul homme dans le monde, mon cher camarade, ne vous inquiétez pas.

Cette sortie fut suivie d'un long silence, et à la fin M. Septimus Severn monta et fit ce qui lui avait été demandé; avec mauvaise grâce, il est vrai, mais enfin il le fit, et Carry célébra son triomphe. Ils sortirent aussitôt que cette impérieuse petite beauté fut habillée, ils appelèrent un cab et ordonnèrent au cocher de les conduire à Clarendon.

Pendant le long trajet, Severn dit : —

— Je suis tout désappointé à votre sujet, ma petite souris.

Il avait coutume de l'appeler sa souris dans ses moments de tendresse.

— En vérité ! — répondit-elle en lui pressant doucement la main. — Pourquoi?

— Je suis comme le sultan Alnaschar, — répondit-il.

— Qu'est-ce qu'il voulait ?

— Il voulait avoir une souris blanche sans une seule tache.

— Oh ! dites-moi cette histoire.

— Volontiers, — répondit-il, — elle n'est pas longue.

Et il commença à voix basse :

LÉGENDE DE LA SOURIS BLANCHE SANS TACHE.

Le Sultan Analschar était un des plus puissants potentats de l'Orient. Les ports de son royaume étaient pleins de vaisseaux, et sa capitale était le centre du commerce du monde entier. Chaque souhait qu'il formait était exaucé aussitôt qu'exprimé, et sa félicité n'avait jamais connu d'entrave, jusqu'à une certaine nuit où, tandis qu'il reposait dans son lit, un génie lui apparut et lui dit :

— O roi ! tu es réellement le plus puissant parmi les puissants. Mais il y a une chose que tu ne peux posséder, et cette chose, c'est une souris blanche sans tache et sans défaut.

Le roi tressaillit, regarda autour de lui, mais il était seul. Nul n'était près de lui ; il pouvait entendre la sentinelle qui, le cimeterre nu à la main, montait sa faction devant la porte de sa chambre ; mais les lampes à huile parfumée qui répandaient leur faible lueur dans sa royale chambre à coucher lui permettaient de voir

qu'il ne pouvait avoir été visité que par quelque habitant de l'air qui était venu causer avec lui dans un rêve.

Il frappa à l'instant sur un gong qui était placé à sa portée, et à l'instant il se trouva entouré de ses esclaves.

— Qu'on appelle mon visir ! — dit-il.

Plusieurs esclaves s'élancèrent à l'instant à la recherche du grand visir. Lorsque ce fonctionnaire arriva, il accomplit les saluts d'usage et il se tint les mains croisées sur la poitrine, attendant avec soumission les ordres de son souverain.

— O maître de la terre ! lumière de l'univers ! — dit-il, — comment ton esclave peut-il te satisfaire et accomplir tes volontés ?

— O Hazim ! — répondit le Sultan — il me faut une souris blanche sans tache et sans défaut.

— Qu'Allah nous protége ! Je n'ai jamais entendu parler d'une pareille merveille,— répliqua le grand visir. — O sultan ! cette idée doit vous avoir été insinuée par quelque malin génie du pays des Ferringhees.

— Que les tombeaux de leurs pères puissent être profanés ! Puissent leurs barbes être souillées de boue, et que leurs pas soient maudits ! — crièrent tous les esclaves en chœur.

Ces anathèmes accueillaient toujours chaque mention qu'on faisait des Ferringhees, qui étaient haïs dans tout l'Indoustan et le puissant empire de Perse.

— Silence ! — cria le Sultan. — Hazim, si dans trois jours, à partir d'aujourd'hui, je n'ai pas une souris

blanche sans tache et sans défaut, tu périras infailliblement. —

Hazim porta les mains à sa tête et répondit avec soumission :

— Il n'y a qu'un seul Dieu, et Mahomet est son prophète.

Et il s'éloigna accablé de chagrin. Lorsqu'il fut rentré chez lui, il expédia des courriers sur tous les points du pays pour se mettre à la recherche d'une souris blanche sans tache et sans défaut, bien que dans le fond du cœur il désespérât d'en trouver une semblable.

— Une souris blanche sans tache et sans défaut ! Mais — dit-il — on n'a jamais entendu parler d'une semblable chose. Toutes les souris de l'Indoustan sont aussi noires que ma barbe ; le Sultan doit-être ensorcelé.

Aussi Hazim fit son testament, embrassa sa femme, et se prépara à son malheureux sort. A l'expiration du second jour, quelques courriers revinrent. L'un apportait une souris blanche avec la queue noire, l'autre en apportait une qui avait une tache autour de chaque œil. Un troisième apportait une souris qui avait sur le nez une tache de couleur indécise.

— Hélas ! — s'écriait le visir, — ce sont bien des souris blanches, mais elles ne sont pas sans tache et sans défaut.

Et il était profondément affligé. A la fin du troisième jour, il se présenta devant Alnaschar et dit : —

— O Roi ! que ta vie soit éternelle ! Ton serviteur a

envoyé des courriers dans toutes les parties du royaume, mais nulle part il n'existe de souris blanche sans tache et sans défaut.

A ces mots le Sultan écuma de rage et ordonna que la tête du visir fût tranchée à l'instant. Mais, en considération de ses loyaux et fidèles services pendant une longue période de temps, il consentit à ce que sa vie fût épargnée jusqu'au lendemain matin.

— Quoi ! — s'écria le Sultan en se retirant pour prendre son repos de la nuit, — moi, le puissant Sultan Alnaschar, je ne puis me procurer une souris blanche sans tache et sans défaut !

Lorsqu'il fut endormi, le même génie lui apparut et s'écria : —

— O Roi ! quand je te parlais d'une souris blanche sans tache et sans défaut, je savais qu'il n'en existait pas de semblable dans tout l'Indoustan, où tout n'est que corruption et rapine : réforme les abus sous lesquels ton royaume gémit, mets une trêve aux souffrances du peuple, réduis les impôts, et alors ta conscience réalisera l'idée d'une souris blanche sans tache et sans défaut.

Le Roi s'éveilla et fit ce que le génie lui avait conseillé. Hazim eut la vie sauve et Alnaschar devint plus puissant que jamais. Et voici l'histoire de la souris blanche sans tache et sans défaut.

— C'est un très-joli sermon, — dit Carry lorsqu'il eut fini. — Je suppose que vous pensiez avoir trouvé la souris blanche lorsque vous m'avez rencontrée.

— Oui. Mais maintenant, — répliqua-t-il, — je trouve que vous n'êtes pas sans tache et sans défaut.

— Oh ! ne vous inquiétez pas de cela, je suis encore bien assez bonne pour le barreau, — répliqua-t-elle en riant.

Le cab s'était arrêté dans Bond Street ; ils en descendirent, et firent leur entrée dans Clarendon.

CHAPITRE XIII

APRÈS DINER

Soit que le dîner qu'ils avaient pris à Clarendon ne fût pas suffisamment bien préparé pour satisfaire l'appétit délicat de Madame Septimus Severn, soit que cette dame eût réellement un très-mauvais caractère, ce qui est le plus probable, elle sonna pour demander une bouteille de Claret, et quand elle eut été apportée, elle s'assit en face avec un air aussi maussade qu'un garçon amoureux pour la première fois. Elle buvait toujours du Claret après dîner.

— J'aime ce vin, — avait-elle coutume de dire. — Je hais le Porto, c'est de l'ordure. Le seul Claret qu'on puisse boire, c'est du Laffitte; le Château-Margaux est bon pour les cochons et le Saint-Julien une stupidité.

— Puis-je vous demander de me passer la bouteille? — dit M. Septimus Severn.

— Si vous en voulez,— répliqua-t-elle,— ce que vous avez de mieux à faire c'est de venir la chercher.

— Sur ma parole, vous avez un bien joli caractère,— dit-il.

— En effet, et vous feriez bien de me laisser seule.

— Vous êtes parfois si étrange dans vos emportements, que je crois que vous êtes un peu folle.

— Oui, je suis folle. Qu'avez-vous besoin de me dire ça?—répliqua Carry.— Ma mère mourut folle, et j'ai un oncle dans une maison des fous. Je sens que l'un de ces jours je commettrai un suicide.

M. Septimus Severn commençait à se sentir mal à l'aise.

Naturellement son assertion relative à la folie des membres de sa famille n'avait aucun fondement, et elle n'inventait tout cela que pour effrayer son auditeur.

— Il faut que je vous parle sérieusement, ma chère Carry,— dit M. Severn : — vous vous conduisez véritablement bien mal envers moi, vous n'avez nul égard pour moi avec qui vous devriez vous montrer un peu plus aimable.

— Je ne suis pas votre femme,— répliqua-t-elle avec vivacité.

— Non, — dit-il en hésitant.

— Un homme,—continua-t-elle,—rend le plus grand honneur qu'il puisse faire à une femme en l'épousant, et quand il ne fait que vivre avec elle, il fait peut-être exactement le contraire.

— Je ne pense pas ainsi.

— Oh ! je ne m'inquiète jamais de ce que vous pensez ; si j'étais votre femme vous auriez un droit de con-

trôle sur ma personne. A présent vous n'en avez aucun, je ne suis que votre maîtresse.

— Mais vous me menacez et vous me frappez.

— C'est vrai. Vous êtes un gentleman ; tout au moins vous êtes un avocat, si vous n'êtes pas gentleman ; car cette désignation est un peu équivoque, puisque tout le monde peut être avocat en apprenant des termes de chicane, en mangeant des dîners et en acquittant certains droits. Mais être attaché au barreau est une certaine garantie d'honorabilité, de tranquillité pour un homme ; et vous êtes supposé passer par-dessus mon impertinence ou tout autre terme qui vous conviendra. Si j'étais votre femme ce serait une tout autre chose.

— Je vois où voulez en venir, — dit-il un peu confondu.

— Bien ! je vous accordais ce degré de perspicacité, et je suis heureuse de ne pas m'être trompée.

— Vous êtes vraiment trop bonne.

— Oh ! vous pouvez plaisanter ; mais aussi longtemps que je ne serai que votre maîtresse, je ne ferai que ce qu'il me plaira de faire.

— Je ne l'entends pas ainsi, — dit M. Septimus Severn d'un ton un peu plus décidé.

— Vous ne l'entendez pas ainsi ?

— Non ; aussi longtemps que vous vivrez avec moi, vous voudrez bien, dans une certaine mesure, agir selon ma volonté.

— Vous croyez ? Eh bien ! je vous plaindrais si vous en essayiez. Pourquoi n'exercez-vous pas votre autorité à l'instant même ?

— Soit, c'est ce que je vais faire. Mettez votre chapeau et rentrons.

Aussitôt qu'il eut prononcé ces paroles dites d'une voix sévère, il en fut fâché. Il vit bien qu'il avait allumé une flamme qu'il ne lui serait pas facile d'éteindre. Elle avait jeté le gant et il l'avait relevé. Le combat pouvait s'ensuivre, et il avait le pressentiment qu'il pourrait bien être vaincu. Le sang lui montait au visage et il ne se sentait pas à son aise.

— Oh! non pas, mon cher, — dit Carry sans s'émouvoir. — Je ne ferai rien de semblable, mon cher monsieur; j'ai l'intention de rester ici jusqu'à ce que j'aie fini cette bouteille, et après j'irai à Argyll.

— Vous ne ferez pas cela, Carry?

— Pourquoi pas?... Qui m'en empêchera?

— Moi.

— Vous! — dit-elle avec l'expression la plus méprisante qu'elle put donner à sa voix.

— Eh bien! nous allons voir. Je vous ai déjà dit que je ne voulais pas qu'on vous vît dans ces infâmes endroits.

— Ce ne sont pas d'infâmes endroits, ce sont des lieux de réunion beaucoup trop distingués pour vous, et j'irai toutes les fois que cela me fera plaisir, — répondit Carry en se versant un verre de Claret, et le buvant goutte à goutte.

— Je persiste à dire que ce sont des lieux infâmes, et je n'entends pas qu'une femme m'appartenant ou ayant un rapport quelconque avec moi puisse y être vue.

— Vous appartenant!... Je serais vraiment bien fâchée de vous appartenir à un titre quelconque.

— Les femmes n'ont qu'un seul but en y allant, et cela jetterait du discrédit sur moi.

— Si cela ne fait pas pitié ! — répliqua-t-elle d'un air moqueur.

— Ne me mettez pas en colère, — dit-il avec un léger tremblement dans la voix.

— Mettez-vous en colère. Oh ! cela ne m'effraye pas.

— Prenez garde, Carry.

— Oh ! vous ne m'effrayerez pas, je ne suis pas un poulet. Des gens qui valaient mieux que vous ont plié devant moi, et je ne me laisserai pas intimider et réduire en esclavage par les menaces d'un homme de rien comme vous.

Il s'avança et s'arrêta devant elle en la regardant avec des yeux flamboyants ; elle répondit à son regard, et le sien ne fléchit pas ; alors il leva la main et la frappa. Une seconde après il eût donné des mondes pour pouvoir reprendre le coup qu'il avait porté. L'effet sur Carry fut magique. Elle se dressa sur ses pieds, jeta autour d'elle un regard égaré, comme si elle avait été atteinte d'un coup de feu, et retombant sur sa chaise elle se prit à sangloter comme un enfant. Alors il tomba à genoux auprès d'elle, et saisit sa main, qu'elle retira durement. C'était son orgueil blessé et sa colère qui la faisaient crier et pleurer. Son agitation était telle qu'elle ne pouvait parler. Tout ce qu'il lui fut possible de faire fut de s'asseoir en se comprimant la poitrine avec les mains, comme si elle avait eu le cœur brisé. Il y avait sur ses joues trois ou quatre longues lignes rouges qu'avaient laissées les doigts de son amant.

— Chère Carry,—dit Septimus avec tendresse,—pouvez-vous pardonner ma vivacité... ma brutalité?

— Oh! non, non, — répondit-elle en sanglotant! — Allez vous-en!... Ne m'approchez pas!

— Carry!

— Retirez-vous. Je vous hais! J'aimerais mieux toucher un cadavre que de sentir le contact de votre main. Oh! allez-vous-en!... allez-vous-en!...

En prononçant ces derniers mots, ce n'étaient plus des paroles, c'étaient des cris qu'elle faisait entendre.

— Mais, Carry, je suis vraiment au désespoir. Jamais pareille chose ne se renouvellera, oh! jamais!

— Non. Oh! pour cela, j'en suis bien sûre,— répondit-elle en se redressant et en commençant à reprendre quelque empire sur elle-même. — Vous ne recommencerez pas, parce que jamais vous n'en aurez plus l'occasion..

— Que voulez-vous dire? — demanda-t-il avec étonnement.

— Je veux dire que je préférerais devenir la dernière des femmes d'Haymarket, plutôt que d'avoir jamais le moindre rapport avec vous. Ainsi vous avez supposé que, parce que je n'étais pas votre femme, vous pouviez tout vous permettre avec moi? Ce serait une chose bien honorable pour vous d'être assigné, et je le ferais pour vous afficher et vous ruiner dans votre profession, si je n'étais retenue par la seule considération qu'il me serait désagréable que mes amis sussent que j'ai eu le moindre rapport avec un misérable de votre espèce. Certainement, le plus grossier fruitier de Saint Gilles n'en ferait pas davantage s'il rentrait ivre à

deux heures du matin, un Dimanche. Éloignez-vous, ne me touchez pas! Je vous mords, je vous égratigne si vous vous approchez de moi.

Pendant qu'elle parlait, une crainte mortelle s'emparait de cet homme. Un frisson glacial le saisit, et tout l'amour qu'il nourrissait pour la femme qui était là devant lui agitait son cœur et l'inondait. Depuis quelque temps sa passion sommeillait, mais la scène extraordinaire qui venait de se passer l'avait ravivée et ressuscitée.

— Vous ne pensez pas ce que vous dites, Carry? — dit-il en balbutiant.

— Je ne le pense pas? Vous allez le voir à l'instant.

— Pour l'amour de Dieu, considérez cela comme un acte d'emportement, comme une chose qu'il faut regretter et pardonner.

— Regretter, certainement; mais pardonner, jamais! J'en ai fini avec vous. Je n'aurai jamais la moindre estime pour un homme qui peut s'oublier au point de battre une femme. J'ai beaucoup d'orgueil, mon cher, si je suis une femme perdue. Il y a des gens, et surtout des parvenus comme vous, qui se font de très-fausses idées sur les femmes de mon espèce. Ils ne les mêlent qu'aux réunions de minuit, aux thés, aux toasts, aux folies de la Noël; mais ils ont tort, ils ont complétement tort, et vous reconnaîtrez vous-même que vous étiez dans le faux. Dans tous les cas, ceci me servira de leçon pour ne plus ramasser mes amis parmi les gens de basse condition. J'ai assez du barreau pour toute la durée de ma vie.

Il s'était relevé et se tenait les bras croisés, appuyé

contre le manteau de la cheminée et sans dire un mot.

— Carry? — dit-il à la fin.

— Assez! — répliqua-t-elle d'un ton farouche.

— Vous regretterez votre dureté.

— Jamais!—répliqua-t-elle avec décision.—Je trouverai mieux que vous, beaucoup mieux. Tout l'avantage est pour moi.

Elle mit son chapeau, ses gants, et abaissa son voile sur sa figure. Sans le regarder, elle ouvrit la porte, descendit l'escalier, et s'élança dans la rue. Quand elle fut partie, il appuya sa tête sur son bras, et il fut quelque temps avant de pouvoir trouver assez de force pour sonner le garçon et lui demander la carte.

CHAPITRE XIV

LE FOU, MEMBRE DU PARLEMENT

Carry avait quitté le salon de Clarendon le cœur plein de rage et de colère. Jamais de sa vie elle n'avait été frappée par un homme, et le coup qu'elle avait reçu brûlait sa joue comme si un fer rouge y eût laissé son empreinte. Dans sa détresse, elle se rappela sa vieille amie Annie Hargrave; cette dame était chez elle et s'amusait à faire un peu de musique. Lorsque Carry entra, elle chantait un fragment d'une vieille chanson.

— Tiens! Carry! — s'écria Annie qui interrompit brusquement son chant. — Qui pouvait s'attendre à vous voir?

Carry s'assit sur une chaise et dit d'une voix affaiblie : —

— Comment allez-vous?

— Oh! toujours bien, comme d'habitude. Mais qu'avez-vous? Est-ce que Severn vous a donné votre congé?

Est-ce que vous avez tué un avocat par amour du changement?

— Oui, il l'a fait,— dit Carry d'un ton farouche.

— C'est impossible !

— Il l'a fait cependant. Nous dînions à cet endroit, dans Bond Street, comment l'appelez-vous?

— A Clarendon.

— Oui, c'est cela. Et il m'a donné un soufflet sur la figure.

— Oh ! il n'y avait pas de quoi vous tuer,— dit Annie en riant.

— Je sais bien qu'il n'y a pas de quoi me tuer ; mais rien que l'idée d'être frappée par un être pareil...

— Certes, c'est bien ennuyeux d'être brutalisée par un homme de rien,— dit Annie avec sympathie.

— Qu'est-ce que je pourrais bien lui faire ? — demanda Carry.

— Oh ! Je ne sais... Peut-être voudra-t-il courir après vous. Vous pourrez le voir rôder pour vous chercher autour des lieux de réunion qui se trouvent dans les environs de Haymarket, et si vous le rencontrez dans les salons de Kate ou partout ailleurs, cassez-lui la tête avec une bouteille de Champagne, et donnez au garçon une demi-couronne pour le faire jeter dehors.

— Oh ! il aura bien mauvaise chance s'il se rencontre avec moi,— répondit Carry. — Pour cela je le sais bien.

— Ou, si vous aimez mieux, chargez Kangaroo ou tout autre brave garçon de son espèce de le guetter, de le pousser sur un rail, et de le faire couper en morceaux.

— Oh ! je dois vous rendre cette justice, que, de toutes les femmes que je connais, c'est vous qui avez

la plus remarquable expérience, — dit Carry en riant.

— Allons, tout cela n'est rien, enfant, — répondit Annie en s'asseyant au piano et en attaquant bruyamment l'air des *Courses de Limerick.*

A peine s'était-elle mise à jouer que le bruit des roues d'un cab se fit entendre et fut suivi de bruyants coups de marteau frappés à la porte. Annie laissa là son piano pour aller à la fenêtre, écarter les rideaux et voir quel visiteur lui arrivait.

Les coups de marteau ne cessaient pas un instant; ils se succédaient avec une monotone régularité.

— Que le ciel le confonde! Où est Sally? — s'écria Annie. — Cette fille n'est jamais là quand on a besoin d'elle; c'est la plaie de mon existence.

— Qui frappe ainsi? — demanda Carry.

— Mais c'est le fou, et il ne cessera pas de frapper avant d'avoir été introduit. Vous allez l'entendre bientôt commencer à sonner.

Et en effet, un moment après, il se mit à sonner d'une main sans discontinuer de frapper de l'autre.

— Il va renverser la maison, — dit Carry.

— Oh! c'est chaque fois la même chose.

— Vraiment?

— Oui. Il est fou à lier.

— Il me semble que j'entends venir Sally.

— Oh! nous n'aurons pas cette chance, je le crains bien. Elle prend toujours une heure pour se nettoyer, comme elle appelle cela, et il n'y a pas de danger qu'elle se montre. Je ne peux pourtant pas supporter cela, il faut que j'aille moi-même lui ouvrir.

Annie se rendit dans l'allée, ouvrit la porte de la

rue, et introduisit un homme d'âge moyen, ayant une agréable et bonne figure, mais des yeux brillants et égarés qui, en un instant, eurent fait l'inspection de la chambre. Il avait les bras chargés de paquets, et sans dire un mot à Annie, il se rua dans le parloir, les posa sur la table, et retourna dans la rue.

— Maintenant, mon garçon, — dit-il au cocher, — occupez-vous des oranges.

— Bien, monsieur, — dit celui-ci occupé à bourrer ses poches et à se charger les mains et les bras de toutes les oranges dont le cab était plus d'à moitié plein.

— Portez-les dans la maison. — dit le député.

— Oh! ciel! — s'écria Annie lorsqu'elle vit les oranges sortir du cab.

— Qu'y a-t-il? — demanda Carry.

— Mais c'est ce vieux fou qui nous amène un cab plein d'oranges.

— Des oranges, oui, ma chère, — s'écria le Membre du Parlement en entrant dans la chambre. — Il y en a encore à apporter, et le siége de devant est rempli de navets. Je pensais que vous deviez aimer les navets. C'est une bonne chose quand on les fricasse avec du mouton bouilli.

— C'est aussi mon avis.

A la fin, les oranges et les navets furent tous apportés et mis en tas dans un coin; il y avait environ cent vingt oranges et sept ou huit boisseaux de navets.

— Vous avez dévalisé quelque marché, je suppose? — dit Annie.

— Oh! non, pas du tout! Je viens de Covent Garden.

— Et qu'est-ce que vous avez là, dans ces paquets sur la table?

— Ah! nous allons voir,— répondit-il en se frottant les mains comme s'il parlait à des petits enfants. — Nous serons bonnes filles et pas trop impatientes.

— Oh! au diable! — s'écria Annie. — Ne faites pas la bête, je vais ouvrir les paquets moi-même.

Elle commença l'opération, et il la regardait faire en souriant et avec les plus grandes démonstrations de joie et de plaisir. Le premier qu'elle défit était un paquet carré qui contenait une petite cage avec deux serins.

Elle avait à peine fini qu'il se leva par un mouvement brusque en s'écriant: —

— Ma chère!... ma chère!... arrêtez l'homme du cab, arrêtez-le!

— Qu'y a-t-il?

— Mais le chien... le chien qui est dans le coffre...

Et il s'élança dans la rue en courant après le cab plus d'une centaine de pas et en criant et en vociférant de sa voix la plus élevée. Il revint bientôt portant triomphalement un petit chien.

— Voici, ma chère, — s'écria-t-il en le donnant à Annie.

— Oh! la jolie petite créature! quel amour! — dit-elle en le caressant.

— L'un des meilleurs chiens de Londres, ma chère,— dit-il, — acheté chez Morisson de Walham Green. Il n'y a pas une personne dans Londres qui en ait un pareil, excepté le Gentleman Brown; aussi ne l'ai-je

obtenu que par un grande faveur. Vous prendrez soin de lui, ma chère, prenez-en bien soin.

— Tenez-le, Carry, — dit Annie, — pendant que je vais regarder le reste des saletés qu'il a apportées.

Le second paquet qu'elle ouvrit contenait un manchon qui avait dû coûter au moins trois guinées.

— Oh! le joli manchon! — s'écria-t-elle.

— L'appellerez-vous encore une saleté? — murmura le fou. — Il vient d'arriver, il est tout à fait nouveau.

— Oh! non, ce n'est pas une saleté, — répondit-elle en lui caressant la joue avec le revers de sa main.

Après avoir mis le manchon de côté, elle prit un petit paquet carré et pesant, dans lequel elle découvrit avec horreur et étonnement une livre de saucisses.

— Oh! — dit-elle, — où avez-vous pu aller chercher l'idée d'apporter de pareilles choses ici?

— C'est excellent pour le déjeuner, ma chère. Ce sont les meilleures de Cambridge; — un shilling la livre, je vous assure.

Elle mit les saucisses sur le bord de la table, et passa à un paire de brosses à dents.

— Comment, vieux malpropre, est-ce que vous pensez que j'ai besoin de choses semblables?

Et elle jeta les brosses dans la grille du foyer.

— Ce qu'il y a de mieux en soie de sanglier, ma chère; c'est pitié de les jeter ainsi.

Un petit paquet attira son attention, elle l'ouvrit, et trouva dedans quelque chose de vivant. L'animal se tenait enroulé en boule, de telle sorte qu'on ne pouvait

voir ni sa tête ni sa queue. Elle releva la tête et demanda : —

— Qu'est-ce que c'est que cela?

— Un hérisson, ma chère ; comme vous pouvez avoir des grillons dans votre cuisine, le hérisson les tuera et les mangera; il est fou de ces bêtes-là, le hérisson. J'ai battu dans toute sa longueur Great Saint Andrew Street pour me le procurer.

— Il faut que vous soyez un vieux misérable pour transformer ainsi une maison en ménagerie de bêtes sauvages.

Elle tira le cordon de la sonnette, fit porter le hérisson à la cuisine et ordonna d'apporter du vin.

— De tout ce bagage, il n'y a que le manchon qui valait la peine d'être offert, — dit-elle.

— Oui, un joli manchon, — répondit-il; — mais qui avons-nous ici, qui est l'amie que vous avez là dans ce fauteuil? Voulez-vous me présenter? Quelque nouvelle étoile lancée dans le monde de la fashion, je présume?

— C'est Madame Severn, et vous, vous êtes le vieux Magee. Maintenant vous vous connaissez l'un et l'autre, — dit Annie en riant.

— Oui, ma chère, nous sommes en règle; j'aime à vous voir de joyeuse humeur. Je suis le vieux Magee, M. P. Voici quelques rimes à votre intention. Je suis sûr que si je m'étais occupé de poésie, j'aurais laissé dans l'ombre Tennyson et Tupper.

— Vous mettrez le feu à la Tamise un de ces jours, — dit Annie.

— Je vais vous dire ce que je veux faire : j'ai envie de me marier.

— Vous marier? Quelle folie! Qui est-ce qui voudra de vous?

— Vous voudrez bien attendre jusqu'au moment où l'on vous fera la demande, ma chère amie.

— A moi? Mais je ne voudrais pas vous regarder même à travers une meule de foin. C'est une idée qu'il faut chasser de votre cervelle. Vous avez aussi besoin d'une femme qu'un crapaud d'une poche.

— Oh! je ne sais pas. Il n'est déjà pas si dépourvu de bonne mine, — dit Carry, qui avait ses motifs pour parler ainsi.

— Ma chère Quillette, — dit Annie, — que savez-vous sur...

— Quillette! — s'écria Magee ravi, — c'est un nom de premier ordre. Pourquoi l'appelle-t-on Quillette?

— C'est son nom de baptême, je suppose.

— Oh! je veux toujours l'appeler Quillette. J'aime ce nom-là, je le trouve joli.

Et il se mit à se frotter les mains d'une façon tout à fait enfantine.

CHAPITRE XV

MADAME MAGEE

Le jour suivant Carry questionnait son amie Annie Hargrave sur M. Magee M. P.

— Qui est-il? — demandait-elle.

— C'est un Irlandais, je crois.

— Oui, cela se reconnaît.

— Et il est membre ou plutôt il était membre de la Chambre des Communes à la dernière session. Il m'a dit, je crois, qu'il avait donné sa démission.

— Ah! — dit Carry.

— Oui, je le crois.

— A-t-il de l'argent?

— Beaucoup; il est vraiment très-bien, mais, comme je vous l'ai dit l'autre soir, il est complétement fou.

— Vous êtes parfaitement sûre qu'il a de la fortune?

— Tout à fait sûre. Mais pourquoi me demandez-vous cela? Vous avez quelques idées sur lui?

— Oh! sur lui comme sur tout autre.

— Parfait! Oh! je ne m'en inquiète guère, — dit Annie. — Vous pouvez le plumer comme un pigeon si cela vous plaît, il ne m'est rien du tout. Il vient ici de temps en temps, comme vous avez vu l'autre soir; il m'apporte un cab plein d'abominations, il boit une bouteille de vin et puis s'en va. Je m'amuse beaucoup à ses dépens.

— Oh! oui, je le vois, et vous aimez tant à plaisanter que vous vous moqueriez d'un malheureux pour une croûte de pain.

Après cette conversation, Carry cultiva la connaissance du vieux fou M. P., et peu de temps après elle changea son nom contre celui de Magee.

Elle mit ordre comme elle put à ses excentricités; mais c'était quelquefois une rude tâche.

Un matin, il descendit en se murmurant à lui-même : —

— Chaux éteinte — une demi-once, — sel d'ammoniaque — une demi-once, — carbonate d'ammoniaque — une demi-once, — le tout bien pulvérisé et bien mélangé.

— Qu'est-ce que c'est que ça? — demanda Carry.

— Ne m'interrompez pas, ma chère, — répondit-il, et il continua : — Ajoutez essence de bergamotte — six gouttes, — huile de clous de girofle, — deux gouttes, — essence de musc — douze gouttes, — extrait d'ammoniaque — un drachme.

— Allons, avez-vous fini?

— Oui, ma chère, c'est fini. Je composerai cela après déjeuner.

— Qu'est-ce que c'est que cela?

— C'est l'eau de beauté; — un instant, non, ce n'est pas cela, ce sont des sels. Les sels odorants de Preston. Voici l'eau de beauté:—une livre de thym,— une livre de marjolaine. Oui, c'est bien cela Je pense que cela conviendra à mon teint, et quant aux sels ils sont utiles de temps en temps. Les chimistes vous font payer un prix fou tout ce que vous prenez chez eux. Je pense qu'on doit économiser autant qu'on le peut.

— Oh! certainement! c'est ce que je fais toujours,— répondit Carry, jouant avec lui comme un pêcheur avec une truite. Celui-ci ne prend jamais le poisson sans lui avoir lâché du fil.

— Je vais faire de moi un homme nouveau. Je ne fumerai plus que quatre cigares au lieu de six. Dernièrement j'ai fumé plus que d'habitude, parce que je n'avais plus à remplir mes devoirs parlementaires, et qu'avant que nous n'eussions fait connaissance le temps me pesait lourdement.

— Parfaitement! je comprends cela.

— J'ai réfléchi, ma chère, que votre perroquet mange beaucoup de pain et de lait; — vous savez, le lait coûte cher la pinte, — voyez si vous ne pouvez pas rogner un sou par jour sur sa dépense: un sou épargné est un sou gagné, vous savez. Je ne suis pas complétement satisfait de la manière dont la nourriture des chiens est réglée. Cela doit coûter gros.

En cet instant on sonna à la porte.

— Courez et voyez ce que c'est, cher, voulez-vous? Annie est sortie et nous sommes seuls à la maison,—

dit Carry; — si vous ne voulez pas y aller, j'y vais moi-même.

— Oh! j'y vais.

Et il se dirigea vers la porte.

Quand il ouvrit la porte, un homme aux vêtements graisseux lui tendit quelque chose enfilé dans une brochette, en disant: —

— Votre viande, monsieur.

— Ma viande?

— Oui, monsieur.

— Que voulez-vous dire? Est-ce que vous êtes le boucher?

— Non, monsieur, je vends la viande pour les chats.

— Oh! — dit Magee en faisant entendre un sifflement prolongé, — je vois.

Et prenant la brochette du bout des doigts il la porta à Carry.

— Je croyais que c'était le boucher; sur ma parole, je le croyais.

Et il jeta la brochette à terre dans un coin de la cheminée.

Carry se mit à rire.

— Maintenant c'est une dépense à supprimer, — dit-il.

— Parfaitement, c'est aussi mon idée; Annie lui dira de ne plus revenir.

— C'est parfait!

— Sortez-vous ce matin?

— Non, ma chère, je veux examiner ce que j'ai à recevoir.

— Alors remettez-moi un bon.

— De quelle somme avez-vous besoin?

— Deux cents livres feront l'affaire; vous savez que j'ai à payer mon manteau de fourrure, et que cela coûtera quatre-vingts guinées.

— Naturellement! mais ne pouvez-vous pas vous arranger avec cent cinquante livres? J'ai peur de dépasser mon revenu. Vous savez que le trimestre échoit très-prochainement, et tout rentrera dans l'ordre.

— Oh! votre banquier vous aurait bien fait crédit si vous l'aviez dépassé; mais si vous voyez le moindre inconvénient à me donner un bon de deux cents livres, je m'arrangerai pour me contenter de cent cinquante livres.

— A vos ordres, ma petite chérie, — répondit-il en portant la main de Carry à ses lèvres et en la baisant.

Il alla vers un bureau, et y rédigea un bon sur son banquier pour la somme qu'elle lui avait demandée et le lui donna.

— Voici, mon amour, — dit-il. — Pour la peine embrassez votre vieil ami.

— Mon bon vieil ami, — répondit Carry, qui se leva, l'embrassa sur la joue et monta dans sa chambre pour se préparer à sortir.

Quand elle fut partie, il se livra d'un air affairé à ses préparations chimiques, car il adorait faire des expériences. Il avait un de ces grands coffres préparés par Tathan pour y renfermer des substances chimiques, et il aimait composer des feux de différentes couleurs qu'il allait brûler dans le jardin, le soir, comme un écolier. Lorsque Carry rentra, elle le trouva encore très-occupé.

— Ah ! vous voilà de retour, ma chère ! — s'écria-t-il. — Je suis encore à l'ouvrage, comme vous pouvez vous en apercevoir ; je suis en train de mettre de l'ordre dans mes poisons.

— Des poisons ! — s'écria Carry, qui ne savait pas qu'il en eût en sa possession. — J'espère bien que vous n'en avez aucun.

— Ceci, — dit-il en montrant une petite fiole, — c'est de l'acide prussique, mais pas celui qu'on vend dans les boutiques et qui n'est qu'à seize degrés. Avec ce que je tiens dans ma main, il y aurait de quoi tuer un régiment. Deux gouttes sur votre langue et vous tomberiez par terre à l'instant, aussitôt morte qu'un hareng.

— Oh ! que vous êtes effrayant !

— Ceci, — dit-il en prenant une autre bouteille, — c'est le cyanure de potassium, autre préparation d'acide prussique, employée par les photographes.

— Oh ! au diable votre chimie ! — s'écria Carry en s'avançant sur lui et en lui arrachant les deux bouteilles des mains.

— Qu'allez-vous faire ? — dit-il ?

— Vous allez le voir à l'instant.

Et s'approchant de la cheminée, elle jeta les deux fioles dans la grille du foyer.

Les fioles se brisèrent et une forte odeur d'amandes amères se répandit dans l'appartement. L'ex-Membre du Parlement prit un peu d'humeur, mit ses mains dans ses poches et sortit de la chambre.

— Où allez-vous ? — demanda Carry.

— Vous me retrouverez dans la serre où je vais voir ma bacca fleurir.

CHAPITRE XVI

DES VOIX AU MILIEU DU VENT

La soirée était belle, le ciel clair, et le soleil couchant colorait l'occident de teintes semblables à celles des œufs qu'on va jeter dans la poêle, lorsqu'on a mêlé les jaunes avec les blancs.

Carry Waters ou Madame Magee, comme elle se faisait appeler maintenant, était assise dans sa chambre, les yeux fixés sur le petit morceau de terrain qu'elle honorait du nom de son jardin.

Elle était en proie à un étrange sentiment de malaise : il lui semblait que quelque chose de fâcheux et de pénible la menaçait. Elle s'imaginait entendre des voix qui parlaient au milieu du vent.

Il régnait une brise d'hiver plus vive et plus pénétrante que ne le comportait l'époque de l'année dans laquelle on se trouvait : c'était au commencement du printemps.

D'étranges gémissements, des murmures qui n'avaient rien de terrestre semblaient apportés sur les ailes de l'aquilon, comme de sinistres avertissements.

Le son d'un orgue des rues qui jouait l'air : *Ah! che la morte*, dans une des rues voisines, passait par-dessus les toits des maisons, et parvenait affaibli jusqu'à ses oreilles.

L'heure, le lieu, la musique, tout portait à la méditation, et appuyant sa tête dans sa main elle se laissa aller à la rêverie qui s'emparait de sa pensée et de son être tout entier.

Les pensées du foyer de famille ne venaient jamais la visiter, car elle n'avait jamais eu de famille dans la pleine acception du mot, ou du moins elle ne l'avait pas connue. Elle songeait pendant cette soirée solennelle à entrevoir l'avenir; elle voulait écarter, déchirer les nuages qui l'obscurcissaient, et que sa destinée lui fût révélée. Elle formulait presque une prière pour qu'il en fût ainsi; mais quant à prier réellement et saintement, c'était un sentiment qui lui était complétement inconnu.

Le vent furieux poursuivait sa course désordonnée, et elle se demandait avec étonnement où il allait, d'où il venait et qu'elle était sa mission?

Cet étrange coucher de soleil qu'elle avait pu apercevoir entre les intervalles qui existaient entre quelques maisons avait après un certain temps changé d'aspect; il s'était modifié, mais pour revêtir des formes encore plus fantastiques. Les vapeurs avaient disparu, et l'orbe embrasé du soleil descendait pur et glorieux dans toute sa lumineuse majesté; c'était un flux éclatant de lu-

mière, une boule d'or enchâssée dans un cadre de saphir qui semblait immobile dans le ciel.

Les nuages s'étaient massés de chaque côté en montagnes énormes, semblables à celles que les Titans cherchèrent à escalader pour atteindre cet empire céleste qui nous fait rêver.

Le vent qui gémissait lui parlait au moment où il passait sur sa tête en agitant les boucles de ses cheveux. Ce qu'il lui disait elle n'en savait rien. Elle ne pouvait comprendre le langage des sphères, mais les mots qu'elle entendait semblaient avoir une profonde signification, dont le sens caché la frappait de terreur.

Elle se sentait pendant cette soirée étrangement abattue, sans énergie et presque dans un état d'extase; mais ses sens avaient pris un développement surnaturel, et elle pouvait percevoir les sons les moins distincts.

M. Magee était sorti dans l'après-midi, et elle l'attendait de moment en moment.

La cloche se fit entendre suivie d'un coup de marteau, et aussitôt après elle entendit sa voix bruyante dans la salle.

— Apportez cela ici, — disait-il.

Et il entra dans la chambre suivi d'un conducteur de cab qui portait dans ses bras une boîte d'une singulière forme et d'un travail curieux.

Elle arrêta pendant un instant un vague regard sur cet objet.

— C'est bien, posez cela à terre.

— Ici, monsieur?

— Oui, appuyez-le contre la table, — dit le fou répondant à la question du cocher.

Ce dernier reçut ce qui lui était dû et quitta la chambre.

Alors Carry murmura à voix basse : —

— Qu'avez-vous apporté là ?

— Oh ! vous serez bien surprise lorsque vous le verrez.

Carry, entraînée par une fascination invincible, se leva de son siége et s'approcha. Ses regards restèrent un moment attachés sur l'objet qui était là à ses pieds, puis elle poussa un cri perçant.

C'était un cercueil !

Dans l'état nerveux dans lequel elle se trouvait, le coup ressenti fut trop violent, et elle perdit connaissance.

— Eh bien ! qu'y a-t-il ? — s'écria M. Magee lorsqu'elle tomba sur le plancher.

Il se précipita vers elle, la plaça sur un sopha, et, prenant une bouteille d'eau de Cologne, il en versa le contenu sur ses mains, et lui en bassina les tempes.

Elle fut plus d'une minute avant de rouvrir les yeux. Lorsqu'elle y fut parvenue, elle frissonna et dit d'une voix tremblante : —

— Faites jeter dehors cette horrible chose.

— Quelle chose ?

— Oh ! ceci ! ceci !

— Le cercueil ?... mais c'est une importante acquisition. Je l'ai obtenu à de bonnes conditions d'un fabricant de Piccadilly. Il est commode d'en avoir un, vous comprenez ; cela peut être utile un jour.

Au moment où il parlait ainsi, il ne savait pas à

quel point les événements devaient confirmer ses paroles.

— Vous voulez donc me tuer? — demanda Carry avec colère.

— Certainement non, ma chère.

— Alors enlevez cette horrible chose et mettez-la hors de ma vue.

— Je vais le mettre dans mon laboratoire,— dit-il se parlant à lui-même.

Puis, chargeant le cercueil sur son épaule, il l'emporta hors de la chambre.

— Oh! l'horrible homme! — murmura Carry. — Je suis sûre qu'il veut me tuer. Je ne veux pas rester plus longtemps liée à un pareil insensé. Il faut que je change de situation de façon ou d'autre.

Quand il eut déposé le cercueil dans la pièce, il revint et s'écria : —

— Je suis désolé que ce morceau d'orme vous ait effrayée, ma chère.

— Ne vous approchez pas de moi, allez-vous-en! — dit Carry.

— Qu'ai-je fait?

— Vous en avez fait assez pour vous faire haïr pendant un mois; allez-vous-en!

— Mais, ma chérie,— dit-il dans l'intention de plaider sa cause.

— Oh! ne me parlez pas. Allez dans votre chambre; votre vue me fait horreur, vieux fou.

M. Magee leva les épaules et fit ce qu'on lui avait ordonné. Il avait une grande frayeur de Carry lorsqu'il la voyait en colère, et il avait bien pu juger d'un coup

d'œil que son idée d'apporter un cercueil à la maison n'avait pas eu une bonne influence sur son caractère.

— Qui aurait pu penser cela? — dit-il lorsqu'il arriva dans son laboratoire. — Les femmes sont d'étranges créatures! Comment s'imaginer qu'on va se mettre hors de soi à la vue d'un cercueil? Je pourrais dormir dedans sans éprouver même le plus léger frisson. Je ne vois rien d'effrayant là-dedans, c'est là que nous devons tous aller un jour. Les vers doivent faire bombance et les insectes faire leur nourriture du plus sage des Mages de l'Orient; ce n'est que trop vrai, je le sais. Maintenant, voyons, je vais avoir une heure ou deux à moi. Qu'est-ce que je vais faire avec cet acide? J'en ai encore un peu dans les armoires de ce cabinet qu'elle n'a pas pu voir.

Il portait une grande jaquette de velours; il mit la main dans une de ses poches et en tira un écureuil vivant, auquel il permit de courir à travers la chambre, car il avait fermé la porte et il ne pouvait s'échapper. Ceci fait, il alla chercher deux fioles de cristal contenant du cyanure qu'il regarda d'un air affectueux en disant :

— Maintenant, aux expériences!

Le cercueil était posé à terre à côté de lui, et, à la lumière terne du jour sur son déclin, il présentait un aspect noir, froid et sombre.

CHAPITRE XVII

LE CERCUEIL

Pendant plus d'une heure, Carry Waters resta seule étendue sur le sopha et dans un état d'esprit tout à fait misérable. A l'expiration de ce temps, elle éprouva le besoin de parler à quelqu'un; elle s'étonnait que M. Magee ne fût pas revenu auprès d'elle. Chaque fois qu'il survenait quelque trouble dans leur ménage, il avait coutume, lorsqu'il avait été chassé, de revenir après avoir expié ses offenses réelles ou imaginaires en accomplissant une sorte de quarantaine dans son laboratoire; mais cette fois il ne reparaissait pas.

— Peut-être est-il sérieusement fâché, — pensait Carry. — Après tout, cela m'importe peu; je suis vraiment lasse d'assister à ses folies. Quelle idée, d'apporter un cercueil ici! Personne ne peut jamais avoir entendu parler d'une pareille imagination. Il n'y a plus aucun doute, comme beaucoup de gens le disent, il est bien

décidément fou. J'ai pu l'exploiter lui et sa folie, mais je ne l'aime pas. Je pouvais le tolérer dans les premiers temps, parce qu'il était vraiment inoffensif; mais maintenant, sur ma parole, je crois qu'il m'est devenu positivement insupportable. J'ai rompu avec l'armée et le barreau; j'ai une bien grande envie d'en finir avec la Chambre des Communes et de rentrer au service. Que ne puis-je y retourner ce soir même? Je ne vois aucune raison qui pourrait m'en empêcher, après tout; il n'y a rien de tel que de battre le fer pendant qu'il est chaud, et de frapper le clou sur la tête lorsqu'on a le marteau à la main. J'aime à faire les choses à l'instant et sans remettre au lendemain. Supposons que je le quitte cette nuit! quel sera son étonnement lorsque j'irai lui faire mes adieux? Voyons! que pourra-t-il bien faire? Pleurer, peut-être, — c'est dans la nature de ces sortes de gens-là. J'ai horreur de voir un homme pleurer.

Se levant alors nonchalamment de son sopha, elle savoura la jouissance d'un long bâillement, et elle monta lentement à sa chambre, où elle tira la sonnette pour appeler sa femme de chambre.

Lorsque cette femme entra, elle lui dit : —

— Stonah, je m'en vais d'ici demain; tenez toutes mes affaires prêtes pour le milieu de la journée, je viendrai ou j'enverrai les prendre.

Stonah était une servante sur laquelle elle pouvait compter; elle l'avait prise chez une de ses amies, et elle l'avait toujours traitée avec une grande bonté, plutôt comme une égale que comme une domestique, et elle savait qu'elle pouvait se reposer sur elle en toute circonstance. Bien qu'elle fût très-bonne avec sa femme

de chambre, Stonah ne se laissait jamais aller à la moindre familiarité, à moins d'y être formellement autorisée par sa maîtresse.

Dans l'occasion présente, elle ne fit aucune question, et promit simplement d'exécuter les ordres qui lui étaient donnés.

Lorsqu'elle fut habillée, Carry descendit en souriant d'avance à l'idée de la scène qu'elle allait avoir avec M. Magee.

— Quelle bonne comédie je vais avoir! — dit-elle. — Je ne voudrais pas la manquer pour rien au monde.

Et prenant un bougeoir à la main, elle suivit le corridor jusqu'à la porte du laboratoire et l'ouvrit.

Au moment où la porte tournait sur ses gonds, une odeur tout à fait suffocante vint frapper ses narines. Un épais nuage blanc l'enveloppa et se répandit dans le couloir, le gaz de la chambre était éteint et son odeur se mêlait à d'autres exhalaisons également pernicieuses.

La lumière que portait Carry s'était éteinte tout à coup au moment où elle-même s'était sentie étouffée, suffoquée, asphyxiée. Les subtiles essences qui remplissaient la chambre s'étaient emparées de ses sens; des points noirs lui passaient devant les yeux, sa vue s'obscurcissait, et après avoir poussé un faible gémissement elle était tombée par terre.

Heureusement pour elle le chandelier qu'elle tenait à la main était tombé avec un grand bruit qui avait retenti dans le couloir.

Stonah, qui était encore en haut dans la chambre de sa maîtresse, entendit le bruit de sa chute et descendit

pour en connaître la cause. Comprenant à l'instant ce qui avait dû se passer, elle saisit courageusement Carry par ses vêtements et la tira jusque dans le parloir en la laissant étendue sur le plancher. Puis, se précipitant vers la fenêtre, elle l'ouvrit et alla également ouvrir la porte de la rue et la fenêtre qui éclairait le corridor. Lorsqu'elle eut fait cela afin d'établir un courant d'air et que les vapeurs empoisonnées pussent s'échapper, elle prit une bouteille d'eau-de-vie sur le buffet et en introduisit quelques gouttes dans la bouche de sa maîtresse. Carry, d'un mouvement brusque, se mit sur son séant et quelques minutes après elle était revenue à elle.

— Oh ! — s'écria-t-elle, — je suis sûre que quelque chose d'épouvantable est arrivé. Stonah, je savais bien qu'il devait survenir quelque malheur. J'ai entendu des voix parler au milieu du vent pendant cette après-midi. Il y avait trois chandeliers sur la table de la salle à manger et votre maître s'est assis sur la table ayant ses bottes à côté de lui.

— Ce sont là des signes bien certains, bien infaillibles, madame, — dit Stonah qui, comme toutes les personnes sans éducation première, était très-superstitieuse.

— Croyez-vous qu'il est possible maintenant d'entrer dans la chambre?

Stonah répondit qu'elle ne le croyait pas et toutes deux s'assirent pendant plus d'une heure devant la fenêtre ouverte avant de s'aventurer à explorer les mystères que cachait la chambre fatale. Pendant ce temps, les gaz et les vapeurs s'étaient évaporés et l'air

était redevenu comparativement pur, bien qu'une forte odeur de gaz se fît encore sentir.

Il était clair que quelque explosion ou quelque combinaison de gaz avait eu lieu, et que M. Magee, étant dans la chambre, n'avait pas pu s'échapper; un résultat sinistre était à craindre.

Carry entra la première dans la chambre et regarda avec anxiété les rayons sur lèsquels étaient rangés les fioles et les bouteilles contenant différentes drogues et préparations chimiques, puis ses yeux s'abaissèrent vers le plancher.

Elle tressaillit et se tordit les mains d'effroi à la vue du terrible spectacle qui s'offrit à elle. Il était suffisamment horrible pour impressionner une femme.

Moitié dedans, moitié dehors du cercueil gisait le pauvre fou. Ses traits étaient étrangement contractés et il avait évidemment lutté vigoureusement; mais exposé à la force et à la puissance irrésistible des différentes vapeurs qui s'étaient combinées ensemble, il avait succombé sous leur maligne influence et il était tombé étouffé sous l'effort de leur étreinte mortelle. Un amas de substances chimiques de toutes sortes se trouvait auprès lui au milieu des débris des flacons qui les avaient renfermées. Ce qu'il y avait de plus probable, c'est que par un mouvement maladroit il avait renversé la boîte qui les contenait et que les bouteilles s'étant brisées, la catastrophe avait eu lieu.

Stonah prit la main droite de M. Magee et lui tâta le pouls, mais il était sans mouvement : le malheureux avait cessé de vivre et son corps avait été rapidement envahi par le froid et la rigidité de la mort.

Carry s'élança hors de la chambre en s'appuyant contre la muraille du couloir, et elle serait tombée une seconde fois si Stonah ne l'avait soutenue. En arrivant dans le parloir, Carry but trois verres d'eau-de-vie coup sur coup et se trouva alors en état de parler.

— Je le savais, — dit-elle, — mes pressentiments ne me trompent jamais. Pauvre homme! c'est vraiment horrible. Je pensais bien qu'il s'empoisonnerait quelque jour avec ces stupides choses, mais autant vaut parler à des pierres qu'à certaines natures d'hommes.

— Allez-vous passer la nuit ici, madame? — demanda Stonah.

— Rester ici!...quoi!... dans une maison où se trouve un cadavre... Non, pas pour rien au monde; aussitôt que je me sentirai suffisamment bien, je me sauverai d'ici, et jamais je n'y remettrai le pied.

— Faut-il que j'aille vous chercher un cab, madame?

— Non, non! n'y allez pas, ne me quittez pas. Je ne puis supporter l'idée de me trouver seule avec un mort. Je vais être remise à l'instant et je prendrai la première voiture que je trouverai dans la rue. Il faut que vous restiez ici pour prévenir la police de ce terrible événement. Oh! n'est-ce pas affreux? Je vous verrai demain. Vous n'avez pas besoin de passer la nuit ici si cela vous déplaît, c'est inutile. Vous avez de l'argent et vous pouvez aller chercher un gîte quelque part.

— Oui, madame, — répondit Stonah, qui était beaucoup plus maîtresse d'elle-même que sa compagne.

Aussitôt que Carry s'en sentit la force, elle quitta la maison fatale, et, apercevant un cab qui passait près de

la porte, elle lui fit signe de s'approcher, et elle y monta.

— Où faut-il vous conduire, madame? — dit le cocher.

Carry réfléchit un moment et dit : —

— A Holborn.

— Au casino d'Holborn? Très-bien, — dit le cocher. Et il monta sur son siége et partit.

— Je veux aller à Holborn, cette nuit! — dit Carry à demi-voix. — C'est quelquefois très-drôle, et j'ai besoin de quelque chose qui m'amuse. Il faut que je me grise tout à fait cette nuit, ou sans cela je ne pourrai jamais m'ôter de devant les yeux le vieux Magee et son cercueil.

Ce simple souvenir la fit frissonner, et elle se mit à regarder dehors les lumières, le monde et les boutiques brillamment éclairées, car, dans son imagination, elle croyait voir l'ex-Membre du Parlement couché en face d'elle sur la banquette, qui lui semblait ressembler à un cercueil.

Il était de bonne heure lorsqu'elle arriva au casino, et il n'y avait presque personne. Montant à la galerie, elle se promena tout autour, et s'assit à une petite table au bout du salon des fumeurs. Le journal *l'Express* était à sa portée, elle s'en empara pour passer le temps à lire les rapports de police. C'était la seule chose qu'elle eût jamais lu dans un journal. Pendant qu'elle était ainsi occupée, elle entendit des bruits de voix, et elle aperçut trois jeunes gens qui fumaient et causaient joyeusement ensemble. L'un d'eux était grand, mince, beau et d'apparence distinguée; il fit une grande impression sur

Carry. Elle trouvait que c'était le plus joli cavalier qu'elle eût jamais vu, et elle se creusait la tête pour savoir qui il pouvait être. Les femmes ont parfois d'étranges caprices, et Carry n'était pas étrangère aux faiblesses de son sexe.

Elle jeta un regard sur lui. Il le lui rendit, et elle baissa les yeux. Le jeune homme dit un mot à ses compagnons, qui se mirent à rire, et s'éloignèrent. Quant à lui, il s'approcha de Carry, et il engagea la conversation par les lieux communs d'usage.

CHAPITRE XVIII

L'AMOUR SE MÊLE DE LA PARTIE

— Vous lisez le journal? — s'écria le jeune homme. — Vous êtes studieuse ce soir.

— Je n'ai rien de mieux à faire, c'est pourquoi je lis. Maintenant que vous êtes arrivé, le cas est différent. Si vous n'aimez pas que les femmes lisent les journaux, il fallait m'envoyer un télégramme m'annonçant votre arrivée, et j'aurais employé mon temps d'une façon différente.

Carry le regarda bien en face en lui débitant tout ceci, et, à son tour, ce fut lui qui baissa les yeux. Carry s'amusa de sa confusion pendant un instant, puis elle eut pitié de lui.

— Qu'allez-vous faire servir? — dit-elle.

— Tout ce qui vous plaira, — répondit-il. — Que désirez-vous?

— Oh! ce qu'on prend habituellement, je suppose.

— Ici, garçon; apportez une bouteille de Moselle; préférez-vous une coupe?

— Oui, je ne m'inquiète guère si vous pouvez subvenir à cette dépense.

Il rougit à ces mots et répondit : —

— Je viens de recevoir ma pension, et je suis en mesure, je pense.

— Oh! je suis enchantée d'apprendre cela, je suppose que c'est un événement qui n'arrive pas souvent, et vous faites bien de venir à Holborn vous divertir. Je suppose que vous êtes libre les jours de fête. Vous donne-t-on beaucoup à dépenser?

— Oh! comme vous vous moquez des gens! — dit-il avec un ton légèrement suppliant, comme s'il en éprouvait un certain amusement, et que cependant sa raillerie ne lui plût qu'à moitié.

— Qui êtes-vous? — continua Carry. — J'aime toujours à connaître ceux auxquels je parle.

— C'est parfait, et si vous voulez être renseignée d'une façon toute particulière, je suis étudiant en médecine.

— Carabin?

— Oui, carabin.

— Très-bien, vous n'êtes pas vilain garçon, et je puis me permettre de boire votre vin et de causer avec vous pendant une demi-heure. Je ne pense pas rencontrer ici personne de connaissance, cela ne tire donc pas à conséquence.

— Sur ma parole! — dit-il, — vous devez être une princesse déguisée. Ne seriez-vous pas une Cambridge, désireuse de voir un peu la vie?

— Non, mon cher, je ne suis pas une Cambridge,

mais qui que je sois, je suis toujours assez bonne pour un étudiant en médecine.

— Oh ! je n'en fais aucun doute, — répondit-il. — Un étudiant en médecine est une créature dont les services sont de peu d'utilité dans le monde ; Abernethy n'est personne, et Sir Astley Cooper n'a sauvé la vie de personne.

— Il vous sera difficile de sauver la vôtre, si vous vous attaquez à moi.

— En ce cas, il ne me reste qu'à briser là ; permettez-moi de vous offrir la coupe que le garçon a eu l'obligeance de nous apporter.

— Vous êtes poli ce soir, — dit Carry en prenant la coupe qu'il lui offrait, et qu'elle vida d'un trait.

— Tout le mérite en est à la société dans laquelle je me trouve en ce moment, — répliqua-t-il. — Vous avez un joli bracelet, voulez-vous me permettre d'y jeter un coup d'œil.

— Oh ! certainement, vous pouvez le regarder et je m'inquiète peu du temps que vous pourrez mettre à me le rendre ; vous êtes un étudiant en médecine et...

— Dans ce cas, vous avez parfaitement raison de prendre vos précautions, — dit-il en riant avec bonne humeur.

Carry détacha le bracelet et le lui tendit.

C'était un bijou que Magee avait fait faire pour elle chez Tissier ; il était réellement beau et massif, et, d'après ses ordres, on avait gravé dessus le mot QUILLETTE ! D'abord elle avait été furieuse et avait pris le bracelet en grippe à cause de cela ; mais comme, sous tous les autres rapports, il lui plaisait, elle consentait à le porter

à la maison. Elle ignorait qu'elle l'avait gardé en sortant, et elle ne se rappela ce fait que lorsqu'il fut entre les mains du jeune homme.

— Quillette! — s'écria-t-il. — Est-ce là votre nom?

— Non. Est-ce le vôtre?

— Puis-je vous appeler Quillette?

— Vous pouvez faire ce qui vous plaît, — répondit-elle; — mais vous pourrez bien attraper quelque bon coup sur la tête si vous faites quelque chose qui ne me plaise pas. J'ai toujours eu beaucoup de condescendance pour les beaux fils de la bourgeoisie, mais ils peuvent quelquefois aller un peu trop loin.

— Réellement, — dit-il, — je me doutais de la chose. Vous me semblez avoir quelque expérience.

— Non pas avec des bourgeois, mon cher; vous êtes le premier avec lequel j'aie eu le malheur de me rencontrer.

— C'est un mal auquel il y a facilement remède.

— Je n'ai pas besoin que vous me l'indiquiez. Je n'entends rien aux propos des bourgeois, je n'ai jamais connu que des gentilshommes.

— Alors je ne saurais les féliciter sur les femmes qu'ils connaissent, — répliqua-t-il un peu vivement.

Il n'avait pas plutôt achevé ces paroles, que Carry prît le Champagne et le lui jeta à la figure; elle ne manqua pas son coup et il en fut inondé.

Tirant son mouchoir de sa poche, il s'essuya le visage, et il se secoua comme un chien de Terre-Neuve sortant de l'eau.

Il avait supporté cette attaque tranquillement et beaucoup mieux qu'elle ne s'y serait attendue.

— Vous ne visez pas mal, Quillette, — se contenta-t-il de dire.

— Allons, c'est bon, mon cher, — dit Carry ; — vous avez si bien supporté l'assaut, que je veux faire ma paix avec vous.

— Très-bien ! j'y consens avec joie. Redemandons du vin.

On rapporta du vin qui fut paisiblement absorbé, Carry et l'étranger étaient revenus dans les meilleurs termes ensemble. Il lui dit que son nom était Liston, et elle lui donna une adresse à laquelle il pourrait lui écrire. Carry s'était prise d'une véritable fantaisie pour lui, c'était une créature primesautière, et souvent elle se passait les plus étranges caprices. Elle s'était moquée de lui, parce que c'était son habitude de se moquer de tous ceux avec lesquels elle se trouvait en contact. Elle s'était laissé emporter et lui avait jeté le Champagne à la figure parce qu'elle n'avait pu s'empêcher de le faire, et que, lors même qu'elle aurait su que ce mouvement d'impatience dût lui coûter dix mille livres par an, elle s'en serait de même passé la fantaisie.

En quittant Holborn, ils allèrent encore visiter d'autres établissements nocturnes, et il était tard dans la matinée lorsqu'ils regagnèrent leurs couches, l'étudiant d'un côté et Carry d'un autre.

CHAPITRE XIX

TOUT N'EST PAS OR

La vie d'une femme légère est une existence d'agitation perpétuelle et de continuels changements. Les anonymes peuvent être parfaitement appelées les Juives errantes de la création.

Il est rare qu'elles habitent la même maison pendant longtemps, et elles jugent complétement inutile de former des projets, ce qui est la plus grande joie et la plus grande consolation des autres femmes. Si elles s'attachent à un homme, leur position devient terrible, parce que l'objet sur lequel elles placent leur affection peut à tout moment rompre toutes relations avec elles et briser leur cœur qui commençait à se retremper à la source d'un amour vrai.

Il y a un vieux dicton qui nous apprend que l'amour est aveugle, et que celui-là est un fou qui essaye de con-

trôler ses affections, parce que c'est une chose complétement impossible.

Carry Waters voyait souvent John Liston, l'étudiant en médecine, et elle ne pouvait se dissimuler que graduellement elle se sentait éprise d'amour pour lui.

C'était une chose stupide, mais elle n'avait pas plus d'empire sur elle-même qu'un enfant. Il avait quelques centaines de livres de revenus pour vivre, mais c'était tout.

Carry nourrissait cette illusion romanesque qu'elle pourrait être heureuse avec lui, et elle faisait tout pour lui plaire ; elle essayait de le fasciner par tous les moyens qu'elle avait en son pouvoir.

A la fin il céda à ses enchantements, et succomba sous les savantes circonvallations dont elle l'avait entouré. Avec l'habileté des femmes qui ont une grande expérience des hommes et des choses, elle voulait que la proposition tant désirée vînt de lui.

Ils étaient à dîner à l'hôtel de *la Mitre* à Hampton Court, John Liston l'avait emmenée à Hampton pour voir le palais, et par ce beau temps doux de l'été qui porte à la rêverie, il s'était écrié : —

— Que je serais heureux si vous vouliez venir vivre avec moi !

— N'auriez-vous pas peur d'être ruiné en une semaine ?

— Pas du tout ; si réellement vous m'aimiez, vous me ménageriez un peu, — répliqua-t-il.

— Oui, c'est ce que je voudrais faire si réellement j'aimais un homme. Je voudrais faire tout au monde pour lui. Je ferais sa cuisine, je réparerais son linge, et

je vivrais avec un shilling par jour, — dit Carry avec chaleur.

Il est possible qu'elle pensât ce qu'elle disait, mais la théorie diffère sensiblement de la pratique.

— Est-ce que vous consentiriez à cela? — demanda-t-il, pouvant à peine croire ce qu'il entendait.

— Oui, sans doute, j'y consentirais, — dit-elle d'un ton sérieux.

— Voudriez-vous faire cela pour moi, Carry?

Elle baissa la tête.

— Voudriez-vous? — répéta-t-il en se levant, en jetant sa serviette et s'avançant près d'elle. Ses lèvres allèrent chercher sa joue et il redit : — Voudriez-vous faire cela pour moi, Carry?

— Oui,... — répéta-t-elle d'une voix indistincte... — oui, parce que je vous aimee.

Il lui saisit la main.

— J'ai peu de chose à vous offrir, mais vous êtes la seule femme que j'aie jamais aimée.

— La seule? — demanda-t-elle en levant sur lui ses yeux expressifs rendus plus brillants encore par une larme qui perlait à travers ses cils longs et soyeux.

— Je le jure devant Dieu, Carry, je n'avais jamais fait attention à aucune femme avant vous.

—Soyez béni !—s'écria Carry en lui pressant la main et le regardant avec ses yeux pleins de larmes, comme si elle lui était profondément reconnaissante des mots qu'il venait de prononcer.

— Et combien de temps penserez-vous à moi? — dit la sirène.

— Toujours ! — répondit-il avec passion.

— Toujours? — répéta-t-elle d'une voix claire quoique modulée sur un diapason plus bas que celui qui lui était habituel; — toujours, c'est bien long.

— Jamais trop pour une aussi charmante femme que vous.

— Ah ! mais je puis devenir une vieille femme un jour, alors vous me quitterez et vous courrez après quelque autre.

— Oh! non, l'amour vrai ne change jamais.

— Ne songez pas à cela; je vous aime et aussi longtemps que vous serez à moi je ne m'occuperai pas de ce qui peut arriver. Je puis bien payer par quelques années de douleur dans l'avenir les quelques années de mon bonheur présent.

— Ma chérie! — dit-il en l'embrassant tendrement presque avec ivresse.

Ils étaient tous deux jeunes, et c'était le premier amour sérieux auquel ils s'abandonnaient l'un et l'autre.

Encore une fois Carry changea de nom et devint Madame Liston. Peut-être ne faisait-elle pas beaucoup plus de mal, si mal il y a, que certaines femmes qui dépensent la meilleure partie de leur existence en instances auprès de la cour des divorces.

Une période de bonheur illicite fut accordée à nos jeunes gens, mais elle ne fut pas d'une bien longue durée.

Au bout de quelque temps, Carry commença à trouver quelques imperfections à son idole, et elle fit aussi cette découverte que beaucoup de femmes ont faite tôt ou tard, que vivre avec un shilling ou deux par jour n'est pas une chose bien agréable.

Ils s'en allèrent à Boulogne pour passer là quelques semaines, et ils s'y trouvèrent véritablement heureux.

Liston avait emporté tout l'argent qu'il avait pu se procurer, et il avait en outre battu monnaie à l'aide d'un billet. Son père lui faisait une pension de quatre cents livres par an payable par quartiers.

Mais comme ils s'étaient établis à l'*Hôtel des Bains*, l'hôtel le plus cher du pays, ils trouvèrent que les notes de l'hôtelier étaient plus enflées que leur bourse.

Un matin ils se promenaient sur la côte du côté de Capécure, se dirigeant à travers les rochers vers le petit village du Portel John. Liston était distrait. Carry s'en aperçut et comme elle n'était pas elle-même de fort bonne humeur, comme la généralité des femmes quand elles commencent à s'ennuyer quelque part, elle s'écria : —

— Pourquoi n'êtes-vous pas plus animé ? Il est sûr que c'est une véritable misère d'aller quelque part avec vous, vous êtes toujours tout engourdi.

Ce n'était pas exactement vrai, mais ceci était de peu d'importance. Les femmes s'inquiètent fort peu de l'exactitude des faits qu'elles avancent quand elles veulent dire quelque chose de blessant.

Une femme, un jour, me dit qu'elle me haïssait et qu'elle aimerait mieux mourir que de se retrouver dans la même chambre que moi ; mais au bout de moins d'une douzaine d'heures elle était assise par terre à mes pieds, me tendant un tortillon de papier pour allumer mon cigare. En fait, John Liston était un bon et joyeux garçon toujours riant et de bonne humeur.

— Je réfléchis, — répondit-il tristement.

— Bien ! Mais à quoi réfléchissez-vous? Vous pourriez bien être au moins un peu plus poli, je suppose, et causer avec moi, mais il en est toujours ainsi avec les gens mal élevés. Ils pensent toujours à eux de préférence à tous autres. S'ils ont quelques ennuis, il faut qu'ils les fassent voir.

— Oh ! taisez-vous, Carry, vous cherchez toujours à me piquer, — dit-il avec impatience.

— Je ne veux pas me taire, je veux dire ce qui me plaît. Si je vivais avec un gentleman, je pourrais avoir quelque considération pour lui quelquefois ; mais quand une femme comme moi vit avec un bourgeois, il me semble qu'elle peut agir exactement comme il agit lui-même.

— Oh ! en vérité.

— En fait, il me semble que je suis un peu trop bonne pour vous.

— Il me semble que j'apprécie l'honneur que vous me faites comme je le dois, — répliqua-t-il sèchement.

Carry chassa du pied quelques cailloux, mais ne répondit rien.

La mer commençait à monter, et une antique tour qu'on apercevait dans le lointain laissait voir les eaux qui la gagnaient et venaient se briser contre ses murs pour retomber en vapeurs qui étincelaient au soleil.

— Je pensais, Carry, — dit John Liston, — que ce que nous avons de mieux à faire c'est de regagner Londres bientôt. J'ai dépensé presque tout mon argent.

— Oh ! — répliqua-t-elle, — vous pouvez partir quand vous voudrez, je ne serai nullement chagrine de m'éloi-

gner de ce pays. Je hais les mangeurs de grenouilles, je hais les stupides et détestables dîners qu'on sert ici. Je hais les sales quais du port et les pitoyables bals et fêtes qui se donnent dans l'établissement des bains. J'en donnerais une douzaine pour une seule nuit chez Mott. Enfin tout ici me fait horreur.

— Moi aussi ?

— Oui, vous aussi, vous vous en seriez aperçu déjà depuis longtemps si vous n'étiez pas un sot.

— Parlez-vous sérieusement, Carry ?

— Oh ! ne nous querellons pas ! Voici le Portel, montez et voyez si vous pouvez m'avoir un peu d'eau-de-vie. Elle est infernalement mauvaise, mais je la préfère encore à leur sale genièvre, qui est pire que notre plus mauvais whisky d'Ecosse.

— Soyez bonne fille alors !

— Ne le suis-je pas? — répondit-elle en faisant une petite moue.

— Pas toujours.

— Si je suis bonne !

— Vous l'êtes maintenant, — répliqua-t-il en souriant.

— Embrassez-moi alors !

Le baiser ayant été donné et reçu, ils entrèrent au Portel pour se mettre en quête d'eau-de-vie.

CHAPITRE XX

IL N'EST PAS SI FOU QUE JE LE CROYAIS

Ils étaient de retour dans Stanley Street — dans un logement garni, — vivant presque exclusivement dans la société l'un de l'autre, excepté lorsque Liston était à l'hôpital. Rien de tel qu'une semblable existence pour que des gens arrivent promptement à avoir assez l'un de l'autre et en viennent à se chercher querelle.

Carry soupirait après sa liberté et elle sentait les *res angustæ domi*.

Les difficultés de la vie à un shilling par jour commencèrent, et afin de subvenir à ses besoins ou à ses extravagances (elle eût probablement protesté contre ce dernier mot) elle engagea quelques-uns de ses effets, car sa garde-robe était encore assez considérable.

John Liston était fort attaché à Carry, et il l'aimait à sa manière. Il lui achetait toujours ou une chose ou une autre; mais il avait fort à souffrir de son mauvais

caractère. Beaucoup de femmes légères sont impérieuses, despotiques, et rarement elles évitent une dispute, si elles pensent y trouver un amusement ou un moyen d'arriver au but qu'elles ont en vue d'atteindre.

Carry était légère et inconstante, mais elle avait fait beaucoup pour John Liston. Elle avait abandonné ses amis et ses connaissances. Elle s'était procuré de l'argent en engageant ses effets et ses bijoux, certainement contre le désir et la volonté de son amant, mais enfin elle l'avait fait ; elle s'était ainsi privée des moyens de faire toilette.

Liston était un habile garçon, et aussitôt après son retour de Boulogne, il s'était présenté aux examens, il avait passé avec distinction au collége et à la salle, et l'on était fort bien disposé pour lui. Il avait été appointé comme aide-chirurgien honoraire d'un corps de volontaires et il avait été également nommé chirurgien d'un dispensaire.

Un soir qu'il revenait du dispensaire, il trouva Carry de fort méchante humeur.

— Je pensais que vous m'aviez promis de venir me prendre pour aller faire une promenade, — lui dit-elle aussitôt qu'il fut entré. — Vous m'aviez dit que vous viendriez à quatre heures, et voyez l'heure qu'il est.

— C'est vrai, je vous l'avais dit... — dit-il en balbutiant.

— Alors pourquoi ne l'avez-vous pas fait? Je suppose que vous vous êtes amusé avec quelque autre femme.

— Vous savez que je ne l'ai pas fait, Carry, — répliqua-t-il fort blessé.

— Comment puis-je le savoir? Tous les hommes se

ressemblent ; pourquoi voudriez-vous être meilleur qu'un autre? Vous aurez trouvé quelque sotte femme qui aura cru tout ce que vous lui avez dit et qui vous aura considéré comme un grand homme. J'ai toujours connu des personnes qui n'auraient pas voulu faire la moindre attention à des hommes comme vous. Je ne comprends rien aux hommes de votre espèce.

— Il y avait tant de malades au dispensaire, Carry, — répliqua-t-il tranquillement, — que je n'ai pas pu sortir plus tôt ; encore ai-je laissé deux ou trois cas pour Samedi, parce qu'il me tardait d'être rentré à cause de vous, et je suis venu en voiture.

— Bon! bon! c'est vraiment étrange! — continua Carry ; — vous ne venez jamais si tard.

— J'ai eu une opération difficile à faire ; il s'est présenté une femme qui avait une glande cancéreuse au sein, dont je lui ai fait l'ablation ; vous savez que c'est la pire sorte de cancer, et bien que j'aie fait de mon mieux, je ne crois pas qu'il soit possible de l'en guérir.

— Oh! ne me parlez donc pas de ces horribles choses. Je suppose que vous vous mettrez en rage contre moi un de ces jours, que vous me frapperez à la poitrine, et que vous me donnerez un cancer. Oh! cela ne me surprendrait pas le moins du monde.

— Comme vous bavardez, Carry.

— Je bavarde! de mieux en mieux.

Il se fit un instant de silence, mais il ne fut pas de longue durée ; Carry le rompit en disant : —

— Il est vraiment bien agréable pour moi d'attendre renfermée toute la journée, n'est-il pas vrai, pendant que vous allez vous amuser dehors?

— Je ne m'amuse pas, je travaille !

— Oui, joliment ; vous ne me ferez pas croire cela, mon cher, — répliqua Carry.

— Vous feriez bien mieux de mettre votre chapeau et de venir faire un tour maintenant, cela vous ferait du bien, — dit-il.

— Non, je vous remercie, je ne suis plus disposée à sortir à présent, il y a une demi-heure cela me convenait. Si vous étiez arrivé à l'heure que vous aviez indiquée, tout aurait été pour le mieux. Le fait est que je suis fatiguée de ce genre de vie et que je ne puis le supporter plus longtemps.

— Il peut être facilement changé.

— Bien, naturellement vous deviez parler ainsi. Vous êtes fatigué de moi, vous avez envie de me quitter. Mais je n'ai jamais été lâchée par un bourgeois, et ce n'est pas maintenant que je commencerai.

Liston se leva, bourra sa pipe, l'alluma, et s'asseyant dans un fauteuil, il se mit à fumer avec acharnement sa pipe d'écume.

— De façon ou d'autre il faudra que j'apporte un changement dans ma situation.

— Vous le pouvez dès demain, si cela vous plaît, — répondit-il en retirant sa pipe de sa bouche.

— C'est vraiment digne d'un gentilhomme de me parler comme vous le faites, — dit Carry d'un ton railleur ; — mais cela me rend service. Vous êtes la seule erreur que j'aie jamais faite, mais il n'est pas trop tard maintenant pour tout réparer.

— Je suis heureux de vous entendre dire cela.

— J'ai bon nombre d'amies auprès desquelles je puis

aller, et je connais pas mal de gens qui seraient trop heureux de me voir; je n'aurais qu'à m'asseoir et écrire à trois hommes pour les voir accourir à l'instant.

— Il serait peut-être maladroit de les faire se rencontrer tous les trois ensemble, n'est-il pas vrai?

— Oh! ne me poussez pas à bout, où ce sera bientôt fait, — dit Carry avec colère.

— Je serai aussi tranquille qu'un agneau, — répondit Liston.

— Je sais pourquoi vous voulez être débarrassé de moi. J'ai engagé tous mes effets, et maintenant que je n'ai plus rien avec quoi je puisse battre monnaie, je pense bien que je vous fatigue.

— Taisez-vous, Carry, ceci est par trop méchant! — s'écria-t-il; — si vous avez vendu vos effets, je n'en ai pas reçu l'argent.

— Qui l'a reçu alors?

— Mais vous-même, je pense, et vous l'avez dépensé en courses de voitures et en achats à votre volonté.

— Oh! ne vous inquiétez pas de cela, si vous ne pouviez pas m'entretenir convenablement, il fallait me le dire.

— C'est ce que j'ai fait, — répliqua-t-il.

— Ah! — dit Carry d'un air incrédule.

— Oui, le jour où nous étions à *la Mitre*, à Hampton Court, vous avez dit que vous vouliez faire ma cuisine, réparer mon linge, et vivre avec un shilling par jour.

— Il n'est pas possible que vous ayez été assez complétement dénué de raison pour ajouter foi à tout cela. Est-ce que vous l'avez cru? — dit Carry avec un sourire

ironique sur les lèvres ; — mais de votre côté que m'avez-vous promis en échange?

— Oh! j'étais sincère dans ce que je vous ai dit, — répondit-il tout abasourdi.

— Je veux bien le croire, que m'avez-vous dit alors?

— Oh! beaucoup de choses.

— Vous m'avez dit que vous vouliez m'aimer toujours. Avez-vous tenu votre parole? Si vous me traitez ainsi maintenant, qu'ai-je à attendre lorsque je serai devenue vieille. Je ne suis pas votre femme, je n'ai pas de droits sur vous, et vous pouvez me mettre de côté ou essayer de le faire quand cela vous conviendra.

— Non, je ne voudrais pas faire une pareille chose, Carry.

— Oh non! et c'est ce que vous avez de mieux à faire. Vous ne vivriez pas longtemps après m'avoir fait un pareil affront. Peut-être avez-vous envie d'épouser quelque autre femme, et c'est pourquoi vous me traitez si mal.

— Je ne vous traite pas mal, Carry; pour cela j'en suis bien sûr, — dit le pauvre garçon si malmené par la femme qui était devant lui,

— Ah! vous ne me traitez pas mal! C'est votre opinion; mais il y a déjà longtemps que j'ai remarqué que vous ne m'aimiez plus, que vous n'étiez plus aux petits soins pour moi et...

— Non; seulement je n'ài pu être aussi constamment avec vous à cause des devoirs de ma profession.

— Ah! voilà justement ce que je ne puis comprendre. Je n'ai jamais connu d'homme ayant avant tout à s'occuper de gagner son existence.

— Pourtant je trouve cela plus honorable que de vivre sur l'argent qui m'aurait été laissé par mon père, — dit le jeune homme avec un juste orgueil.

— Oh ! très-bien ! très-bien ! ne vous emportez pas. Il ne faut pas que vous pensiez que vous allez m'intimider. Je n'ai pas plus peur de vous que de tous les autres fils de bourgeois de Londres. Ce que vous avez de mieux à faire, c'est de retourner chez vous avec tous vos parents de basse extraction. Je n'ai plus besoin de vous.

— Ils ne sont pas de plus basse condition que vous, — répliqua-t-il.

— Moi, je sais que je suis de basse condition, comme vous dites, mais ce n'est pas d'un gentleman de me le reprocher. Je sais que je ne suis pas une dame, et je n'en ai pas la prétention.

Carry se couvrit la figure avec ses mains, et se prit à pleurer.

John Liston quitta sa pipe, et en une seconde il était auprès d'elle.

— Ne pleurez pas, — dit-il avec douceur, — je n'ai rien voulu dire de pareil.

— Oh ! qu'ai-je fait ?... qu'ai-je fait pour être traitée ainsi ! — s'écria-t-elle en sanglotant.

Il la prit dans ses bras et l'assit sur ses genoux.

— Là ! — dit-il en appuyant la tête de Carry sur sa poitrine, — là, vous allez dormir, mon baby.

Mais Carry sanglotait toujours.

A la fin elle se calma, et, ouvrant les yeux, elle dit : —

— Il faut nous séparer, Jack ; nous ne pourrons jamais vivre ensemble.

— Oh! ne parlez pas de séparation, Carry, — dit-il d'une voix tremblante.

Elle était pour lui un trésor qu'il avait peur de perdre.

— Il le faut cependant. C'est ce qui doit infailliblement arriver, et il vaut mieux nous y résoudre plus tôt que plus tard.

— Oh! non, non, mille fois non!

— Il n'y a qu'un seul moyen d'arranger cela, — dit-elle.

— Quel est-il?

— Épousez-moi, et présentez-moi dans le monde comme votre femme.

John Liston ne fit pas de réponse.

— Vous ne voulez pas?... Peut-être pensez-vous que je ne suis pas assez bonne pour vous?

Il tenait ses yeux baissés et jouait avec la petite main de Carry.

— Le voulez-vous? — dit-elle d'une voix séductrice.

Il lui fallut répéter trois fois sa question avant d'obtenir une réponse.

Après le dernier? « Voulez-vous » il dit en détournant les yeux : —

— Non, Carry, je ne le puis. Tout, excepté cela.

— Mais pourquoi? Il me semble que je vous vaux bien.

— Je le sais, mais...

— Oh! je vois; le fait est que vous êtes las de moi; très-bien, alors nous allons nous séparer à l'instant. Je pars immédiatement. Si je restais jusqu'à demain, je pourrais faiblir dans ma résolution. Comme votre femme, Jack, j'aurais pu passer par-dessus une foule de choses, mais comme votre maîtresse, je ne vois pas pourquoi je

le ferais. Quant à souffrir certaines choses, autant vaut en tirer quelque avantage. Il y a assez longtemps que je me mets en dehors de tout pour vous. D'abord j'ai été heureuse, oh ! bien heureuse ; jamais je ne l'ai été plus de ma vie. Mais il faut que je songe un peu à moi. Je connais les hommes. Vous n'êtes encore qu'un enfant, mais dans quelques années vos idées et vos opinions peuvent changer. Je n'ai pas d'argent ni quoi que ce soit ; mais que cela ne vous inquiète pas, tout ira bien. Ne venez pas courir après moi. J'irai à l'établissement de Kate ou tout autre. Je me griserai et je vous oublierai. Surtout ne cherchez pas à me retrouver. Je pourrais pleurer et faire quelque folie si je venais à vous revoir.

John Liston se sentait complétement malheureux et désespéré. Il perdait la seule femme qu'il eût jamais aimée. C'était une rude épreuve pour lui, mais il était décidé à la laisser partir plutôt que de l'épouser.

— Ne vous tourmentez pas, mon cher, — dit Carry. — Il n'y a que les hommes comme vous qui ne peuvent se décider à épouser des femmes comme moi. Un gentleman en prend très-bien son parti ; mais un bourgeois, jamais. Vous avez à vous créer une position dans le monde, je ne vous blâme pas.

Liston ne pouvait retenir les larmes qui jaillissaient de ses yeux.

Carry le guettait comme le chat guette la souris.

— Ne pleurez pas ! — dit-elle en mettant son chapeau qui était sur le sopha. — Ne pleurez pas ! c'est stupide. J'ai bien plus de sujet de pleurer que vous. Vous êtes dans les meilleures conditions, vous êtes en voie de par-

venir, vous avez tout devant vous. Moi, je n'ai rien, tout est à recommencer, et dans ma carrière il n'est pas agréable, lorsqu'on est arrivé au haut de l'échelle, d'être jetée par terre, et d'avoir à remonter en commençant presque par le premier échelon.

Elle mit alors son châle, se regarda dans la glace, et, se tournant vers Liston, elle dit : —

— Adieu, Jack.

Il ne fit pas un mouvement.

— Ne voulez-vous pas me dire adieu ?

Il se leva, et regarda autour de lui d'un air égaré, comme s'il faisait un rêve.

— Adieu, Jack, — répéta-t-elle.

— Est-ce que vous allez réellement partir ? — dit-il d'une voix éteinte et brisée.

— Si je vais partir ?... Mais cela m'en a bien l'air.

— Je vous ai entendu dire que vous n'aviez pas d'argent — s'écria-t-il. — Je n'en ai pas non plus aujourd'hui, mais prenez cette montre.

Il détacha la chaîne de son gilet et lui donna sa montre : c'était une montre de chasse en or et d'une certaine valeur.

Elle la prit négligemment et dit d'un ton tranquille :

— Je ne pensais pas à cela ; mais je ne suis pas fière, cela vaut toujours mieux que rien. J'ai tant perdu de temps avec vous que vous devez bien faire quelque chose pour moi.

Et elle glissa sa montre dans sa poche.

Alors il retomba dans son fauteuil, la poitrine oppressée et sifflante.

— Ne vous laissez pas abattre, mon garçon, — dit

Carry; — appliquez-vous à votre profession, et j'ose dire que j'entendrai parler de vous quelque jour. Mon départ d'ici est une bonne chose pour vous.

Les yeux de Liston étaient noyés de larmes.

En disant une dernière fois de la même voix insouciante son « Adieu, Jack, » elle ouvrit la porte.

Elle attendit un moment sur le seuil pour voir s'il ne ferait pas un mouvement vers elle.

Il s'agita d'un air inquiet, comme s'il allait se lever et prononcer les mots qu'elle attendait, mais d'autres sentiments l'emportèrent et il resta immobile.

Carry jeta sur lui un dernier coup d'œil, s'engagea dans le corridor, ouvrit la porte extérieure et, lorsqu'elle l'eut refermée derrière elle, elle s'arrêta sur le seuil en se disant à elle-même.

— Il n'est pas si fou que je le croyais.

CHAPITRE XXI

DANS HAYMARKET

C'est ainsi que Carry Waters se sépara de John Liston. Elle trouvait qu'il ne lui était d'aucune utilité, et après quelque temps d'intimité son engouement et sa passion pour lui étaient usés, car elle était fort capricieuse. Elle avait fait une folie, comme on dit, et elle était heureuse d'avoir enfin trouvé en elle assez de résolution pour rompre la chaîne qu'elle s'était plu à lier autour de ses membres avec une telle habileté qu'il lui avait fallu des mois pour arriver à s'en débarrasser. Cupidon forge bien, et son enclume rive les anneaux d'une chaîne d'une façon très-solide. Elle avait absolument tout à refaire, car elle avait vécu longtemps en dehors du monde; il lui fallait ce qu'on appelle recommencer sur de nouveaux frais.

Elle erra à l'aventure en sortant de chez John Lis-
onus qu'à ce qu'elle ait pu se procurer un cab. Par la

force de l'habitude elle y monta, car elle n'allait jamais à pied que dans les endroits où l'on avait coutume de se rendre comme but de promenade.

En arrivant dans Pall Mall elle descendit, car elle avait dit au cocher de la conduire au milieu d'Haymarket.

Il était environ six heures et demie. En suivant le côté le plus tranquille de la rue, elle passa sous la colonnade du théâtre, et elle atteignit le *Café de l'Europe* au bout de quelques minutes. Comme elle n'avait pas dîné, elle entra et se fit servir quelque chose à manger. Elle avait à peu près une livre dans sa poche, et c'est tout ce qui lui était nécessaire pour ses besoins présents. Ne sachant que faire à cette heure si peu avancée de la soirée, elle regarda les annonces des théâtres dans le journal, et elle se décida à aller passer une heure ou deux au théâtre d'Haymarket. Elle alla au parterre. C'était trop d'embarras pour elle de retirer son chapeau pour aller aux stalles et aux galeries qui exigent de la toilette, elle avait horreur des places dans les loges des étages supérieurs, et ses moyens ne lui permettaient pas de louer une loge pour elle seule. La pièce que l'on jouait s'appelait *la Chasse aux Amours*, et Carry passa là deux heures suffisamment agréables. Il était environ dix heures lorsqu'elle quitta le théâtre, elle traversa la rue à l'endroit où se trouvait le *Café Turc* et le *Café des Grecs*, avec leurs croissants et leur brillant éclairage au gaz qui attirent l'attention des passants.

Carry avait été souvent conduite là par Annie Hargrave, et elle avait horreur de ces cafés où elle savait qu'on ne rencontrait jamais une femme convenable.

Sur le pas de la porte des *Blue Posts* se tenait arrêté un homme à l'air commun, qui avait la coupe et l'aspect d'un teneur de paris, sans cependant pouvoir être pris pour un parieur du pays de Galles, ce qu'il y a de plus infime dans l'espèce. Il toucha son chapeau en apercevant Carry, qui reconnut en lui un homme qu'elle avait souvent rencontré. Il était connu sous le nom de Dan le Lunatique, probablement parce qu'il se livrait à son jeu la nuit, lorsque la lune était supposée éclairer le monde.

— Oh ! est-ce vous, Lunatique ? — s'écria-t-elle.

— Comment vous portez-vous cette nuit, mademoiselle ? — répondit-il avec respect.

— Assez bien ; que faites-vous là ?

— Je guette une petite scène d'escamotage qui se passe par ici.

Et il lui désigna du doigt deux femmes qui parlaient à un homme qui paraissait très-occupé de l'une d'elles.

— Qu'est-ce que c'est, Dan ? — demanda Carry.

— Ce sont deux voleuses à la conversation qui font la mouche.

Pendant que Carry observait les deux femmes et le pigeon qu'elles avaient fini par trouver, l'une d'elles prit quelque chose dans sa poche, puis elles s'avancèrent en causant et en riant jusqu'à l'endroit où étaient arrêtés Carry et le Lunatique.

— Prenez-lui le bras, — dit l'une des deux femmes à l'autre, qui n'agissait évidemment que d'après ses instructions.

Et après avoir caché un objet quelconque sous son

manteau, elle s'éloigna, mais avant de partir elle murmura à l'oreille de l'autre : —

— Faites-lui payer quelque chose.

Sa compagne fit un signe d'assentiment, et elle entra dans le cabaret avec l'homme, qui ne se douta pas un seul moment qu'il venait d'être volé.

— Bien exécuté, n'est-ce pas ? — dit le Lunatique en riant.

— Elles ont traité le vieux fou comme il le méritait, — répondit Carry. — J'aime à voir ces vieux drôles-là victimes de pareils tours, car je ne comprends pas comment ils osent venir rôder dans des endroits semblables et parler à toutes les femmes.

— Cette femme ne le quittera que lorsqu'il sera complétement ivre-mort, puis elle ira rejoindre son associée, — dit le Lunatique.

— Entrons dans la petite pièce, derrière le comptoir, Dan, voulez-vous ? — dit Carry.

— Certainement, mademoiselle, avec plaisir.

Et il la suivit dans le petit salon.

Ils s'assirent dans un coin, et Dan dit : —

— Puis-je prendre la liberté de vous offrir quelque chose ?

Cet homme se conduisait envers elle de la façon la plus respectueuse, et jamais il ne se permettait la moindre familiarité.

— Voulez-vous faire sauter le Champagne cette nuit, Dan ? — demanda Carry en souriant.

— Très-volontiers, mais il faut que je vous prévienne que je ne suis pas en bonne veine : j'ai éprouvé un mauvais coup la nuit dernière, et j'ai eu à payer ce matin

un souverain pour m'acquitter, ce qui m'a mis fort à sec.

— Ne vous inquiétez pas, commandez le Champagne, et nous arrangerons cela entre nous — répondit Carry.

Le Lunatique commanda le vin, et Carry le regarda quelques instants avec amour pendant qu'il écumait et petillait dans son verre. C'était son vin favori, et c'eût été de l'eau bénite qu'elle ne l'eût pas regardée avec plus de vénération.

— Maintenant, Dan, j'ai besoin d'argent, je suis aussi en mauvaise veine, — dit Carry.

— Vous, mademoiselle ? — s'écria Dan étonné.

— Oui, — répondit-elle d'un air indifférent et comme si elle n'en était pas bien préoccupée. —Voici ce que je désire que vous fassiez : J'ai une montre dans ma poche... Oh ! elle est bien à moi.

— Naturellement. Je n'aurais jamais pu supposer un moment...

— Assez là-dessus, vieux fou ; il n'est pas dans mes habitudes de me livrer à de pareils exercices. Mais, qu'il en soit ainsi ou autrement, ce serait exactement la même chose pour vous.

Dan grimaça un sourire, et prit la montre de John Liston.

— Portez-la à Patsy, à Splawgar, à Rascally Jack ou à quelque autre, —dit-elle — et prenez-en ce que vous en pourrez tirer. Dites qu'elle est à vous... vous entendez.

— Très-bien, mademoiselle. Je connais la demeure d'un ou deux de ceux que vous m'avez nommés, — répondit Dan.

Et il s'éloigna.

Il resta absent une demi-heure environ, et à son retour il dit : —

— J'ai obtenu huit livres, cela fait-il votre affaire?

— Admirablement! — répondit-elle. — Prenez-en trois pour vous, vous me les rendrez quand vous voudrez.

Dan ne se montra pas avare de remerciements.

La soirée se trouvant alors suffisamment avancée, Carry souhaita une bonne nuit à Dan et se dirigea par Panton Street chez Kate Hamilton : on venait d'ouvrir.

— On vous croyait perdue, mademoiselle, — dit un des hommes de la porte.

— J'ai été en voyage, Jack, — répondit-elle. — Il n'y a encore personne d'arrivé?

— Pas beaucoup de monde, une ou deux femmes.

Lorsque Carry eut traversé le long passage et fut entrée dans la grande salle où ont lieu les fêtes nocturnes, elle regarda tout autour d'elle.

— Ah! comment vous portez-vous? — s'écria une forte femme d'une santé florissante, qui était assise sur une chaise élevée derrière le comptoir.

— Très-bien, Kate; comment vous portez-vous? — répondit Carry.

— Passez derrière le comptoir — et venez vous asseoir à côté de moi; il y a bien longtemps que je ne vous ai vue.

— C'est vrai! j'ai été sur le continent.

— Oh! en vérité! — répondit Kate. — A propos, j'ai vu vos deux amis l'autre nuit.

— De qui voulez-vous parler?

— Mais de ces messieurs qui vous appelaient Quillette.

— Oh ! Manning et Duncombe, les hommes d'Annie Hargrave.

— Oui, — dit Kate.

— Quillette ! — s'écria une personne qui était devant le comptoir. — Un drôle de nom à donner à quelqu'un !

— Quel est celui-ci ? — demanda Carry à Kate.

— C'est Millan, le maître d'équitation : attachez-vous à lui ; il vaut la peine d'être connu.

Carry regarda en face le nouvel arrivant.

CHAPITRE XXII

LA VOILA LANCÉE

— Que pensez-vous de moi? —dit Millan;—me trouvez-vous bon air?

— Oui, c'est mon avis, — répondit Carry; — votre chapeau pourrait être un peu mieux brossé, voilà tout.

— Oh! ce n'est rien.

— J'aurais encore meilleure opinion de vous si vous commandiez quelque chose, — continua Carry.

— Elle parle comme un oiseau, — répliqua-t-il.

Kate n'eut pas plutôt entendu ces mots qu'elle saisit une bouteille de Champagne. Le bouchon partit aussitôt et le vin petilla dans les verres. Une conversation triviale s'établit entre Carry et Millan, qui eut pour résultat de faire quitter à Carry la position élevée qu'elle occupait derrière le comptoir et de l'amener à accompagner le marchand de chevaux à une table au milieu de la salle.

— Je ne veux plus de vin, — dit Millan. — Je veux un Gin spider.

— Qu'est-ce que c'est que ça ? — demanda Carry.

— Vous ne savez pas ce que c'est qu'un Gin spider?

— Non, sur ma parole.

— Vraiment, vous m'étonnez ! Cela ne demande pas autant d'art à préparer qu'une coupe de Badminton. Mais c'est réellement excellent néanmoins.

— Mais enfin qu'est-ce que c'est?

— Tout simplement du gin et du ginger-beer.

— Oh ! ce n'est que cela? C'est à coup sûr un excellent mélange, — dit Carry en riant.

— Bon ! Qu'êtes-vous venue faire ici cette nuit ? — demanda Millan.

— Je ne sais pas. Je suis venue pour voir quelques-uns de mes amis, je suppose, — répondit-elle.

Il se mit à rire, puis se tut. Pendant cet instant, un homme grand et de bonne façon entra dans la salle, salua Millan, et, s'appuyant sur le comptoir, entra en conversation avec Kate.

— Quel est le grand magot qui vous a salué? — demanda Carry.

— C'est le Roi des Bosquets, — répondit-il. — Il a été dans le P. R. et maintenant il fait de gros paris. Vous pourrez le voir un de ces jours dans le cercle magique à Hyde Park.

— Oh ! en vérité ! — dit Carry ; — je ne m'occupe guère de ces sortes de gens. J'aime les gentlemen.

— Est-ce vrai ? — demanda Millan.

— Si vous me connaissiez, vous ne me feriez pas cette question.

— Montez-vous à cheval ?

— Oui, mais je n'ai jamais beaucoup pratiqué. J'aurais pu avoir un cheval de selle, mais je ne l'ai jamais fait.

— Aimeriez-vous à monter à cheval?

— Oui, mais je ne puis songer à cela maintenant.

— Venez me voir alors.

— Qui êtes-vous? — dit Carry, comme si elle n'eût pas su son nom et sa profession aussi bien que lui-même.

— Je suis Millan, le maître d'équitation.

— Oh! — s'écria-t-elle.

— Et je serai très-heureux de mettre un cheval à votre disposition, s'il vous convient d'accepter l'offre que je vous ai faite.

— C'est ce que je ferai bien certainement. Mais si vous attendez jusqu'à ce que je vous paye, vous pourrez bien avoir à attendre longtemps.

— Oh ! ne pensez pas à cela, j'ose dire que nous nous entendrons très-bien à ce sujet.

— Tout est pour le mieux : alors j'irai demain vous rendre visite.

— Oui, faites-moi ce plaisir. Je vous attendrai — répondit-il. — Veuillez m'excuser, il faut que je me retire; il faut que j'aille rejoindre un ami chez Coney.

— Adieu ! — dit Carry.

Et il partit.

Lorsque Kate vit qu'il n'était plus là, elle appela Carry, qui vint reprendre son ancienne place derrière le comptoir.

— Eh bien! — dit Kate — qu'est-ce qu'il vous a dit?

— Pas grand'chose.

— Mais quoi, enfin? Il semble avoir pris un caprice pour vous, et quand cela arrive, c'est comme si la fortune de la femme était déjà faite.

— Comment! que voulez-vous dire?

— Mais il veut vous lancer.

— Comment? — demanda Carry, vraiment fort perplexe.

— Oh! c'est bien simple. Il vous fournira argent, chevaux, tout enfin.

— Il m'a demandé si je savais monter à cheval, — dit Carry, — et il m'a dit de venir demain à son manége, et qu'il mettrait un cheval à ma disposition.

— Ah! alors vous pouvez compter là-dessus, il se charge de vous. Où allez-vous cette nuit? Rentrez-vous bientôt? Attendez-moi une heure ou deux, nous partirons ensemble.

—Parfaitement; j'irai chez vous, si cela vous convient, — répondit Carry.

— C'est convenu; mon brougham sera ici à trois heures et demie.

Carry aida Kate jusqu'à la fermeture de l'établissement, et, par la puissance de ses plaisanteries et le piquant de ses reparties, elle lui fit vendre un grand nombre de bouteilles de Champagne, ce qui ne lui fut pas désagréable, attendu que c'était de cette source que provenait le plus clair de ses revenus.

Elle l'accompagna jusqu'à sa demeure, et là Kate mit une chambre à sa disposition.

Le lendemain matin, de bonne heure, elle se rendit

chez Millan, et elle trouva son ami de la nuit dernière déjà installé dans son école d'équitation; il ne paraissait se ressentir en aucune façon de ses folies.

Il la reçut le mieux du monde, et lui donna un cheval à monter.

Elle le fit manœuvrer à sa satisfaction, et il lui dit qu'en fort peu de temps elle deviendrait une écuyère accomplie.

Pendant plus d'une semaine elle prit des leçons, et, lorsqu'elle avait besoin d'argent, Millan y pourvoyait sur son simple reçu. Au bout d'une dizaine de jours, Millan vint la trouver à son logement et lui dit : —

— Je pense qu'il est temps maintenant que nous nous expliquions tous les deux.

Carry fit un signe d'assentiment.

— Comme vous voyez, — dit-il, — la saison vient de commencer, et tout le monde est en ville maintenant.

— Oui.

Il y a beaucoup de personnes riches dont on peut tirer parti, si l'on sait s'y prendre.

Carry ouvrit les yeux, elle commençait à comprendre où Millan voulait en venir.

—Si vous voulez travailler avec moi,— continua-t-il, — je vous fournirai d'argent et de tout ce qui sera nécessaire pour vous établir sur un bon pied. Avez-vous déjà eu une maison à vous?

— Oui, — répondit Carry.

— Tant mieux; vous saurez comment il faut la gouverner. Beaucoup des femmes qu'on rencontre dans Londres sont de si infernales folles qu'il n'y a rien à faire avec elles. Si on leur monte une maison, elles

vont de l'avant comme si elles ne savaient pas si elles doivent se tenir sur la tête ou sur les talons, et au bout de trois mois elles ont sur le dos une demi-douzaine de saisies et d'exécutions, et généralement elles se font gruger par un tas de femmes qui ne sont pas aussi bien pourvues qu'elles, et qui vivent à leurs dépens, comme des sangsues.

— Oui, cela est assez vrai.

— J'avais découvert une femme vraiment jolie et bien conditionnée. Je l'établis dans une maison de Saint John's Wood, qui m'appartient. Je pouvais donc naturellement en faire ce qui me plaisait, et je lui avançai beaucoup d'argent. Mais le pire de l'affaire, c'est qu'elle n'avait pas de tête : il n'y avait rien chez elle. Elle savait bien dépenser de grosses sommes d'argent, mais pas en mettre la plus petite de côté. A la fin, elle fit une fugue et me mit dans la nasse pour une fort grosse somme. Quelles sont vos qualités? — lui demanda-t-il ainsi, sans autre préparation.

— Mes qualités, oh ! je n'en ai qu'une seule.

— Quelle est-elle? Puisqu'elle est unique, je pense qu'elle doit être bonne.

— Et elle l'est en effet, et c'est la meilleure que puisse avoir une femme.

— Je serais heureux de la connaître.

— C'est que j'ai beaucoup d'aplomb, plus que vous n'en pourriez trouver dans quatre-vingt-dix-neuf femmes sur cent.

— L'aplomb est une qualité; j'ai rarement vu une femme qui en manque.

— Oui, mais il y a manière de s'en servir.

— C'est vrai, — répliqua-t-il ; — savez-vous écrire ?

— Non, pas une ligne.

— Lire ?

— Un peu.

— Très-bien. Vous pouvez parler, plaisanter et monter à cheval ; ajoutons à cela que vous avez une jolie figure, une jolie tournure, et que vous avez une façon peu commune de vous tenir à cheval. Tout cela est-il exact ?

— Oui ; vous pouvez aussi ajouter que j'ai l'intention de cultiver les voyages à travers les provinces et de suivre les chasses.

— Tout cela en son temps, mais résumons-nous. Il y a ici un homme qui vient d'atteindre sa majorité et d'entrer en possession d'une masse de richesses accumulées ; il n'y a pas de limites à sa fortune. Un juif a dit qu'il naît dans le monde un riche par jour : il est un de ces riches-là. Bien que fort riche, il n'est pas remarquablement brillant.

— C'est pour le mieux, — dit Carry en riant.

— Précisément, il est disponible pour le moment ; personne n'a encore mis le grappin sur lui ; et si nous battons le fer pendant qu'il est chaud, je pense que je pourrai réussir. La seule chose à savoir, c'est si vous êtes prête à vous mettre à l'œuvre ?

— Oui, je suis au jeu, — répliqua Carry sérieusement. — Je commencerai aujourd'hui, si cela vous plaît.

— Très-bien ! rien ne vaut le moment présent. Cette petite maison de Saint John's Wood est vacante.

— Celle dont vous me parliez tout à l'heure ?

— Oui; vous pouvez en prendre possession à l'instant. Il y a là une vieille femme, et elle fera tout ce que vous lui demanderez. Je vous enverrai une autre servante quand cela sera nécessaire. Maintenant que vous avez l'habitude du cheval, qu'est-ce que vous dites d'un tour au Parc?

— Parfait! — dit Carry. — Donnez-moi un cheval de selle qui ait bonne façon.

— Vous allez avoir le plus fin morceau de toute l'écurie, — répondit Millan.

Le cheval fut amené, Carry le monta, fit un tour ou deux dans le manége, se déclara satisfaite, et lorsqu'elle eut en main une petite cravache à pomme d'or, elle dit qu'elle était prête à partir.

— Si vous rencontrez quelques-uns de vos anciens amis, ne faites pas attention à eux — s'écria Millan. — Notre oiseau a ses idées particulières, et il ne tolérerait pas une femme parlant à un homme qui n'a pas été régulièrement présenté.

— Très-bien. Quel est le nom de l'oiseau?

— Lord Bryson, fils aîné du Duc de Iles Sorlingues, — répondit Millan à voix basse.

Carry salua de la tête, toucha son cheval légèrement avec la cravache, et traversant la cour elle se trouva dans la rue.

Un groom, revêtu d'une belle livrée, la suivit à une distance respectueuse, et Carry se dirigea vers Hyde Park.

Il était de bonne heure dans la matinée, il n'était pas encore onze heures, et le Parc était rempli d'une foule d'écuyers et de piétons. Ceux qui étaient à pied étaient

encore plus nombreux que ceux qui se promenaient à cheval.

Elle se dirigea par la colonnade Ionique qui longe Apsley House et fit promener son cheval dans l'allée. Au moment où elle passait devant le poste, elle rencontra ses anciennes connaissances d'Aldershot, Manning et Duncombe qui marchaient bras dessus, bras dessous.

Ils la saluèrent, mais elle fit semblant de ne pas les voir, en se disant à elle-même :

— Ils sont assez convenables, mais j'ai maintenant de plus hautes vues.

— Peste soit de l'impudence de la petite sorcière ! — dit Manning ; — elle a fait son chemin dans le monde, je présume.

— Une femme qui fait ce qu'elle vient de faire, c'est-à-dire qui renie d'anciens amis parce qu'elle ne les juge pas en assez belle position, a tout ce qu'il faut pour faire son chemin dans le monde, — dit Duncombe.

—Par Jupiter ! — murmura Manning, — figurez-vous notre ancienne amie d'Argyll, Quillette faisant la grande dame. Je voudrais bien savoir si elle jure toujours autant qu'elle le faisait quand elle était au camp.

CHAPITRE XXIII

LE FILS DU DUC DES ILES SORLINGUES

Carry se promena au pas pendant quelque temps, et ensuite fit prendre un petit galop à son cheval ; il continua à galoper pendant une certaine distance, puis, changeant subitement d'allure, il se mit à trotter de la façon la plus dure et la plus déplaisante. Tous les efforts de Carry pour le forcer à changer de pas furent inutiles.

Le groom, apercevant ce qui se passait, s'avança vivement, et dit en touchant son chapeau : —

— Faites-lui sentir la cravache près du flanc sur la jambe de derrière.

Carry suivit l'avis qui lui était donné ; mais, comme elle était un peu en colère contre l'animal, elle le frappa rudement sur la partie la plus sensible de la jambe.

Le cheval dressa les oreilles et partit au grand galop. Carry fut presque enlevée de sa selle par la soudaineté

du mouvement, et fut obligée de se cramponner au pommeau avec désespoir.

L'animal s'élançait en accélérant son allure et Carry semblait courir quelque danger. Elle était terrifiée, car plus elle pesait sur la bride et plus le cheval s'élançait en avant.

A la fin il prit le mors aux dents, et Carry perdit tout moyen d'action sur lui. Son chapeau était tombé à terre et ses cheveux flottaient derrière sa tête comme des ondes aux reflets dorés. Elle approchait du carrefour de Kensington; elle pouvait entendre le bruit des omnibus sur la route et le piétinement des chevaux des cabs. Le cheval poussait toujours en avant et le groom était bien loin derrière.

Carry craignait d'aller se briser contre quelque voiture, si elle ne réussissait pas à arrêter le cheval avant qu'il ne franchît la limite du Parc. Elle songeait à se jeter à bas du cheval; mais elle frissonnait à l'idée du risque qu'elle pouvait courir et ajournait au dernier moment ce dangereux expédient. Tout son sang semblait avoir abandonné son cœur.

Les gens qui suivaient à cheval Rotten-row s'arrêtaient immobiles en retenant leur respiration, quand ce cheval furieux passait à côté d'eux. Elle approchait des grilles près desquelles se trouvent les vieilles baraques qui sont habituellement dressées près de l'entrée du Jardin des Fleurs, quand un gentleman suivi de son groom apparut.

Il n'y avait pas longtemps qu'il avait quitté la grande route; il aperçut Carry qui n'était pas à plus de deux cents mètres de distance. Il vit l'imminence du danger

qu'elle courait, et il chercha dans sa tête le moyen de le détourner. Il vit qu'elle était à bout de forces, car elle était pâle comme une morte.

Elle allait le dépasser; elle était hors d'état d'opposer la moindre résistance à la volonté de son cheval. Aussi se décida-t-il à se planter au milieu du chemin et à former lui-même un obstacle à son passage.

Le cheval de Carry, en voyant le chemin barré, se jeta un peu sur le côté.

Le gentleman fit tourner son cheval par une pression presque insensible sur la bride, car il paraissait des plus habiles dans l'art de l'équitation et parfaitement maître de sa monture. Alors il avança la main, et par un mouvement prompt comme l'éclair, il s'élança sur les rênes que Carry tenait.

Il s'en saisit, et après lui avoir crié : « Tenez-vous ferme, » il donna une violente secousse à la bride, ce qui força le cheval à décrire un demi-cercle, et d'une seconde secousse il parvint à lui faire sortir le mors de la bouche et à l'amener pantelant et hors d'haleine à ses côtés, où il se tint la langue tirée et la tête pendante.

Carry vacillait sur sa selle; le gentleman descendit de cheval et la reçut dans ses bras au moment où elle tombait à terre,

Un petit groupe de spectateurs s'était formé, et l'on pouvait entendre dire au milieu de la foule : —

— Bien exécuté!

— Superbe, sur ma parole!

— Je ne l'aurais pas cru.

— Pauvre enfant, il a sauvé ses jours!

— Qui est-elle?

— Elle est diablement jolie.

Son sauveur la porta sur le gazon, et se mit à lui éventer la figure avec son chapeau.

En ce moment arrivait le groom de Carry rapportant le chapeau qu'elle avait perdu dans sa course, et, le remettant au gentleman, il s'avança vers le cheval vicieux, auquel il administra deux ou trois bons coups dans les flancs, réservant pour une meilleure occasion la correction sérieuse qu'il lui destinait.

— Oh! je saurai bien te guérir de ce que tu as de mauvais, — murmura-t-il entre ses dents.

Carry rouvrit les yeux, et avec un peu d'aide elle se releva et s'assit.

— Vous sentez-vous mieux? — lui dit celui qui, selon toutes les probabilités, lui avait sauvé la vie.

— Oui, beaucoup mieux. Qui m'a sauvée?

— Je pense que j'ai eu le bonheur d'arrêter votre cheval, — répondit-il avec modestie.

— Alors, tout ce que je puis dire, c'est que je serai éternellement votre obligée, — dit-elle en lui pressant la main avec reconnaissance.

— Je vous en prie, plus un mot là-dessus, c'est moi qui suis trop heureux.

— Oh! ce ne sont pas des paroles banales, je pense sincèrement ce que je dis.

— Vous sentez-vous assez bien pour marcher jusqu'aux grilles? Là je pourrai vous installer dans un cab.

— Un cab? Je n'ai pas besoin d'un cab, — s'écria Carry en se remettant sur ses pieds.

— Vous voulez bravement vous aventurer à remonter à cheval ?

— Pourquoi pas?

— Vous êtes réellement brave, si c'est là votre intention?

— Oh! je n'ai pas de ces faiblesses-là, — répliqua-t-elle. — Si vous voulez avoir la bonté de me prêter assistance, je vais remonter à cheval, et je lui ferai sentir ce que je pense de lui avant qu'il soit rentré à l'écurie.

— Certainement, si c'est votre désir. Permettez. .

Et, lui offrant son bras, il la conduisit à l'endroit où se tenait le groom avec le cheval.

— C'est très-bien! — dit un individu de la foule.

— C'est une gaillarde! — dit un autre.

— Une véritable Diana Vernon!—s'écria un troisième.

— Voulez-vous me permettre de vous accompagner quelques instants? — lui demanda son sauveur.

— J'en serai très-heureuse, — répondit Carry.

Et se plaçant côte à côte ils s'éloignèrent, suivis de leurs domestiques.

Il l'accompagna jusqu'à l'écurie tout en causant agréablement, et Carry trouva que c'était un bon et aimable compagnon.

Il était grand et basané; il ne portait pas de favoris, mais de longues moustaches blondes et soyeuses. Ses traits étaient empreints d'une sévérité de lignes toute aristocratique. Il était fort bien mis, et Carry éprouva le plus grand plaisir lorsqu'il dit : —

— Puis-je avoir l'honneur de me présenter chez vous demain?

— Certainement. J'habite Verbena Cottage, route de Saint John's Wood; qui aurai-je l'honneur d'attendre?

— M. Keene, Percival Keene, — répondit-il.

— Adieu. Je vous attendrai demain.

Il salua, remit son chapeau, et s'éloigna en remontant la rue.

A peine était-il parti que Millan tourna le coin de la rue, l'aperçut, et s'élança vers Carry, qui entrait dans la cour.

— Savez-vous? — s'écria-t-il.

— Quoi? — demanda Carry.

— Savez-vous quel est ce gentleman?

— Oui.

— Son nom?

— Perciyal Keene.

— Percival du diable. C'est Lord Bryson.

— Notre oiseau? — dit Carry en souriant.

— Oui. Est-ce qu'il vous a dit que son nom était Keene?

— Je le lui ai demandé, et il m'a dit qu'il se nommait ainsi.

— Alors c'est peut-être son nom de famille. Que vous êtes heureuse de l'avoir rencontré! Racontez-moi tout cela en détail; venez dans mon bureau.

— Avant toute autre conversation, un mot, s'il vous plaît; nous avons quelque chose à démêler ensemble.

— De quoi s'agit-il?

— Ce cheval, oui, cette bête parfaite, a failli me rompre le cou.

— Que Dieu me bénisse!

— Faites-y bien attention, ne recommencez pas à

me faire sortir sur un aussi damnable morceau de chair, ou il y aura du bruit dans une famille tranquille.

— Très-bien ; je n'en ai pas l'envie, ne soyez pas en colère et entrons. Sur ma parole, j'adore votre rencontre avec Lord Bryson, c'est ravissant; que je sois damné, si ce n'est pas ravissant.

Et le marchand de chevaux, au comble de la joie, se frottait les mains avec jubilation.

CHAPITRE XXIV

UNE MAISON DANS SAINT JOHN'S WOOD

Le bureau de M. Millan était une petite salle étroite qui se trouvait à l'extrémité de la cour. Les vitres des fenêtres étaient en verres dépolis, pour mettre en tout temps ceux qui y étaient renfermés à l'abri des regards indiscrets. Une table, un pupitre et quelques chaises formaient son principal ameublement. Des piles de billets étaient enfilées à des crochets contre le mur, et sur une tablette se trouvaient quelques livres, principalement des livres traitant des chevaux et des diverses maladies auxquelles ils sont sujets. Car Millan était un peu vétérinaire, aussi bien que marchand de chevaux.

Il offrit une chaise à Carry, elle s'y installa avec la queue de son amazone passée sous le bras, et s'écria : —

— Maintenant, vieux Moïse dans le buisson ardent, donnez-moi quelque chose à boire.

— Très-bien, Milady — répondit-il en souriant.

— C'est peut-être un peu prématuré, le pensez-vous?

— Pas du tout. Si nous travaillons bien, il est juste de nous donner un peu de bon temps.

— Rapportez-vous-en à moi pour cela, — répliqua Carry.

— Voulez-vous du vin de l'Ermitage? — demanda Millan.

— Non, au diable le vin de l'Ermitage; donnez-moi quelque vin petillant.

— J'ai là une bouteille ou deux d'excellent vin du Rhin.

— Cela fera l'affaire.

Millan s'approcha du buffet et apporta deux verres et une bouteille de vin.

Carry but deux ou trois verres coup sur coup et s'écria : —

— Ah! je me sens mieux maintenant; mais, mon Dieu! quelle frayeur ce diable de cheval m'a causée!

— Le fait est que mon garçon vous a donné un mauvais cheval. Celui que vous montiez est une bête trop élevée du train de derrière. Ce n'est pas celui que j'avais intention qu'on vous donnât.

— On parle des marchands d'esclaves dans les Etats de l'Amérique du Sud, — dit Carry; — mais il faut que vous soyez plus mauvais que n'importe quel marchand d'esclaves pour faire sortir une femme sur un cheval pareil.

— Cela n'arrivera plus, je vous le promets.

— C'est bien; si vous me l'assurez, je vous pardonne.

— Je suppose que vous voulez monter dans un

cab et vous faire conduire à votre nouvelle résidence? — dit-il.

— Oui. Mais vous ferez mieux de venir avec moi et de m'y installer.

— Je le ferai avec plaisir, si cela vous est agréable.

— Faites atteler un brougham alors ; je suppose que vous en avez beaucoup ici, et si je dois en avoir un, autant commencer à l'instant. Où est l'avantage d'un cab ? Je les ai en horreur. Vous courez toujours la chance d'y attraper la rougeole, la fièvre scarlatine ou toute autre horrible maladie. Ils sont très-bien pour les pauvres gens qui ne peuvent rien se donner de mieux.

— En effet, je vais ordonner qu'on apprête le brougham et qu'on y attelle un cheval.

M. Millan alla dans la cour, et le brougham fut bientôt prêt.

Carry y monta, et après elle le maître d'équitation.

Avant de donner ses instructions au cocher, il dit :—

— Avez-vous quelques bijoux qui vaillent la peine qu'on en parle?

— J'en ai plusieurs qui sont en gage, s'il vous plaît d'aller les retirer; mais, pour le moment, je ne sais trop où sont les reconnaissances.

— Oh ! ne vous inquiétez pas de cela. Allons chez Harry Emmanuel ; je suis en bons termes avec lui. Nous pourrons prendre là quelque chose, cela fera meilleur effet. Les hommes n'aiment pas ce qui sent la misère, et bien souvent s'ils pensent que vous n'avez besoin de rien ils se mettent en course et vous apportent des masses de choses.

Ils allèrent donc dans Brook Street, Hanover Square,

et Carry inspecta les coûteuses marchandises du bijoutier Harry Emmanuel. Elle choisit quelques articles qu'elle pensait devoir encore rehausser ses avantages personnels, et pour lesquels Millan remplit un chèque de plus de cent livres.

— Maintenant allez à Verbena Cottage, — dit Millan au cocher en sortant du magasin.

— C'est un charmant équipage, — dit Carry en admirant le brougham.

— C'est convenable, n'est-ce pas?

— Tout à fait; mais vous devriez chercher un peu si vous ne trouverez pas quelques poneys pour moi.

— J'ai l'œil sur une fort jolie paire. Reposez-vous sur moi de tout cela. Il est bon d'attendre que vous ayez sorti votre poisson de l'eau.

— Oh! il n'est pas si gros qu'il puisse m'effrayer, et mon filet est suffisamment fort, je vous le garantis, — répliqua Carry en riant d'un air de confiance en elle-même.

Verbena Cottage était une jolie petite villa dans Saint John's Wood, bâtie solidement et disposée avec goût. Elle ne contenait pas beaucoup de chambres, mais elles étaient bien et richement meublées. Tout ce petit bric-à-brac, tous ces petits bibelots dont une femme aime à s'entourer se trouvaient là à profusion.

Il y avait une serre qui était garnie de toutes sortes de fleurs belles et rares. Il y avait une fontaine à chaque bout et un jet d'eau dans le jardin qui laissait retomber les gouttes perlées de ses eaux jaillissantes dans un bassin de marbre. Des aquariums étaient pla-

cés en différents endroits, et au milieu du jardin se trouvait une volière contenant les plus beaux spécimens d'oiseaux étrangers.

— Oh! c'est charmant! — criait Carry en frappant des mains avec une joie d'enfant.

— Oui, je crois pouvoir me flatter que c'est assez bien arrangé.

— Est-ce que cela a toujours été ainsi ?

— Non, j'ai tout fait disposer expressément pour vous.

— J'en suis enchantée, parce que si une autre femme avait vécu ici et avait joui de toutes ces jolies choses, cela m'aurait été désagréable.

— Il n'y a eu personne, je vous l'assure. On a tout vendu chez cette femme dont je vous ai parlé.

— Oui, je me souviens. Comment s'appelait-elle?

— On la nommait Shoes.

— Shoes? — dit Carry; — tiens je la connais, je l'ai vue à Burlington.

— Le cellier est bien garni de vins, les marchands viendront chaque jour prendre les ordres, et voici cinquante livres pour commencer. Je vais prendre votre reconnaissance sur ce papier. Merci, tout ira bien. Vous avez votre poule aux œufs d'or entre les mains, ce sera votre faute si vous ne la faites pas pondre. Lorsque vous aurez obtenu les œufs, apportez-les-moi et je vous dirai ce qu'il faut en faire.

Après ce discours, M. Millan prit congé de sa protégée, et Carry s'étendit dans un fauteuil et jeta un coup d'œil autour d'elle en se laissant aller à toute son admiration. Puis elle examina avec complaisance les

bijoux qu'elle avait apportés de chez Harry Emmanuel.

Après avoir admiré une chambre, elle se leva et passa à une autre, et elle rôda ainsi dans toute la maison et dans le jardin.

— Comme c'est joli! — s'écria-t-elle dans sa joie. — Quel homme que ce Millan! J'ai eu une bien grande chance de me rencontrer avec lui. Je ne crois pas me tromper: je pense bien qu'il compte faire un gros profit dans tout ceci. C'est juste, pourquoi n'en serait-il pas ainsi? Il m'aide, je dois l'aider à mon tour. Il faut que j'aille ce soir courir les boutiques. Je me demande s'il a laissé le brougham. Oh! oui, le voilà. J'aime les broughams. J'irai dans les magasins de Redmayne, c'est une vieille maison tranquille, respectable, commode, et j'aime à faire perdre contenance aux douairières et aux femmes honnêtes. Je hais leur modeste sottise; elles ne sont modestes que parce qu'elles n'ont jamais trouvé l'occasion de faire autrement. J'irai aussi chez Brown pour y acheter un chapeau. Je voudrais savoir si ces belles jeunes filles avec leurs cheveux tout frisés comme une perruque de théâtre sont toujours là. Je n'aime pas ces filles, elles me font toujours mettre en colère; mais j'aime mieux les chapeaux de Madame Brown que ceux de Jane Clark, voilà tout. J'ai encore besoin de bottines; pour cela j'irai chez Mac Douall, il n'y a rien de tel qu'un bottier pour hommes. Où est celui qui m'y conduisit le premier? Oh! Trevellian! je suis étonnée de ne plus avoir entendu parler de lui et de ne pas savoir ce qu'il est devenu. Quel homme amusant c'était! J'espère que nous nous rencontrerons encore. Je serais bien aise de savoir s'il a tué Charles Adams, ce fameux

soir à Liverpool. Je suppose que non, car l'événement aurait fait quelque bruit. Combien y a-t-il de temps que j'ai quitté Liverpool? Voyons, il doit bien y avoir environ trois ans, s'ils ne sont pas complétement révolus. Cela fait que j'ai à peu près vingt ans. Oh! j'ai bien du temps devant moi pour mettre de côté. Si je peux seulement mettre la main sur Bryson, je serai la femme la mieux posée de tout Londres. Il faut que j'aille manger quelques bagatelles quelque part. Que vais-je demander pour mon dîner?

Elle réfléchit un instant et continua : —

— Je dirai à la vieille femme qui est en bas de me tenir prêt pour six heures un coq de bruyère, et maintenant je vais aller chez Verey demander quelque chose à manger, car ma promenade m'a donné de l'appétit.

Ses méditations furent interrompues par le tintement de la cloche : la servante apporta à Carry un billet; elle le prit avec vivacité, l'ouvrit et courut à la signature.

— Ce n'est que de Millan, — s'écria-t-elle ; — ce n'est rien. Que peut-il vouloir?

Et elle lut : —

« Chère Quillette, »

— Et lui aussi me poursuit de ce nom endiablé ! — murmura-t-elle.

« J'ai oublié de vous dire de ne pas aller flâner en « ville, ni la nuit, ni dans tout autre moment. Cela « pourrait ruiner votre jeu. Restez chez vous, et tenez- « vous compagnie à vous-même. Ne vous grisez pas trop,

« cela détruit la santé. Excusez la franchise de mes avis,
« mais je vous regarde comme ma fille...

— Oh! oui, une belle diablesse de fille! — dit-elle.

« Et je n'aimerais pas à vous voir réduite à avoir
« recours aux onguents et aux remèdes de Madame
« Rachel. »

— Qu'il n'ait aucune crainte — dit Carry. — Il n'a pas besoin de s'inquiéter; je ne suis pas une folle, bien que je puisse en avoir l'air. Je viens de Liverpool, et c'est une contrée beaucoup trop au nord pour produire des fous.

CHAPITRE XXV

DÉBARRASSÉE D'UN ANCIEN AMOUR, ET EN BONNE VOIE POUR EN TROUVER UN NOUVEAU

Carry fit tous ses préparatifs pour recevoir Lord Bryson. Elle se flattait d'avoir déjà produit une bonne impression, et toute la question était de savoir si elle saurait la soutenir et l'accroître. Elle ne pouvait supposer un instant qu'il l'a prît pour une véritable lady. Elle lui accordait assez de jugement pour se rendre compte de ce qu'elle était réellement, et c'était là le but qu'elle se proposait.

— Il ne viendra pas avant midi, je pense, — dit-elle en ruminant sur les événements probables de la journée; — il doit être à peu près cette heure. Il ne voudra pas faire de la cérémonie avec moi et remettre sa visite à trois ou quatre heures, à un moment où il doit savoir qu'il ne me trouverait pas chez moi pour le recevoir.

Elle s'habilla très-simplement. Elle pensait que cela

aurait plus d'action sur lui : — souvent un homme est plus frappé par une femme ayant une mise simple, quand ce qu'elle porte est de belle qualité et arrangé d'une certaine manière. Carry avait un goût parfait, et ce fut aussi l'opinion de Lord Bryson lorsqu'il la vit.

Le jour où Sa Seigneurie avait promis de faire sa visite avait commencé par un orage, du vent et de la pluie. Environ vers dix heures le temps s'éclaircit un peu, mais l'aspect des nuages qui restaient amoncelés ne donnait pas l'espoir d'une belle journée. Le vent était furieux et froid, et nullement de la nature de ceux que le vieil Eole aurait dû souffler de sa caverne au milieu de l'été. Midi sonnait à l'horloge d'une église du voisinage. Une pendule qui se trouvait sur la cheminée suivit son exemple, et elle n'avait pas fini de sonner ses douze coups qu'un cabriolet arriva devant la porte. Le cheval fut arrêté tellement court qu'il en plia presque sur ses jarrets. Le tigre sauta à bas de son perchoir et se tint debout à la tête du cheval. Lord Bryson frappa à la porte, entra, et au bout d'un instant la domestique l'annonçait sous le nom de M. Keene.

Carry avait pris tout d'un coup un grand intérêt pour un keepsake de l'année dernière. Elle le laissa tomber à côté d'elle à son entrée, et répondant par une indolente inclinaison de tête à son salut des plus cérémonieux, elle s'écria : —

— Oh ! Monsieur Keene, comment vous portez-vous ?

— Mauvais temps, — dit-il en prenant une chaise et s'asseyant auprès d'elle, mais du côté opposé à la cheminée, de manière à pouvoir la voir à son aise.

— Oui, en vérité !

— C'est comme une seconde édition du déluge.

— Oh ! non, non, pas si terrible que cela,—répondit-elle en riant.— Savez-vous,— ajouta-t-elle avec le plus gracieux sourire,—qu'il est fort aimable à vous de venir par un aussi abominable temps?

— Je suis trop heureux... — dit-il, — trop fier de faire votre connaissance.

— Fumez-vous?

— Je suis désolé d'être obligé de répondre oui.

— Alors ne vous gênez en aucune façon pour fumer ici.

— Vous êtes vraiment trop bonne.

— Pas du tout, j'aime à voir mes amis se mettre à leur aise comme s'ils étaient chez eux.

Lord Bryson était trop poli et trop bien élevé pour faire des façons et forcer Carry à prendre la peine de le presser de nouveau pour lui arracher un pénible consentement. Elle lui avait demandé s'il fumait, il avait répondu oui, et elle lui avait dit d'une façon très-nette de le faire sans se gêner pour elle. Il savait ce qu'elle avait voulu dire, et il tira son porte-cigares. Il était en velours violet, sa couronne de duc était brodée sur l'un des deux côtés; et Carry, qui avait l'œil vif comme l'éclair et qui voyait tout, bien qu'elle s'en défendît, le remarqua à l'instant. Il prit un cigare, l'alluma avec une allumette chimique et commença à fumer.

— J'espère que vous ne ressentez aucun effet fâcheux de votre petite aventure d'hier?— dit-il.

— Non, merci, je n'y avais même pas pensé jusqu'au moment où vous y avez fait allusion.

— Vraiment vous êtes une véritable Amazone !

— Oh! non, je suis seulement une petite femme qui a assez de sens pour ne pas jeter les hauts cris avant d'être blessée,— répondit Carry en souriant.

— C'est une très-estimable qualité — dit-il.

— Que puis-je vous offrir à boire? — demanda Carry. Si elle eût connu l'homme et qu'elle eût été sûre de lui, elle eût fait son ouverture d'un propos plus délibéré; — mais elle marchait avec précaution, en tâtonnant. Le terrain était nouveau pour elle et le sol vierge.

— Oh! ne vous mettez pas en peine pour moi, je vous prie; si vous voulez bien me le permettre, je prendrai volontiers un peu de gingerbeer.

— Vous préférez cela à toute autre chose?

— Oui, à cette heure peu avancée de la journée.

— Vous en trouverez dans le seau à rafraîchir qui est sous le chiffonnier,—dit Carry,— et le tire-bouchon est sur le coin de la table. Vous voyez que je ne vous traite pas en étranger; j'agis avec vous, Monsieur Keene, comme si je vous connaissais depuis longtemps.

— C'est ce qui me plaît, — dit-il.

— Vraiment!

— Je ne puis supporter les cérémonies, l'apparat et toutes ces sortes de choses. J'ai continuellement à lutter contre leurs ennuis.

—Oh! — pensait Carry, — voilà qu'il laisse sortir le chat du sac. Bon, ne l'interrompons pas. J'ai besoin qu'il parle, et le plus sûr moyen de faire parler quelqu'un, c'est de lui donner quelque chose à boire et de garder soi-même le silence.

— Avoir à faire l'aimable avec de vieilles douairières n'est pas le plus gai des amusements, — ajouta-t-il.

— Non, je ne le pense pas. — Puis le regardant d'un air innocent : — Pourquoi avez-vous une couronne sur votre porte-cigares?

Il fut un peu déconcerté à cette observation, mais il se remit : —

— Il appartient à un de mes amis.

— Oh! alors, vous connaissez des membres de l'aristocratie, si vous ne lui appartenez pas vous-même?

— Je ne suis certainement pas noble, mais j'ai eu la bonne fortune d'avoir été élevé à Eton, et j'ai fait là quelques bonnes connaissances, — répliqua-t-il.

— Je vois, vous êtes un gentilhomme de seconde main, — dit-elle avec une légère pointe de raillerie.

— Oui, rien de plus.

— Il est évident qu'il ne veut pas être connu, — pensa Carry ; — dans ce cas, la meilleure chose à faire est de me prêter à sa fantaisie. Je me rappelle qu'un jour j'avais lu le nom d'un homme sur son parapluie; je fis usage de cette connaissance et je l'appelai par son nom, jamais il ne me l'a pardonné. Il allégua un engagement qui le forçait à s'éloigner, et jamais je ne l'ai revu depuis.

La pluie continuait à tomber sans interruption, et le petit tigre dans la rue semblait avoir été exposé au jet d'une pompe à incendie.

— Je suis sûr que si j'étais un balayeur des rues, ou quelque autre pauvre diable de cette espèce, votre condescendance et votre affabilité sont si grandes, que vous me toléreriez, — s'écria-t-il en débouchant tout en parlant une bouteille de gingerbeer.

— Je n'en sais trop rien.

— Si les traits du visage ne sont pas menteurs, je ne dois pas me tromper.

— Je vous préviens que je n'aime pas les compliments trop exagérés.

— Pourquoi?

— Parce que je suis veuve, — répondit-elle en baissant les yeux et en prenant un air modeste et fascinateur.

— Cela seul vous rend mille fois plus intéressante.

— Est-ce réellement votre pensée?

— Certainement.

— Tout entière?

— Oui.

— Vous semblez avoir pris un grand caprice pour moi, comme cela tout d'un coup, — dit-elle en rougissant de plaisir.

Il la regardait à travers un petit nuage de fumée, pensant qu'elle ne pouvait pas s'apercevoir qu'il l'observait; mais elle le voyait fort bien à travers ses longs cils, c'était un art qu'elle possédait. Appellerons-nous cela une qualité? Mais, sans en avoir l'air, elle pouvait tout observer. L'expression de la figure du jeune homme disait clairement : — « Je vous admire. »

Les affaires en étaient là, lorsqu'un coup violent retentit à la porte.

— Qui diable cela peut-il être? — pensa Carry. — Millan ne viendrait pas juste à cette heure-ci. Je ne connais personne qui sache mon adresse. C'est vraiment étrange! Je n'y comprends rien.

Elle entendit ouvrir la porte, puis une voix d'homme qui ne lui était pas inconnue, sans qu'elle eût pu dire à

qui elle appartenait. — Un coup à la porte. — Entrez ! — et la servante introduisit John Liston.

Si c'eût été l'ange Gabriel, Carry n'eût pas été plus étonnée. Qu'est-ce qu'il voulait d'elle ; qu'est-ce qui pouvait l'avoir poussé à la suivre jusque dans Saint John's Wood? quel était son but? c'étaient des questions qu'il était facile de se poser, mais auxquelles il était fort difficile de répondre.

John Liston était affreusement changé. Il paraissait avoir peu ou point dormi depuis que Carry l'avait abandonné, son teint était cadavéreux et ses traits indiquaient visiblement qu'il devait avoir passé par un état de grande perturbation morale et d'inquiétude. Il avait de la boue sur le visage, et il avait au menton une barbe de six jours ; les poils de ses moustaches avaient poussé et ils étaient courts et hérissés ; ses yeux étaient gonflés et injectés de sang, et sa cravate était nouée négligemment autour de son cou, comme si tous soins de toilette lui fussent devenus insupportables. Lord Bryson regarda l'étrange visiteur de Carry d'un air arrogant, et le favorisa d'un examen prolongé pendant lequel il comprima toute l'insolence naturelle qu'il pouvait posséder. John ne parut pas faire attention à lui ; il marcha droit à Carry et s'écria : —

— Dieu merci ! je vous ai trouvée à la fin !

— Je suis bien sûre que je n'ai pas à remercier Dieu pour cela, — répliqua-t-elle.

— Oh ! ne dites pas cela, Carry, — dit-il d'une voix brisée par l'émotion.

— Pourquoi pas?... Vous n'êtes rien pour moi, et je considère comme tout à fait indigne à vous de me

poursuivre comme vous le faites. Quel droit avez-vous d'agir ainsi ? Vous n'avez aucune autorité sur moi ?

Lord Bryson alluma un nouveau cigare, but un verre de gingerbeer, et s'arrangea commodément dans un fauteuil, comme s'il se figurait qu'il allait assister à une scène de comédie.

—Depuis que vous m'avez quittée, Carry, — dit John Liston, — depuis que vous m'avez abandonné sans pitié, ma chérie, je n'ai pas eu un moment de repos. Je ne savais pas combien je vous aimais avant de vous avoir perdue.

— Par Jupiter ! — se dit Bryson à lui-même, — c'est un roman d'amour. Je ne serais pas étonné quand je serais de trop. Pourquoi ne le fait-elle pas chasser ? C'est ce que je ferais si j'étais à sa place.

Lord Bryson se leva, salua Carry et dit : —

— J'espère que vous voudrez bien me pardonner si je vous quitte ?

— Je ne vous le pardonnerais pas, au contraire, — dit-elle avec le ton de la surprise.

— J'ai un engagement, — ajouta-t-il en regardant à sa montre.

— Alors votre engagement peut attendre : je puis avoir besoin de votre protection contre la violence de cet homme.

— En ce cas, —répondit Bryson,—je suis tout à fait à votre service.

Et regagnant son siége, il regarda fixement John Liston, comme s'il était disposé à lui infliger à l'instant un châtiment corporel, pour avoir, ainsi qu'il l'avait fait, froissé le joli plumage de Carry.

Liston avait attendu que cette conversation prît fin, et il dit alors :

— Écoutez-moi, Carry, mon amour, ne vous raillez pas de moi. Mon existence est comme une nuit sombre, et vous êtes la seule étoile qui répande quelques rayons de lumière sur elle et puisse empêcher quelque sinistre événement d'arriver.

— Mon cher monsieur, — dit Carry d'un ton qui ne laissait pas paraître la moindre trace de sensibilité, — ne me parlez pas de pareilles stupidités ; je ne suis pas folle, si vous avez perdu la raison.

— Pourquoi m'avez-vous quitté ? — continua-t-il ; — parce que je refusais de vous épouser ?

— Si vous êtes venu ici pour m'insulter, — s'écria Carry en se laissant gagner par la colère, — vous pourrez bien sortir de cette maison plus vite que vous n'y êtes entré... Moi, vous épouser, en vérité ! Mais je ne voudrais jamais regarder un individu tel que vous ; je ne voudrais pas toucher votre main avec le bout d'une perche pour tout l'or du monde.

— Oh ! Carry... — dit-il d'un ton suppliant, — soyez encore un fois ce que vous avez été ; songez au passé ; rappelez-vous combien vous m'avez aimé et qu'elle idolâtrie j'avais pour vous.

— Oh ! j'y ai parfaitement pensé, et, je dois le dire, vous êtes exactement l'espèce d'homme que je pourrais aimer.

— Carry, je suis venu pour vous demander de m'épouser, — s'écria-t-il en relevant la tête et en prenant cette expression de triomphe qu'on voit sur la figure

d'un joueur de whist, quand il a les derniers atouts et qu'il les jette sur la table d'un air vainqueur.

— Je vous suis bien obligée, — dit Carry avec un sourire railleur, — mais je prends la liberté de vous faire observer que j'ai gagné un avantage considérable sur vous depuis ces derniers quinze jours.

En entendant ces paroles, il la regarda en face avec l'expression du plus complet étonnement peint sur sa figure.

— Vous ne voulez pas vous unir à moi, Carry?... Non?... Vous ne voulez pas m'épouser?

— Non, pas pour tous les diamants du Brésil. J'ai eu assez de vous, mon cher ami, pour tout le reste de ma vie. Vous pouvez être un charmant garçon, mais je suis trop bornée pour m'en rendre compte. Il serait à souhaiter que je le pusse par intérêt pour vous.

— Vous ne voulez pas m'épouser? — répéta-t-il avec égarement, comme s'il ne pouvait en croire ses oreilles.

— Rentrez chez vous et soignez-vous, — s'écria Carry; — mettez-vous au lit, vous vous sentirez mieux après une bonne nuit de repos. Mettez vos pieds dans un bain d'eau-de-vie avec un peu de son dedans.

Carry regardait le pauvre Liston avec la plus grande froideur et le plus grand calme, comme s'il ne l'intéressait pas plus que cet insensible morceau de fer qu'on nomme un tisonnier et qui reposait contre le garde-feu; puis elle se tourna du côté de Lord Bryson comme pour dire : —

« C'est une bonne plaisanterie, n'est-ce pas? »

Et elle se mit à fredonner le vieil air : *Nous pouvons être heureux encore*.

John Liston parlait d'une voix éteinte et brisée. Ses yeux étaient fixés sur le parquet et il n'avait plus la force de les relever. Il était debout près de la chaise de Carry et à quelques pas seulement.

— C'est comme si vous aviez signé mon arrêt de mort, — dit-il, — en parlant comme vous venez de le faire. Dieu vous pardonne votre manque de cœur ! J'espère que mon sang ne coulera pas à votre porte.

— Ne parlez pas de cette lâche façon, on pourrait croire que vous voulez commettre un suicide, — dit Carry. — Seulement, ceux qui veulent sérieusement se tuer ne le disent pas.

— Donnez-moi votre main, — dit John Liston ; — laissez-moi lui donner un seul baiser.

Elle la lui laissa prendre en restant purement passive.

Il regarda cette main d'un œil plein de tendresse quand il la tint dans les siennes.

— Voilà une petite main, — murmura-t-il, — que j'étais habitué à aimer à la folie.

Il la porta à ses lèvres et y imprima plusieurs baisers qui se succédèrent rapidement ; puis sans un mot d'adieu, sans un regard, sans un coup d'œil, il s'enfuit de la maison comme s'il était possédé du diable. La porte du petit salon se referma derrière lui, et la porte de la rue, en se fermant avec bruit, indiqua qu'il avait quitté la maison.

— Je suis heureux qu'il soit parti, l'imbécile ! — s'écria Carry chez qui tout amour pour lui était complétement éteint.

— C'est un soulagement, une consolation, — dit Lord Bryson.

— Oui, vous avez raison, c'est un soulagement — dit Carry. — Débouchez une bouteille de vin ; le vin est un bon compagnon. Je suis aussi altérée qu'un tas de sable après cette consultation avec le docteur.

CHAPITRE XXVI

A BREBIS TONDUE DIEU MÉNAGE LE VENT

— Etait-il docteur ? — dit Lord Bryson en remplissant un verre de vin et le tendant à Carry.

— Oui, — et c'est la seule erreur que j'aie jamais faite, — répondit-elle.

— Est-il possible que vous ayez jamais fait une erreur ?

— Oh ! oui. Mais je sais mieux me guider à travers la ville maintenant. Et c'est une chose que je ne suis pas tentée de recommencer.

— Une lady, avec votre puissance d'intelligence...— commençait à dire Sa Seigneurie.

— Ecoutez, grand enfant, — s'écria Carry, — je crois qu'il vaut mieux nous bien expliquer l'un et l'autre. Je ne suis pas une lady, comme vous n'en avez eu que trop la preuve par l'arrivée de ce garçon ici ; mais, bien que

je ne sois pas une lady, je prétends être traitée comme si j'en étais une.

— Certainement, et je demande à vous présenter mes excuses si j'ai dit quelque chose...

— Ne parlons pas de cela. Je n'aime pas qu'on se moque de moi, et ce garçon qui vient de sortir n'a pas rompu avec moi, c'est moi qui ai rompu avec lui, et j'aurais pu l'épouser si j'avais voulu. Mais quel eût été l'avantage qui en serait résulté? Je ne suis sous la dépendance d'aucun homme.

— A brebis tondue Dieu ménage le vent, — dit Lord Bryson, qui ne put résister à la tentation de faire cette remarque, même au risque de s'attirer la colère de la jolie petite femme qui était devant lui.

Mais la compréhension de Carry n'était pas des plus subtiles, et elle ne sentit pas toute la force de ce sarcasme.

—Je suppose, — continua-t-il, — que vous n'avez pas une grande considération pour les jurisconsultes.

— Oh! si fait. Je préfère la pairie, parce que toute femme est tory de naissance, et j'ai un grand respect pour le rang; mais je n'ai pas d'objection à faire contre un jurisconsulte dans une position décente.

— Comme moi, par exemple?

— Oh! vous n'êtes personne. Je ne vous aurais pas invité à venir me voir si vous n'aviez pas sauvé mes jours, ce dont je ne pouvais m'empêcher de vous être très-reconnaissante.

— C'est le moment de ma vie dont j'ai été le plus fier, — dit-il en souriant.

— Oui, j'ose le dire; et si vous ne l'avez pas été, il y

avait de quoi l'être. Vous êtes un fort habile écuyer.

— Je viens d'une province où l'on chasse beaucoup, — répondit-il.

—Oh ! en vérité? La première fois que vous irez, vous ferez bien de m'emmener avec vous.

— J'en serais fier, — répondit-il, — mais je ne suis qu'un jurisconsulte, vous savez. Je crains de ne pas être digne de vous.

—Vous me suffirez, — répondit Carry, — à défaut de mieux.

— Puis-je vous offrir mon cœur et ma main, — dit-il en riant.

— Offrez-moi plutôt votre bourse et votre voiture.

— Je n'emporte jamais de bourse, car je n'en ai jamais l'occasion. L'or et l'argent ne me connaissent guère, et je suis complétement brouillé avec l'Échiquier. Quant à la voiture, je la loue à tant l'heure de temps à autre.

— Juste ce que je m'étais imaginé,—répondit Carry; — mais comme la voiture est en bas à la porte, je suppose que vous voudrez bien m'emmener faire un tour.

— Avec plaisir ; mais je pensais que vous m'opposeriez la pluie et le mauvais temps, sans cela je vous l'eusse déjà proposé.

— Oh ! la pluie ne me fait pas fondre : je ne suis pas en sucre. Vous autres hommes vous vous imaginez toujours que les femmes s'effraient d'une goutte d'eau. Si cela doit gâter notre toilette, ce n'est pas une affaire : il est si facile d'en gagner une plus belle !

— S'il en est ainsi, venez, je serai ravi de vous conduire.

— Je vais venir aussitôt; attendez-moi quelques minutes, pendant que je vais aller m'apprêter.

Carry fut bientôt de retour, et Lord Bryson la conduisit par l'allée, ouvrit la porte, et donna l'ordre au groom d'aller chercher un parapluie.

Pendant qu'ils se tenaient sous le porche, attendant le retour de l'enfant, il arriva que Lord Bryson jeta un regard dans un coin et aperçut quelque chose de replié en tas.

— Qu'est-ce que c'est que ça? — s'écria-t-il en poussant l'objet du pied, qui sous cette impulsion tomba sur la première marche, et, après avoir roulé jsuqu'au bas des degrés, s'étendit roide et immobile sur le pavé.

— Dieu me pardonne, c'est un homme! — s'écria-t-il.

— Un homme! — dit Carry. — Où cela?

— Mais sur le pavé. Il était là dans ce coin, je l'ai touché du pied et il est tombé. Je suis on ne peut plus chagrin d'avoir agi ainsi; mais, sur ma parole, je ne savais pas ce que cela pouvait être.

— Est-il mort ou vivant?

— Oh! vivant, je pense. Peut-être est-ce quelque malheureux qui aura attrapé un souverain et un peu fêté cette bonne aubaine.

Carry tourna les yeux vers ce corps qui était étendu dans une mare d'eau froide, la pluie battant sans pitié sur sa figure pâle et décolorée. Elle fit un mouvement en avant pour mieux voir.

Mais aussitôt elle se rejeta violemment en arrière, comme si elle avait mis le pied dans un ruisseau de fer en fusion.

— Qu'y a-t-il? — dit Lord Bryson passablement étonné.

— C'est... c'est John Liston! — répondit Carry respirant avec peine.

— Qui?

— L'homme qui, il y a une heure, me demandait de l'épouser.

— C'est le diable!

— Allez, et voyez s'il est mort.

Lord Bryson était sur le point de s'exposer au déluge pour obéir aux ordres de Carry, lorsque, changeant d'avis, elle le retint par le bras, et, le tirant en arrière, elle dit : —

— Il est inutile de vous mouiller jusqu'aux os pour un docteur mort.

A ce moment, l'enfant arrivait avec un parapluie; Sa Seigneurie le prit, et, sous son abri, descendit les marches.

Le plus léger examen suffit pour lui démontrer qu'il était en présence d'un cadavre. La probabilité était que John Liston avait pris du poison en se voyant ainsi repoussé par Carry. Naturellement, sa profession lui fournissait les moyens de s'en procurer, et il était mort sur le seuil de la porte de Carry.

Un policeman approchait avec sa démarche traînante.

— Policeman! — s'écria Carry, — il y a là un corps mort.

— Savez-vous quelque chose à son sujet, madame?

— Non, rien. — Elle n'avait pas envie d'être obligée de paraître dans l'enquête; aussi fit-elle un aimable conte. — Nous avons trouvé le corps dans la rue; c'est

quelque homme qui aura succombé à un excès de boisson, je suppose. Je n'ai jamais éprouvé une impression plus désagréable. Mon mari a tâté le pouls de cet homme, et il dit qu'il est mort.

— Oh ! bien mort, madame ; il n'y a pas de doute à avoir là-dessus — répondit le policeman avec une grimace sardonique. — J'ai vu plus d'un cadavre dans ma vie.

— Mettez-le sous le porche, à l'abri de la pluie, — dit Carry.

Le policeman exécuta cet ordre, et demanda quelque chose à boire.

— Une goutte d'eau-de-vie ne vous fera pas de mal, par le temps qu'il fait aujourd'hui.

— Merci, madame, merci bien ! — dit le policeman en entrant dans la maison et se tenant dans le couloir.

— Ne restez pas là, entrez, — dit Carry.

Le policeman s'avança dans la chambre, et Carry dit à Lord Bryson : —

— Versez-lui un demi-verre d'eau-de-vie, je vous prie.

Lord Bryson fit ce qu'elle lui demandait.

Le policeman but son verre d'un trait et dit : —

— Je vais aller à la station chercher un brancard pour cet objet. Je n'ai pas envie de me rompre le cou en le portant à moi seul. J'ai eu un vilain spectacle la nuit dernière, madame.

— Qu'est-ce que c'était ? — répondit Carry, qui, avec la plus complète indifférence sur l'horrible mort du pauvre Liston, buvait de l'eau-de-vie presque aussi copieusement que le brave défenseur de la tranquillité publique.

— Vous allez voir, madame. Il y a une traînée qui vit quelque part par là du côté de l'église.

— Une quoi ?

— Une femme tombée. Je pense qu'il n'y a pas d'offense ; je n'ai aucune mauvaise intention, madame. Une femme tombée... une femme qui est comme si elle était mariée et qui ne l'est pas ; vous comprenez, madame ?

Carry rougit un peu, et Lord Bryson sourit ; mais ni l'un ni l'autre ne dit mot. Ils virent bien qu'il valait mieux laisser le bavard policeman finir son histoire, puisqu'il l'avait commencée.

— Bien ! Je la rencontrai une nuit, environ vers quatre heures du matin, et elle avait après elle un mauvais gars avec lequel elle ne voulait pas lier conversation. Quand elle me vit elle me dit : « Comment allez-vous ce matin ? » Nous nous connaissions un peu, vous savez, madame, à cause de mon service de nuit dans le quartier, et parce qu'elle rentrait souvent très-tard, vers le matin. Ce n'était pas une mauvaise femme ; une pratique, comme nous les appelons. Aussi je lui répondis : « Je me porte bien, je suis heureux de le dire. Bien tard dehors, mademoiselle ? » Quand le gaillard me vit, il se tint un peu à l'écart ; mais, voyant que je causais avec la femme, il s'avança : « A nous deux maintenant, chenapan, mécréant, » dit-elle ; « Bendeys, arrêtez-le. » « Allons, déménagez d'ici, filez, » lui dis-je, comme si j'étais un ami de la femme, quoique je ne fusse pas son ami. Il me glissa un shilling dans la main et il me dit : « Allez à vos affaires, mon garçon, et gagnez votre salaire. » « Qu'est-ce que c'est que ça maintenant ? » lui dis-je en glissant le shilling

dans ma poche. « Vous voulez acheter un employé de la police dans l'exercice de ses fonctions? D'après les instructions que j'ai reçues, vous ne devez pas être dehors à une pareille heure; je vais vous faire enfermer, venez avec moi. » Et j'étais au moment de le saisir au collet, lorsqu'il traversa la rue en courant, monta sur le parapet du pont, s'y tint un instant immobile, et sauta au milieu de la rivière. J'entendis l'eau qui rejaillissait avec bruit; elle l'entendit bien aussi, mais elle prit la chose froidement et dit : « Je rentre chez moi, je suis heureuse que vous m'ayez débarrassée de lui. » Quand je descendis sur le bord de la rivière, je ne pus voir aucune trace de l'homme, madame; soit qu'il se soit évanoui comme une fumée, soit qu'il ait été mangé par les poissons : je n'essayerai pas de décider la question; mais ce que je sais, c'est que je ne l'ai plus revu.

Lord Bryson lui versa un nouveau verre d'eau-de-vie, et l'homme le salua ainsi que Carry, en disant : —

— A votre santé, monsieur; à la vôtre, madame; — et il ajouta, lorsqu'il eut ingurgité son spiritueux : — Je vais m'occuper immédiatement du mort, madame. Je dirai que je l'ai trouvé couché dans le ruisseau, et ce sera un cas de mort accidentelle.

Lord Bryson lui donna un demi-souverain, ce dont il fut profondément reconnaissant; et, faisant monter Carry dans le cab, il s'y installa prestement à côté d'elle.

Le tigre quitta la tête des chevaux, grimpa derrière, et les deux nobles bêtes s'élancèrent d'un pas rapide dans la direction du Parc.

CHAPITRE XXVII

L'EXPOSITION DES FLEURS

— Je suis presque honteux de vous conduire dans un pareil équipage,—s'écria Lord Bryson pendant le trajet; — ce n'est pas du tout ce qui convient à une lady; mais le temps est si mauvais que nul ne fera attention à nous, et si vous n'y voyez pas d'inconvénient...

— Oh! pas du tout, — répondit-elle, — c'est moi qui l'ai demandé. Vous n'avez pas besoin d'aller chercher les endroits où le monde se porte. — Faites un tour dans Regent's Park, c'est un endroit assez solitaire et assez abandonné, Dieu le sait.

Regent's Park, dans le moment présent, n'était pas aussi abandonné qu'au dire de Carry il l'était habituellement. Au contraire, en dépit de la pluie, il présentait un aspect des plus animés. Des équipages de toutes sortes, des cabs, et des véhicules de tous genres le sillonnaient dans tous les sens.

— Qu'est-ce que c'est que cela? — demanda Carry.

— Sur ma parole, je me l'explique difficilement, — répondit-il. — Je m'y perds tout à fait.

— Oh! je crois que je sais, — dit Carry.

— Mettez-moi au fait, alors.

— Je crois que ce doit être une exposition des fleurs.

— Naturellement... Que je suis stupide de n'avoir pas pensé à cela plus tôt. J'ai entendu dire hier à ma mère qu'elle devait y aller.

— Oh! en vérité? C'est une belle affaire.

— Oui, très-bien lancée, très-prospère, à ce que j'ai entendu dire, — répondit Lord Bryson.

— Voulez-vous que je vous dise ce qui m'a fait penser que ce devait être une exposition de fleurs? — dit Carry.

— Si vous le voulez bien.

— C'est parce qu'il pleut. Pourquoi faut-il qu'il pleuve toujours lorsqu'il y a une exposition de fleurs?

— Je n'ai pas la prétention de l'expliquer, mais cela arrive toujours. Ainsi, c'est ce qui a frappé à mort Chiswick. J'aimais Chiswick, il n'y a plus d'endroit comme celui-là maintenant. Cette nouvelle abomination de Kensington doit une belle chandelle à Chiswick. En fait, je considère tout ce qui a été fait à Kensington comme une grande aberration; depuis les fourneaux des cuisines jusqu'aux atrocités de Fowkes, cette grande grange de briques qu'ils appellent une exhibition. C'est en effet une exhibition, mais une exhibition insuffisante, de mauvais goût, une affreuse mystification.

— C'est un discours, n'est-ce pas? — demanda Carry en le regardant avec malice.

— Quelque chose d'approchant. Je vous en prie, ne faites pas attention, mais je me laisse toujours emporter quand je songe à tout ce qui se rapporte à l'architecture de Londres.

— On croirait que vous êtes à la Chambre des Communes.

— En effet, j'en fais partie, — répondit-il, mis hors de garde pour la première fois.

— Oh! alors vous êtes de l'aristocratie après tout.

Il devint rouge, mais il répondit de la façon la plus naturelle qu'il put prendre : —

— Oh! de l'aristocratie, j'en suis loin!

— Parlez-vous beaucoup, à la Chambre?

— Quelquefois.

— Je n'ai jamais vu le nom de Percival Keene dans les débats, — dit Carry en persistant.

— C'est possible. Les journalistes ne font pas grande attention à moi.

— Oh! c'est cela,— dit Carry.—Avez-vous connu à la Chambre un nommé Magee?

— Le vieux Magee, oh! oui, très-bien.

— Il était tout à fait fou, — dit Carry.

— Tout à fait. Il a pris sa retraite parce qu'on lui a dit de le faire; il était vraiment trop fou, même pour un comté d'Irlande,— dit Lord Bryson en souriant; puis il ajouta : — Est-ce que vous l'avez connu?

— Oui, — répondit Carry, — un peu, pas beaucoup. Il est mort maintenant.

— Je pense que j'ai vu cela dans les journaux. Il s'est fait sauter avec une composition chimique, le jour anniversaire de la conspiration des Poudres. Il se croyait

Guy Fawkes, ou l'un des membres de la Chambre des Lords ou des Communes, ou quelque autre chose.

Carry riait en montrant ses dents, et ils continuaient à se faire promener aussi vite que la foule des voitures pouvait le permettre.

— Vous n'êtes pas homme à me conduire dans les jardins?

Lord Bryson sembla embarrassé en entendant cette demande tout à fait directe.

— J'en serais véritablement heureux, mais...

— C'est une affaire de patronage?

— Oui, quelque chose de ce genre.

— Vous pouvez arranger cela si cela vous fait plaisir.

— Oui, je pense que je pourrai arranger cela. Je suis un des souscripteurs. Je n'ai pas ma carte dans ma poche, mais cela ne fera pas de difficulté.

— Tout va bien alors; dirigez-vous du côté de l'entrée, — dit Carry.

— Il y a une chose, cependant...

— De quoi s'agit-il?

— Vous m'excuserez si je vous la dis.

— Oui.

— Si ma famille se trouve là, on pourra s'étonner.

— Bon! oh! je le pense bien, — répliqua Carry. — C'est là tout le mystère? Vous n'avez pas peur de votre mère, je présume; en auriez-vous peur?

— Non, pas exactement.

— Bien, alors.

— Dans ma position, elle pourrait trouver étrange...

— Votre position! — dit Carry. — Vous êtes toujours à me jeter votre position à la tête. Qui êtes-vous? si

vous êtes un si grand seigneur, pourquoi m'avez-vous fait sortir avec vous?

Il se mordit les lèvres et tira sur ses chevaux si brusquement, qu'il les fit reculer maladroitement.

— Voulez-vous me faire entrer, oui ou non? — s'écria Carry. — Il est certain que je ne suis pas faite pour vous faire honte. J'ai tout aussi l'air d'une lady que la moitié des honnêtes femmes qui sont là-dedans. J'ose dire que je suis aussi bien mise que les gens de votre famille.

— Sans doute, cela ne fait pas question un seul moment. Vous êtes non-seulement aussi bien, mais même beaucoup mieux.

— Je n'ai pas besoin de vos plaisanteries.

— Je ne plaisante pas.

— Oh! si fait, vous plaisantez, je ne suis point une sotte. Voulez-vous me conduire à cette exposition, oui ou non?

— Si vous y tenez absolument... — commençait-il à dire.

— Oui, j'y tiens, — dit Carry en lui coupant la parole.

— Très-bien alors, je vous y conduis.

— Merci, vous êtes un homme charmant, — dit-elle joyeusement, et elle ajouta en se parlant à elle-même : — Ce n'est pas un âne comme on me l'avait dit, mais je crois que je pourrai en faire ce que je voudrai; en tous cas, j'en tenterai l'aventure. Je prie Dieu que nous rencontrions sa mère.

Lorsque le cabriolet s'arrêta devant la porte, le temps s'éclaircit un peu. La pluie avait cessé et les nuages commençaient à fuir devant une brise d'ouest.

Lord Bryson obtint de faire entrer Carry sans aucune difficulté, et ils s'avancèrent bras dessus bras dessous dans la grande allée, qui était très-respectablement remplie de monde pour un temps aussi défavorable.

Il était environ trois heures. La pluie avait forcé le monde à chercher un abri dans les serres et les diverses constructions élevées dans le jardin; mais en ce moment on voyait la foule sortir en flots pressés. Une masse de personnes, qui jusque-là s'étaient tenues cachées quelque part, s'empressaient de sortir de leurs retraites.

Lord Bryson rencontra différentes sociétés avec quelques membres desquelles il avait des relations, car son chapeau n'était jamais plus de deux minutes tranquille sur sa tête.

— Par Jupiter! cela devient réellement intolérable! — dit-il à Carry.

— Qu'y a-t-il? — demanda-t-elle innocemment.

— Mais tout Londres est ici aujourd'hui.

— Eh bien! qu'est-ce que cela fait?

— Cela fait beaucoup, — répondit-il.

Il semblait fort mal à son aise et il avait l'air de ne savoir quel parti il devait prendre.

Pendant qu'il débattait en lui-même ce qu'il avait de mieux à faire, une société peu nombreuse se trouva juste devant lui. Elle avait gagné l'allée principale en coupant par une allée de traverse, et Lord Bryson et Carry se rencontrèrent nez à nez avec les personnes qui la composaient. L'effet qu'elles produisirent sur Lord Bryson fut décisif et instantané: il tourna sur lui-même, comme s'il eût obéi à l'impulsion d'une machine, et, en-

traînant Carry après lui, il l'engagea dans l'allée de traverse que ces mêmes personnes venaient de quitter.

L'un des gentlemen faisant partie de cette société leva son chapeau devant Carry. Une imposante vieille dame, qui en paraissait être le personnage important, se tourna vers ce gentleman et lui dit quelques mots à voix basse; il répondit, et elle arrêta sur Lord Bryson un regard sévère.

Carry avait reconnu l'homme qui l'avait saluée. C'était Duncombe, la connaissance d'Annie Hargrave. Elle devina la raison qui avait fait faire une si prompte retraite à Lord Bryson. L'imposante vieille dame était sa mère. Elle se décida à le lui demander.

— Était-ce votre mère? — dit-elle.

— Malédiction! c'était elle.

— Bien; ne vous emportez pas pour cela, — dit Carry. — Elle ne vous tuera pas, je suppose. Quel sot vous faites! Je hais les sots. Je hais les hommes qui ont toujours une si grande frayeur de leur mère.

— Quel est ce monsieur qui vous a saluée? — demanda-t-il, — comme s'il voulait changer le sujet de conversation et l'amener sur un terrain moins désagréable.

— Qu'est-ce que cela vous fait? — dit Carry.

— Je désirerais le savoir.

— Vous n'avez pas le droit de me le demander.

— Je le reconnais; mais je songe peut-être à acquérir ce droit, — dit-il en la regardant avec passion.

— Oh! vous ne le voudriez pas!

— J'en serais excessivement flatté.

— Eh bien! vous le pourrez quand vous le voudrez.

— Vous consentez? — lui demanda-t-il avec anxiété.

— Naturellement, je consens, — répondit-elle vivement.

— Mais... mais, je suis tout simplement M. Percival Keene.

— Percival du diable, mon cher ami; je sais que vous êtes Lord Bryson aussi bien que vous-même.

— Diable! qui vous l'a dit?

— Ne vous inquiétez pas de qui me l'a dit; vous avez envie de former une liaison avec moi. J'y suis parfaitement consentante. Nous avons fait tous deux la moitié du chemin. Vous êtes sous la dépendance de votre famille, je suppose. Montrez-lui que vous ne vous inquiétez pas de ce qu'elle peut dire, elle vous respectera un peu plus. Soyez un homme une fois dans votre vie.

— Il me semble que je connais ce monsieur, — dit Bryson retournant à sa première proposition.

— Lequel?

— Celui qui vous a ôté son chapeau.

— Il aura dû être bien chapitré pour l'avoir fait, — dit Carry, — quand il s'est retrouvé avec votre mère. Je voudrais bien savoir quel conte il lui aura fait.

— Oui, la duchesse a des singularités. Ce garçon-là n'est-il pas dans l'armée?

— Oui, — répondit Carry.

— Oh! alors, je le connais. Je me suis trouvé une nuit au club avec lui.

Ils n'avaient pas été bien loin qu'ils rencontrèrent Duncombe, qui s'approcha d'eux.

Il salua Lord Bryson, tendit la main à Carry, et s'écria : —

— Comment cela va-t-il, Quillette?

Dans son impatience de savoir ce qu'il avait dit à la Duchesse des Iles Sorlingues, elle passa par-dessus la familiarité de son salut.

— Comment allez-vous? Qu'est-ce que vous avez dit à cette vieille dame que vous venez de quitter, je meurs d'impatience de le savoir?

— Naturellement, elle m'a demandé qui vous étiez, — répondit Duncombe. — Je lui ai répondu que vous étiez une sœur de Lola Montès, mais que vous aviez un caractère tout différent; que vous veniez à Londres pour y suivre la carrière du théâtre, et que vous étiez l'incarnation de l'innocence et de la vertu. « N'est-il pas étrange, pourtant, » a-t-elle dit, « que Bryson amène une femme de cette condition dans un endroit public? Il m'a paru avoir honte de son action lorsqu'il nous a rencontrés. » « Oh! non, » répliquai-je, « elle est reçue partout à l'étranger. Je considère, au contraire, Bryson comme fort heureux. » Et la conversation finit là.

Carry se mit à rire, et Bryson fit comme elle.

— Allons, venez tous les deux, — s'écria Carry; — retournons sur nos pas, nous sommes sûrs de les rencontrer, et vous pourrez faire voir que vous n'avez pas honte d'être venus avec moi.

Ils n'étaient qu'à moitié contents tous les deux, mais ils ne pouvaient faire autrement que de lui complaire. Ils se promenèrent dans le jardin pendant quelque temps; mais, au grand déplaisir de Carry, ils ne retrouvèrent plus la Duchesse et sa société.

CHAPITRE XXVIII

BIARRITZ

M. Duncombe et Lord Bryson avaient été obligés d'agir en opposition avec leur manière de voir par la seule force de la volonté d'une femme.

Le triomphe de Carry eût été complet si elle avait pu rencontrer encore la Duchesse. Mais, dans l'état des choses, elle avait remporté une victoire sur Sa Seigneurerie qui, vu le caractère dédaigneux du jeune gentilhomme, était de nature à ce qu'elle pût s'en féliciter.

Il y avait certaines choses dont Lord Bryson s'enorgueillissait, comme un Allemand de ses aïeux ou un Arabe de la généalogie de son cheval; une de ces choses était un grand respect, allant presque jusqu'à la vénération, pour les convenances.

Carry avait fait commettre à Lord Bryson une infraction aux convenances, lorsqu'il avait consenti à l'intro-

duire dans le jardin. Il en avait commis une autre en se promenant et en paradant avec elle.

Le même soir, Lord Bryson conduisit Carry Waters à l'Opéra. Elle avait, dans un intervalle de temps très-court, assuré son empire sur lui. Et il était son esclave autant que s'il était né sur la côte d'Afrique et qu'elle l'eût acheté aux enchères publiques à Charleston.

La première fois que Carry revit M. Millan, il lui demanda comment allaient ses affaires. Sa seule réponse fut de tirer sa bourse de sa poche et d'y prendre un bon de mille livres, qu'elle remit dans ses mains.

— Cela vous convient-il? — lui dit-elle avec un sourire.

Il lui prit la main, la lui secoua, et répondit : —

— Vous êtes un trésor.

— Je le sais.

— Avez-vous bien besoin d'une petite cassette? — demanda-t-il.

— Non, vous pouvez la garder; si j'ai besoin de quelque chose, j'irai vous voir. Je pense que je tirerai de lui tout ce qui me sera nécessaire. Je désirerais vous voir tout particulièrement aujourd'hui, parce qu'il m'a autorisée à commander des poneys. Il m'a dit que je ferais bien de m'adresser à Anderson, mais je lui ai répondu que je connaissais un bien meilleur marchand. Ainsi, ce que vous avez à faire est de trouver les petites bêtes et de les coter à un bon prix.

— Rapportez-vous-en à moi pour cela, — répondit-il.

La maison que Carry occupait dans Saint John's Wood, avant qu'elle ne fît la rencontre de Lord Bryson, était si fort à son goût, qu'elle continua d'y résider, bien qu'elle

eût pu en avoir facilement une autre comme elle l'aurait voulu ; mais elle n'était pas fort éprise des dérangements. C'était une tranquille et jolie petite demeure, et elle répondait à ses desseins ; elle préférait amasser mousse que d'être la pierre qui roule, ce qui, selon le proverbe, est la plus mauvaise condition pour le faire.

Carry était largement pourvue d'argent par Bryson, et elle avait acquis une grande réputation dans le Parc et dans les autres lieux où les personnes de la fashion s'assemblaient. Partout où elles allaient, on était sûr de la voir, et ce qui était vraiment singulier, c'est que son ancien surnom de Quillette était généralement tombé dans la circulation ; chaque fois qu'on voyait passer son brillant équipage, si quelqu'un faisait cette question si naturelle : —

— Quelle est cette femme?

La réponse était : —

— Oh ! c'est Quillette. Est-ce que vous ne la connaissez pas.

— Ah ! c'est là Quillette ! Est-ce bien elle ?

Et à la première occasion, cet homme, qui n'était plus dans l'ignorance, se trouvait là pour renseigner quelques amis.

Pendant le temps qu'avait duré la saison, Carry était devenu tout à fait célèbre, et Lord Bryson avait la faiblesse de se sentir flatté d'avoir sous sa protection la femme la plus connue de la ville.

Lorsque les chambres furent closes et la session terminée, Carry dit à Lord Bryson : —

— Vous devez partir pour l'Ecosse le 12, je crois?

— Oui, — répondit-il. — Je pense aller visiter les

bruyères pendant une semaine ou deux. Le Duc a acheté par-là un marais.

— Qu'est-ce que je vais faire ?

— Dame! je ne sais pas. Les femmes ne chassent pas.

— Non, — répondit-elle d'un ton lugubre.

— Pourquoi n'iriez-vous pas faire un tour à Biarritz pour étudier les modes françaises ?

— Oh! j'ai très-bonne idée de ce voyage.

— Parfait alors ; vous partirez, et j'irai vous rejoindre dans une quinzaine.

— Me le promettez-vous?

— Sur ma parole.

— J'irai alors. Dois-je emmener avec moi les poneys?

— Vous ferez bien, si vous tenez à avoir quelque chose de convenable. Il n'y a pas dans cette partie du monde un seul cheval qui vaille dix livres. C'est comme pour une voiture, un simple *turn-out*, si vous aviez la prétention d'en trouver un par-là, ce serait comme si vous demandiez, pour prendre un bain le matin, un baquet à couler la lessive.

— J'emmènerai le *turn-out* alors.

— Vous ferez bien de prendre aussi une selle; moi j'apporterai la mienne.

— Vous viendrez réellement dans une quinzaine ? — dit Carry.

— Certainement j'irai; mais je ne pourrai pas rester longtemps. J'ai une excursion à faire dans le Leicestershire, à une époque aussi rapprochée que possible du 1er.

— Très-bien, je ne m'inquiéterai de rien jusqu'à ce que vous soyez arrivé, — répondit Carry.

Un jour ou deux après, elle se mettait en route pour Biarritz avec un grand train de chevaux, de grooms, et autres domestiques. M. Millan l'accompagna sur sa demande spéciale. On pouvait l'appeler son écuyer ou son chef d'écurie. Elle le trouva d'une grande utilité, et son esprit pratique et son bon sens empêchèrent le courrier qu'elle avait engagé de la voler d'une façon trop criante.

A Biarritz, Carry fit la plus grande sensation ; elle fut le point de mire de tous les amateurs. La foule s'assemblait devant l'hôtel où elle demeurait.

Les femmes non mariées lui portaient envie, les femmes mariées la haïssaient. Les hommes mariés l'admiraient, et les jeunes gens en étaient fous.

Carry était toujours fort difficile sur le choix de ceux avec lesquels elle liait connaissance, et elle était si exclusive, qu'il y avait un grand nombre de personnes qui ne pouvaient obtenir d'elle rien de plus qu'un simple salut.

Un jour que Carry se promenait, un gentleman s'arrêta, la regarda, lui ôta son chapeau, et s'écria : —

— Sur ma parole, je suis ravi d'une aussi heureuse rencontre.

— Vous avez cet avantage... — commençait à dire Carry.

— Ma chère enfant, je l'ai toujours eu.

Telle fut la réponse qui lui fut faite avec l'assurance la plus consommée.

— Qui êtes-vous? — s'écria Carry, vraiment très-intriguée.

— Suis-je donc à ce point changé?...

— Comment pourrais-je le dire, lorsque je ne crois pas vous avoir jamais vu de ma vie?

— Combien sont courtes et passagères les scènes qui se sont passées dans notre tendre jeunesse! Les orgueilleuses reines du demi-monde veulent toujours nous mettre à l'épreuve, — murmura l'étranger. — Excusez la liberté. Le Pégase que monte ma muse est quelquefois rétif et sujet à se dérober sous elle.

— Veuillez bien me dire à l'instant qui vous êtes, et ne pas me retenir là pour parler à une personne que je ne connais pas.

— Un homme que vous ne connaissez pas? Oh! ceci est par trop fort, — dit l'étranger; — mais en vous accordant toutes les libertés dues à votre soudaine élévation dans le monde, qui n'est juste que la réalisation de ce que j'avais toujours prédit, je pense que vous brisez votre béquille d'une bien disgracieuse manière.

Dans Liverpool, au temps passé,
Pour quelques sous et un repas,
Une petite fille, fort délurée,
Des marins relevait les quilles.
Elle...

— Par Dieu! — s'écria Carry, — c'est Trevellian.

— Oui, — répliqua cet individu en se mettant froidement à côté d'elle, — c'est Trevellian. Promenons-nous.

CHAPITRE XXIX

TREVELLIAN GAGNE SON PARI

— N'êtes-vous pas fatigué de cette éternelle promenade? — s'écria Trevellian.

— Oh! non, elle me plaît,— répondit Carry, revenue de la surprise que lui avait fait éprouver la rencontre de son ancien ami.

— Avez-vous quelque objection à faire contre une petite station dans ma demeure?

— Où est-elle?

— Juste en face, de l'autre côté de la rue.

— Certainement, — répliqua Carry. — J'ai les plus grandes objections possibles à faire.

— Une objection venant de vous, ma charmante amie, — dit Trevellian avec son sourire moqueur d'autrefois, — aura naturellement pour moi tout le poids qu'elle mérite.

— Ne voyez-vous pas que tous ces gens vont me voir entrer chez vous ?

— Qu'est-ce que cela fait ? — répondit-il tranquillement.

— Mais beaucoup, je pense. Tous me connaissent.

— Oui.

— Et ils vont dire...

— Faut-il que je vous dise ce qu'ils diront ?

— Si cela vous plaît.

— Ils diront : La peste, soit ! quel bon goût a ce Trevellian !

— Je ne donnerais pas une paille pour qu'on tînt un pareil propos, — répliqua Carry.

— Une paille, ma chère enfant, représente si bien l'idée de la plus complète insignifiance que j'en suis tout à fait pétrifié. N'aurez-vous pas compassion de moi, je meurs d'envie d'entendre votre histoire.

— Alors vous ne la saurez pas, — dit Carry.

— Il peut y avoir deux opinions sur ce sujet.

— Oh ! je ne suis plus la petite sotte que j'étais la première fois que vous m'avez rencontrée.

— Ma chère Quillette, cette assurance me fait l'effet du fameux baume qui était en si grande vogue en Galaad. Je suis effrayé de voir que la sottise ait fait des progrès au lieu de rester stationnaire.

— Oh ! vous pouvez plaisanter ! je ne m'inquiète guère de ce que vous dites, — répondit Carry légèrement.

— Nous sommes arrivés ! — s'écria Trevellian. — Prenez ce passage, bien, c'est cela. Jolie position, n'est-il pas vrai ?

Presque sans s'en rendre compte, Carry avait tra-

versé la route, et se trouvait devant une maison dont la porte était ouverte.

— Entrez, — dit Trevellian, — par cette porte. Il faut bien que vous entriez, car une scène devant tous ces gens ne pourrait vous faire plaisir.

Carry fut contrainte de faire ce que Trevellian lui disait, et il la suivit dans la maison en marmottant : —

Voulez-vous entrer dans mon parloir?
Dit l'araignée à la mouche;
C'est le plus joli petit parloir
Que jamais vous ayez vu.

Il introduisit la belle visiteuse dans son petit salon, lui offrit un siége et s'asseyant lui-même, il s'écria : —

— Vous êtes vraiment bien bonne d'obliger un ancien ami comme vous venez de le faire.

— Comment! que voulez-vous dire?

— Vous désirez savoir en quoi vous m'avez obligé?

— Oui, — répondit Carry.

— Simplement en ceci. Tous les hommes ici ne parlent que de vous, et l'on s'étonne de vous voir si difficilement abordable. Je ne suis arrivé que d'hier; mais au club Anglais j'ai entendu leurs conversations, et j'ai été extrêmement flatté que le nom que je vous avais donné il y a quelques années soit devenu si fameux. Quillette, ma Quillette est à Biarritz! quel bonheur pour moi! Je vais pouvoir renouveler connaissance avec elle de cette manière toute platonique qui m'a rendu célèbre, et la société de cette charmante petite Quillette va me sauver du danger de périr d'ennui dans cette ville fashionnable, mais si complétement assom-

mante. Quelqu'un dit à ce moment : « Voilà Trevellian, il a assez d'impudence pour parler au diable. » Imaginez-vous, m'accuser d'impudence, moi, l'homme le plus modeste de l'Europe! Imaginez-vous, soutenir que je pourrais causer avec Sa Majesté Satanique. N'était-ce pas une raillerie? n'y avait-il pas de quoi rire? Bien plus, ils en vinrent à dire que, malgré les qualités qu'ils m'accordaient, je ne parviendrais pas à faire votre connaissance. Comme je ris dans ma barbe, comme je m'amusai à leurs dépens! «Voulez-vous faire un pari? » dit le baron Von Stoffenfels avec cet élégant accent Allemand qui est si mélodieux. J'hésitais... je balançais : — si ma Quillette me repoussait, si elle refusait de causer avec moi, je devenais la fable de tout le pays, et ce qui est pire que tout cela, je pouvais perdre mon argent. Mais, à la fin, je me dis, la prospérité n'étouffe pas toujours la reconnaissance. Quillette se souviendra de moi et me tendra la main en me souhaitant la bienvenue. Je gagnerai l'argent de ces faquins et je deviendrai plus fameux encore qu'auparavant. La récompense valait qu'on tentât l'aventure. Le jeu en valait la chandelle; aussi j'acceptai leurs paris. Je gagne avec Stoffenfels seul mille livres. Mon adorable jeune amie, vous valez votre pesant d'or.

— Si j'avais su cela, — s'écria Carry, — je serais morte plutôt que de vous aider à gagner votre pari. Je n'ai jamais été si vexée de ma vie. Mais j'aurai ma revanche à la première rencontre, je vous exécute sans pitié. Vous vous en repentirez, je vous en avertis.

— Cruelle beauté! — dit Trevellian avec son éternel

sourire froid et impassible. Je pars pour Paris ce soir, et au Jockey-Club mes amis s'arracheront les cheveux, se mordront les ongles et grinceront des dents quand je viendrai leur dire que je suis le cher ami de la divine Quillette.

Carry ne put s'empêcher de rire au nez de Trevellian. Il avait tant d'esprit et il disait des folies avec tant de gravité.

— Suis-je pardonné? — demanda-t-il.

— Si vous me donnez quelque chose à boire,— répondit-elle;—je pense que je pourrai étendre sur vous une clémence souveraine. Pourvu, toutefois, que, comme vous venez de le dire, vous vous bannissiez de mes domaines avant les ombres de la nuit, et que vous vous dirigiez vers la ville impériale.

— Vous n'avez qu'à parler pour être obéie, — dit-il; — mon domestique va apprêter mes bottes de sept lieues Je partirais à l'instant si elles étaient vernies.

Un seau à glace était placé dans un coin de la chambre; Trevellian, s'en approcha et y prit une bouteille d'une forme curieuse.

— C'est du Johannisberg. Je n'en offre qu'aux personnes auxquelles je suis heureux de faire honneur.

Carry le goûta et dit : —

— Cela peut être très-recherché, mais je n'aime pas ce vin-là. Offrez-moi du Champagne, du Moët.

— Je suis désolé d'être obligé d'avouer que je n'ai que de la Veuve Cliquot. Je ne crois plus au Moët. Tout le monde ne jure que par la Veuve, dès qu'on a franchi les frontières.

— Oh! je m'en contenterai ,— dit Carry.

Trevellian lui versa du vin en s'écriant : —

— Comment vont les Liverpooliens? Excusez mon impatiente curiosité, mais avez-vous renouvelé connaissance avec ce port de commerce ?

— Non, et je n'en ai pas l'envie, mon cher.

— Et le *Black Jack?*

Carry secoua la tête.

— Et les marins?

— Oh! au diable les marins!

— Et le Duc des Iles Sorlingues, avec lequel les rapports de la rumeur publique associent votre nom?

— Oh! c'est une méprise. J'ai pris le poulet et j'ai laissé le vieil oiseau aux personnes qui sont plus accoutumées que moi à soigner la vieillesse, mon cher ami.

— C'est encore superbe! Par Jupiter, ma petite, vous deviendrez une célébrité Européenne.

Carry releva les yeux et sourit.

— On vous élèvera une statue sur la place du marché de votre ville natale.

— Ne dites donc pas de folies.

— On vous mettra sur les pots à thé,— continua Trevellian,— et les curés iront en procession de l'Abbaye de Westminster à Charing-Cross, en chantant vos louanges.

Cette idée des curés fit rire Carry.

— Dickens vous chantera dans un noël, et l'on pensera à vous en écoutant la musique de Verdi dans *la Traviata*.

— Quelle imagination vous avez!

— Dumas fils,— continua Trevellian,— fera un pèlerinage pour vous voir. C'est l'inventeur de la littérature du demi-monde en France, et il aura sans doute l'idée

d'écrire un livre intitulé *Quillette* ou *le Jeu et la Femme.*

— Quel fou vous faites, Trevellian! — dit Carry.

— Oh! ce n'est encore rien, vous deviendrez un personnage historique comme Laïs, ou Mademoiselle La Beaume, Le Blanc, La Vallière, la Du Barry, Nell Gwynne, Barbara Palmer, ou...

— Avez-vous fini?

— Non pas; je ne fais encore que commencer.

— Eh bien! interrompez votre kyrielle pour un moment et parlons d'autre chose.

— Tout pour vous plaire, mon enchanteresse Quillette, — dit Trevellian. — Quel splendide *turn-out* vous avez amené avec vous!

— Oui, il n'est pas mal.

— Toutes les femmes en rêvent.

— Les pauvres diablesses! Pourquoi ne font-elles pas ce que je fais, elles pourraient rivaliser avec moi?

— Ah! toujours satirique, toujours gaie. Quelle qualité précieuse c'est chez une femme! — se dit-il à lui-même.

— Y a-t-il ici quelque endroit où l'on puisse aller voir quelque chose? — demanda Carry.

— Il n'y a pas d'endroit où l'on ne serait fier d'aller avec vous.

— Oh! taisez-vous donc! Je veux dire, y a-t-il quelque chose à voir?

— Mais oui, certainement.

— Quoi?

— Est-ce que vous n'en avez pas entendu parler?

— C'est probable! — répondit Carry avec vivacité; — je ne vous le demanderais pas si je le savais.

— En effet, c'est assez juste,—dit Trevellian ; —mais un triangle n'est pas toujours équilatéral.

Carry s'assit en se croisant les bras, comme au désespoir d'entendre une pareille stupidité.

A la fin le facétieux oracle se décida à parler.

— Le combat de taureaux!—dit-il.

— Oh! — s'écria Carry, — un combat de taureaux; c'était juste ce que j'étais impatiente de voir. Quand doit-il avoir lieu?

— Certes vous n'avez pas lu les journaux ou les affiches placardées sur les murs de la ville, sans cela vous sauriez...

— Et comment l'aurais-je pu? Je ne puis lire leur stupide Français ni l'Espagnol.

— Le combat de taureaux a lieu cette après-midi, — répondit Trevellian, — et l'on dit que ce sera une bonne plaisanterie. Tout le beau monde y sera, dit-on. Il y aura quelques hommes de tués, quelques bœufs gras assassinés et quelques chevaux éventrés. Les gladiateurs ou toreadors, ou de n'importe quel nom on veuille les appeler, doivent combattre un célèbre taureau nommé *El Moro*, et l'on dit qu'ils auront recours à toutes les ressources de leur art pour arriver à le tuer.

— Oh! j'y veux aller, Trevellian, — s'écria Carry; — est-ce un théâtre?

— Oui, avec une coupole très-élevée.

— C'est pour le mieux; il fera moins chaud. Y a-t-il des loges?

— En grande quantité; si vous voulez y mettre le prix, — répondit Trevellian.

— Alors allez-y à l'instant, si vous avez quelque considération pour moi, et retenez la meilleure loge de toute la salle, je ne regarderai pas au prix ; prenez une calèche dehors, et allez à l'instant au théâtre, — dit Carry d'un ton décidé et impérieux.

Elle alla à la fenêtre, entr'ouvrit les persiennes, et le vit monter dans une voiture qui l'entraîna rapidement dans la direction des Arènes. Carry s'amusa, pendant l'absence de Trevellian, à essayer de découvrir un sens quelconque dans un journal Espagnol, mais elle le rejeta bientôt avec dépit. Trevellian ne fut pas long, et, à son retour, Carry s'écria : —

— Avez-vous réussi ?

— J'ai fait de mon mieux pour vous, — dit-il à l'instant ; — j'ai obtenu la loge 2 ; elle est considérée comme la meilleure de la salle.

— Oh ! merci ! merci !

— Il y avait deux ou trois personnes qui se la disputaient ; Stoffenfels fils offrait une grosse somme, mais j'ai surenchéri sur lui. Elle me coûte cinquante livres. Les gaillards ont vu que j'en avais besoin et qu'il y aurait lutte acharnée, aussi ont-ils élevé leurs prix.

— Oh ! qu'importe le prix ! l'important c'était d'avoir la loge, — dit Carry.

— Etes-vous habillée ? — demanda Trevellian, — car la salle se remplit déjà de monde.

— Je suppose que cette toilette suffira, — répondit Carry. — Envoyez votre domestique chercher une voiture et donnez-moi le billet de la loge. Vous me suivrez, je ne puis vous prendre avec moi ; vous irez vous placer dans quelque autre partie de la salle, et vous viendrez

me rendre visite dans ma loge, mais ne m'amenez aucun des stupides compagnons que vous pourrez rencontrer par-là.

Trevellian envoya son domestique à la recherche d'une voiture, et Carry se dirigea vers les Arènes où avait lieu le combat de taureaux. Elle trouva facilement sa loge, si l'on peut appeler ainsi les deux planches de bois qui la séparaient du public de chaque côté.

Les acclamations bruyantes remplirent les airs, et bientôt toutes les places, dans toutes les parties de ce vaste amphithéâtre, se trouvèrent garnies de spectateurs.

Carry s'assit en grand apparat, mais seule dans sa loge.

CHAPITRE XXX

LE COMBAT DE TAUREAUX

Peu d'instants après que Carry eut pris possession de sa loge, des princes étrangers de passage à Biarritz, accompagnés de leur suite, prirent place sous un dais. La foule salua leur entrée par des applaudissements. Les femmes étaient plus nombreuses que les hommes dans toutes les parties de l'amphithéâtre, ce qui démontrait que les dames Espagnoles se laissent moins effrayer par les horreurs d'un combat de taureaux que les dames Anglaises, car il était à remarquer qu'il y avait fort peu de ces dernières. Beaucoup de représentants de la noblesse Russe se trouvaient là, ce qui n'a rien d'étonnant, car les Russes sont, de tous les peuples, ceux qui ont le cœur le plus cuirassé; ils sont même plus insensibles aux souffrances de l'humanité que les Dyacks de Bornéo ou les Dahomans.

Carry attira presque autant l'attention que la noble

société qui remplissait la loge d'honneur, car elle était bien connue dans la ville, et elle jouissait d'une estime toute particulière auprès des marchands, parce qu'elle dépensait autant d'argent qu'une princesse. Les prêtres même lui permettaient de souscrire aux œuvres de charité d'une manière presque royale. Cependant il y avait une institution pour laquelle elle ne voulut pas contribuer pour un centime; c'était une sorte de refuge établi sur les hauteurs de la ville par un prêtre dont le nom est connu de tous les étrangers qui vont visiter Biarritz, et qui était ouvert aux filles de joie, aux lorettes Parisiennes qui voulaient mener une nouvelle vie. Lorsque le frère franciscain se présenta à son hôtel pour lui demander de contribuer à cette œuvre, elle répondit par un refus.

— Je n'ai pas de sympathie, — dit-elle, — pour les femmes qui font ce qu'elles appellent un faux pas et qui se repentent après. Je n'ai jamais rien regretté de ce que j'ai pu faire dans la vie; je ne me suis jamais fait de reproches, et je ne me suis repentie de rien. Je n'ai pas de tolérance pour ces femmes à esprit faible qui permettent à un prêtre de prendre de l'empire sur elles. J'espère que vous voudrez bien prendre ma remarque sans aucune intention de vous en faire une application personnelle.

Le prêtre salua.

— Mais mon observation ne me paraît pas plus offensante pour vous que votre sollicitation auprès de moi pour un pareil objet ne l'est pour moi-même.

Après un court silence, elle ajouta : —

— Si vous avez un hôpital dans la ville, je serai en-

chantée de vous remettre cinq cents francs pour les besoins de cet établissement.

Il n'y avait pas d'hôpital dans la ville, mais le prêtre déclara qu'il voulait essayer d'en fonder un, et il prit l'argent qui devait avoir cette pieuse destination.

Les spectateurs ne furent pas tenus longtemps en suspens. On entendit les beuglements des taureaux renfermés dans les loges. Les toréadors firent leur première entrée en bas de soie, en culottes courtes, en vestes voyantes de velours brodé, avec un chapeau de même étoffe sur la tête et des manteaux rouges jetés sur les bras.

De grands applaudissements les accueillirent; les Espagnols s'animaient, ils commençaient à flairer le sang. Quelques toréadors allèrent s'appuyer contre les barrières qui séparent l'arène du public; d'autres, au nombre de trois, se préparèrent pour le combat qui allait commencer. Ils s'armèrent de petits dards de la longueur d'une flèche, pointus comme des aiguilles et ornés d'une frange à la poignée.

Carry prit une lorgnette qu'elle avait louée à l'homme qui remplissait l'honorable fonction de gardien des loges, pour examiner les gladiateurs. C'étaient des hommes d'une belle prestance, mais ils avaient cet air de triste résignation qu'on s'attend à voir sur la figure d'un homme qui a longtemps combattu contre la destinée, — sur la figure d'un pêcheur de corail, — sur celle de celui qui allume les lustres du dôme de Saint-Pierre à Rome les jours de grandes solennités, — enfin sur la figure d'un homme qui a commis un crime et en a pesé toutes les chances avant de s'y décider.

Tout à coup toutes les voix se turent, un silence de mort régna partout; on aurait entendu le bruit d'une épingle qui serait venue à tomber.

Carry releva la tête, un magnifique taureau venait d'entrer d'un bond dans l'arène en poussant un rugissement. Il s'arrêta un instant à regarder les spectateurs, puis il se mit à creuser le sol de ses pieds avec fureur. Un des matadors s'avança et lança un dard à la noble bête, qui lui atteignit le flanc en y dessinant une tâche cramoisie.

Le taureau tressaillit comme s'il avait été piqué par une mouche. Le public battit des mains. Deux autres dards l'atteignirent en se succédant rapidement; le taureau mugit. Les toréadors s'avancèrent, non pas ensemble, mais l'un de face, l'autre par derrière, et le troisième sur le côté.

Le taureau devenait furieux par la douleur que lui causaient ses blessures. Il creusait la terre avec ses pieds, et, baissant la tête presque à toucher le sol, il s'élança sur le torréador qui était devant lui. L'homme sauta légèrement de côté pour éviter l'attaque. Le taureau le dépassa et reçut dans le cou un nouveau dard, une nouvelle blessure. Il s'arrêta dans son impétueuse course, et, se retournant avec fureur, il s'élança sur un autre matador.

Le public retenait sa respiration; le mouvement du taureau avait été si prompt, qu'il fut sur son ennemi avant presque que celui-ci en ait eu conscience.

L'inquiétude fut grande. Carry elle-même s'appuya sur le bord de sa loge pour guetter la fin de ce combat inégal.

L'homme, avec un admirable sang-froid, reconnaissant qu'il n'aurait pas la possibilité de se jeter hors du passage de cet animal furieux par des moyens loyaux, et ne se souciant pas d'être lancé en l'air, envoya avec dextérité son manteau s'enrouler autour des cornes du taureau. L'animal, aveuglé par ce voile de drap rouge, était à la merci de ceux qui l'entouraient ; un des toréadors s'avança, armé d'une épée à courte lame. Mais celui qui, le premier, avait maîtrisé le taureau, fit un signe de la main, et, enlevant prestement le manteau, lui lança presque au même instant un nouveau dard qui l'atteignit au nez en lui causant une vive douleur. L'animal souffla et mugit d'une telle force, que c'était terrifiant à entendre. Alors l'autre de ses bourreaux essaya de distraire son attention par tous les moyens qu'il put imaginer.

La fureur du taureau s'était accrue à un tel point qu'il se mit à courir dans l'arène, tantôt dans un sens et tantôt dans un autre, d'une façon qui n'était rien moins que rassurante pour le salut des toréadors.

A la surprise générale, il se jeta sur un des toréadors au moment où il exécutait un mouvement de retraite, et avant que celui-ci ait pu lui jeter son manteau sur les yeux il le prit entre ses cornes et le lança en l'air à une grande hauteur et avec une effrayante rapidité. L'homme retomba sur la terre en faisant entendre un horrible craquement. Le sang lui jaillissait des oreilles et du nez et il fut emporté roide mort. Au lieu de jeter les regards sur ce qui se passait auprès de cette malheureuse victime, les spectateurs applaudissaient le taureau.

Les toréadors abandonnèrent un moment le taureau pour aller s'enquérir de leur pauvre camarade, et ils reparurent dans l'arène portant des manteaux noirs au lieu de manteaux rouges qu'ils avaient précédemment.

Les gens du parterre et des autres places où étaient réunis les spectateurs des classes les plus pauvres sifflèrent cet acte de délicatesse.

Les deux toréadors survivants se mirent à attaquer le taureau avec une fureur sauvage, et il fut bientôt couvert d'une masse de dards qui étaient plantés sur toutes les parties de son corps. Des ruisseaux de sang coulaient autour de lui et ses ennemis en eurent bientôt raison. Il tomba après une lutte de courte durée, la gorge coupée, au milieu des acclamations du peuple, qui applaudit toujours le vainqueur, qu'il soit homme ou taureau. Tel est le caractère de ces légers et inconstants Espagnols.

L'animal mort fut emporté hors de l'arène, et il y eut alors une pause, une suspension, un espèce d'entr'acte, auquel mit fin l'entrée d'un autre taureau beaucoup plus fort et beaucoup plus colossal que le premier.

Les spectateurs accordèrent une salve d'applaudissements à *El Moro*, et Carry comprit que c'était le fameux taureau dont on attendait merveille.

Les toréadors avaient tiré au sort à qui l'attaquerait, et l'on disait que le sort était tombé sur un jeune homme qui, à ce qu'on rapportait, était Anglais. On connaissait fort peu de choses de lui. C'était un aventurier qui était arrivé la veille à Biarritz ; il avait offert ses services pour la représentation et ils avaient été acceptés. Car il n'est pas aisé, même en Espagne, où

tout, sauf le Protestantisme, est toléré, de trouver des hommes disposés à risquer leur vie pour un faible salaire, à l'exception de ceux dont c'est la profession, qui viennent y chercher leur vie, et qui souvent y trouvent la mort par-dessus le marché.

El Moro devait être attaqué d'abord par un seul homme pour donner au combat plus d'intérêt. Si l'homme sur lequel le sort était tombé était tué, tous les toréadors réunis devaient alors attaquer le terrible animal, et triompher de lui dans le moins de temps possible.

Carry braqua sa lorgnette sur le jeune homme. Il portait le vrai costume Espagnol, mais son teint clair indiquait à première vue qu'il n'avait pas pris naissance sous le soleil brûlant de l'Espagne. Pendant que Carry l'examinait, elle ne pouvait s'empêcher de penser qu'elle avait déjà vu cette figure quelque part. Mais où ? C'était l'embarrassant.

— Je jurerais, — s'écria-t-elle, — que je connais cet homme. Qui peut-il être?

CHAPITRE XXXI

UN COUP DE FEU TIRÉ A PROPOS

El Moro était un animal d'un aspect formidable, paraissant beaucoup plus terrible que celui qui avait succombé sous les dards des toréadors. L'Anglais qui devait s'attaquer à cet adversaire, qui était loin d'être à mépriser, était très-bien costumé à la mode Espagnole. Carry se creusait la tête pour se rappeler qui il était. Pendant qu'elle était en train de retrouver son identité, elle le vit saluer la loge d'honneur, et la noble compagnie répondit gracieusement à son salut. Carry ne mit pas en doute un seul instant qu'elle ne l'eût rencontré quelque part, mais sa mémoire ne lui rappelait ni le temps ni le lieu, et ses efforts mnémotechniques ne pouvaient lui apprendre qui il était.

Le taureau ne semblait pas d'abord savoir ce qu'on attendait de lui; il se tenait au repos et promenait des regards stupides autour de lui.

La peur était sans doute un sentiment étranger au cœur de l'Anglais, car il faisait ses préparatifs à quelques pas seulement de l'animal qu'il se disposait à attaquer. Le taureau ne fut pas l'agresseur ; un dard aigu, lancé par son antagoniste, lui entra dans le côté et le fit se redresser.

Il n'y avait qu'un homme devant lui dans l'arène, par conséquent il était clair que c'était lui qui, selon l'idée et le raisonnement de ce spécimen de la race bovine, devait avoir accompli un acte aussi audacieux.

Le toréador évita la sauvage poursuite du taureau en faisant lestement un saut de côté, conformément à l'usage habituel, et en lui lançant immédiatement de nouveaux dards, qui allèrent rejoindre le premier.

El Moro écumait et se battait les flancs avec fureur. L'Anglais le poursuivait tout autour de l'arène, lui infligeant blessures sur blessures jusqu'à ce que l'animal s'arrêta pour respirer. Il avait laissé des traces sanglantes partout où il avait passé. Chacun appréciait la science du jeune étranger ; mais on était désappointé de le voir près de remporter une si facile victoire.

La chance avait été vraiment toute en faveur de l'homme, mais il y avait aussi évidemment une chance pour le taureau, qui, s'il savait en profiter, pouvait le conduire à la fortune ; car *el Moro* eut le bonheur, par suite d'un accident quelconque, d'acculer son adversaire dans un coin.

L'Anglais faisait de vains efforts pour s'échapper ; le taureau était plus preste que lui, et, selon toutes les probabilités, l'aventureux étranger allait être frappé à mort d'un coup de cornes. Les spectateurs invoquèrent

la Vierge ; quelques-uns se signèrent ; l'attente était vraiment pénible. Mais tout à coup, au moment où l'on pouvait regarder la mort de l'Anglais comme prononcée, le bruit d'un coup de pistolet retentit dans les airs et le taureau tomba mort frappé d'une balle dans la tête. Son sang jaillit et couvrit l'Anglais, qui se redressa sur ses pieds et jeta un coup d'œil égaré autour de lui. Les spectateurs se levèrent en masse, en proie à une farouche colère ; ils déclarèrent le coup de feu frauduleux et illégal, et contraire à toutes les règles, à tous les précédents et à tous les usages de l'arène.

Quelques-uns demandèrent qu'une vengeance immédiate fût faite sur l'homme qui avait tiré le coup ; la proposition fut chaudement appuyée ; mais quand on se mit en quête de lui, on ne put le trouver nulle part. Dans l'animation du premier moment, chacun était trop occupé pour faire attention à son voisin. La sensation qu'on éprouvait à voir une créature humaine sur le point d'être mise à mort était trop forte, trop dominante, pour permettre de rien remarquer d'abord. On avait bien vu un nuage de fumée s'élever dans une certaine partie des Arènes, mais l'homme dont le pistolet venait d'être déchargé avait disparu aussitôt que le coup avait été tiré.

Pendant que Carry songeait à tous ces événements, et se mettait l'esprit à la torture pour se rappeler ce que pouvait être ce jeune Anglais, qu'il y avait lieu de féliciter sur la façon miraculeuse dont il avait été sauvé d'un si pressant danger, la porte de sa loge s'ouvrit et Trevellian entra.

— Ah ! c'est vous, — s'écria-t-elle.

— Il règne ici une charmante confusion.

— C'est un vrai tohu-bohu? — dit Carry.—Qu'est-ce que c'est?... Qui a tiré? C'est un coup remarquable, à mon avis.

— Moi, — répondit Trevellian tranquillement.

— Vous!... — dit Carry frappée d'étonnement.

Trevellian fit un signe d'assentiment, mit la main dans sa poche, et en tira un pistolet dont le canon fumait encore.

— Si le fait était connu. vous seriez mis en pièces, — dit Carry.

— Mais on ne le sait pas, et selon toutes probabilités on ne le saura jamais, à moins que vous ne le disiez.

— Que je le dise! — dit Carry comme si c'eût été chose tout à fait en dehors du possible.

— Je portais intérêt à ce jeune garçon, — dit Trevellian. — D'abord il est Anglais, et...

— Vous le connaissez? — s'écria Carry.

— Oui, j'ai cet honneur.

— Oh! dites-moi qui il est, je vous en prie, je meurs d'envie de le savoir.

— Vous avez été en relations avec lui.

— Je le connais?

— Oui! — répondit Trevellian.

— Je ne puis pas me le rappeler; alors dites-moi son nom.

— C'est une de vos connaissances de Liverpool, Charles Adams.

— Folie! — dit Carry.

— Oui, sérieusement, c'est lui!—répondit Trevellian. — Une fois, à Liverpool, j'ai presque tué ce pauvre gar-

çon, et maintenant je lui sauve la vie. Quel être inconséquent je fais !

— Je suis encore tout étonnée, — s'écria Carry ; — comment est-il venu ici?

— Je puis vous éclairer sur ce point. J'ai appris tout ce qu'on sait de son histoire d'un des chefs de l'établissement. Il est toujours marin, et il a fait naufrage sur un brick qui s'est brisé au loin sur la côte, il y a déjà quelques jours. Il est parvenu à atteindre la terre, et il est venu jusqu'ici. Ayant appris qu'il devait y avoir un combat de taureaux et que les matadors manquaient, comme il désirait gagner un peu d'argent pour pouvoir retourner en Angleterre, il a offert ses services. Voilà tout.

— Il a été véritablement généreux à vous de le sauver.

— Oh ! non, cela m'a amusé. J'avais le pistolet dans ma poche. Quels sauvages que ces brutes d'Espagnols ! Je suis sûr que s'ils pouvaient s'emparer de moi, ils me pendraient à la façon des sans-culottes Français, en m'accrochant à la lanterne.

— Ils sont bien capables de le faire, — répondit Carry. — Si vous avez quelque argent sur vous, donnez-le, par un moyen ou par un autre, à mon vieil ami Charles Adams, voulez-vous? et en retour de votre dévouement je vous permets de venir me rendre visite ce soir à mon hôtel.

— Si je me rends à votre invitation, — répliqua Trevellian, — je deviendrai sentimental ; je vous appellerai Étoile de ma vie, ou quelque chose de ce genre, et je perdrai la raison. Je suis un folâtre papillon et vous êtes

la chandelle, et n'étant pas Othello, je ne pourrai pas éteindre la lumière; aussi je partirai pour Paris.

— Voyez à m'avoir une voiture quelconque et ne dites pas de folies, — dit Carry en lui tapant sur les doigts avec son éventail.

Il lui offrit son bras et ils descendirent un escalier qui craquait sous leurs pieds. Au moment où ils arrivaient en bas, Trevellian vit le Baron Von Stoffenfels entouré d'un petit groupe d'amis. Lorsque le Baron vit Trevellian, il vint se placer avec affectation sur son passage. Trevellian, ne pensant pas que ce pût être fait à dessein, mais supposant plutôt que c'était un effet du hasard, essaya d'éviter l'obstacle que lui opposait sa personne quelque peu massive, en faisant un détour, et il se rapprocha du mur. Il ne put plus conserver de doutes sur l'attitude prise alors par le Baron, car il lui barra de nouveau le chemin.

— Voulez-vous permettre à Madame et à moi-même de passer? — dit Trevellian en Allemand.

Le Baron ne fit pas de réponse, mais il revint près de ses amis. Tous se mirent à rire bruyamment. Trevellian était trop bien élevé pour paraître remarquer cette insolente conduite tant que Carry était sous sa protection: mais, aussitôt qu'il l'eût mise en voiture, il retourna sous le vestibule où se tenait encore le Baron Von Stoffenfels en conversation avec ses amis.

Trevellian ne pouvait douter que, pour une raison ou pour une autre, il voulait avoir une querelle avec lui. Le Baron le regarda insolemment quand il s'approcha; Trevellian avec le plus extrême sang-froid lui dit de sa voix tranquille et mélodieuse : —

— Baron, vous m'avez insulté très-grossièrement devant une femme. Je serais enchanté d'échanger quelques balles avec vous, avant le coucher dn soleil, sur les sables en bas du couvent de Santa Maria. Entre gentlemen, il est inutile, je pense, d'en venir aux voies de fait.

Le Baron Von Stoffenfels salua avec hauteur. Trevellian tourna sur ses talons, et se dirigea vers le club. Il rencontra là quelques amis qui lui expliquèrent le mystère. Stoffenfels avait appris, n'importe comment, que Trevellian était formellement en relations avec Carry. Lorsqu'il avait fait son pari considérable, il avait considéré Trevellian comme totalement inconnu à Carry ; en conséquence, il se considérait comme dupé, et il avait appliqué à Trevellian les plus déshonorantes épithètes devant plusieurs personnes, l'appelant un fripon, un chevalier d'industrie, un grec, et tout ce qui lui était passé de plus injurieux par l'esprit.

En apprenant ces détails, il se contenta de hausser les épaules, et il dit : —

— Cet Allemand est un sot, je le tuerai pour sa peine. J'ai fait avec lui un pari, un pur et simple pari, sur un pur et simple sujet; il n'a fait aucune stipulation, aucune réserve. Oh ! cet Allemand est décidément un sot. J'éprouverais la plus extrême satisfaction à lui loger une balle quelque part, après dîner.

Puis il alluma un cigare, alla se promener jusqu'au château, et revint. En rentrant chez lui, il regarda ses beaux pistolets, et s'étendit agréablement sur le projet de détruire le gros Allemand qui avait été assez fou pour insulter un Anglais devant une dame.

CHAPITRE XXXII

ET L'ON REVIENT TOUJOURS A SES PREMIÈRES AMOURS

Lorsque Carry fut de retour à l'hôtel, elle ordonna le dîner, et monta à sa chambre, où Stonah l'attendait. A travers tous ses changements et toutes ses vicissitudes, elle ne s'était pas séparée de sa femme de chambre, qui — semblable au vieux chien Tray dans la chanson de M. Robson — s'était toujours montrée fidèle et dévouée. Pendant qu'elle la coiffait, Carry, contrairement à son habitude, était taciturne. Elle pensait aux étranges choses qui s'étaient passées cette après-midi. Elle n'avait pas accordé une pensée à Charles Adams depuis qu'elle avait quitté Liverpool, et maintenant son esprit était tout plein de lui. Avec cette vanité particulière aux femmes, elle se demandait s'il ne l'aimait pas encore. Elle décida le cas en sa faveur, en disant qu'il devait probablement la chérir toujours au fond du cœur, rêver

d'elle comme de quelque chose de sacré, comme son premier amour.

— Peut-être a-t-il eu une douzaine de maîtresses depuis la dernière fois que je l'ai vu? Les marins ont la réputation proverbiale d'être assez dissolus. C'est une chose étrange comme l'on se retrouve! S'imaginer que ce garçon va venir prendre part à un combat de taureaux et qu'il va être bien près d'y perdre la vie! C'en était bien fait de lui sans Trevellian.

Ici elle s'arrêta pour gronder sa femme de chambre.

— Faites donc plus attention, Stonah; vous m'arrachez les cheveux.

Stonah parut touchée du reproche, et manœuvra son peigne d'écaille plus doucement.

— Trevellian est un charmant garçon, après tout. Il y a quelque chose que j'aime dans cet homme-là: quel calme il conserve toujours! Comme c'était bien anglais de tuer ce taureau! (Ne me mettez pas de cette affreuse odeur, Stonah.) Les Espagnols auraient pu lui faire un mauvais parti, s'ils avaient eu la chance de le pincer. J'aime la manière dont il m'a abordée à la Parade, ou au Prado, peu importe le nom. Ç'a a été vraiment fort habile à lui de leur gagner leur argent comme il l'a fait. (Ne me nattez pas les cheveux en trois, tordez-les en corde. A quoi pensez-vous donc?) Quand Lord Bryson arrivera-t-il? Je commence à être fatiguée d'être seule. Je retournerai en Angleterre avec lui. J'ai bien vite assez d'un endroit; il me semble que j'aimerais aller à Bagdad ou dans quelque pays des *Mille et une Nuits*, où ils adorent le soleil et croient aux serpents. (Que vous avez peu de soin, Stonah! Je n'ai ja-

mais vu de femme pareille. Cette épingle m'entre droit dans la tête; est-ce que vous pensez que je suis en plomb ?)

Après un certain temps, l'opération de la coiffure fut terminée, et Stonah traversa la chambre pour prendre la chemisette que Carry avait l'intention de mettre. Au moment où elle passait devant la fenêtre, elle remarqua un rassemblement formé dans la rue. Stonah vit que c'était une dispute, et elle appela l'attention de sa maîtresse sur ce qui se passait.

— Qu'est-ce que c'est, Stonah? — dit Carry, qui était occupée à se mettre un peu de poudre de riz sur la figure.

— Une dispute, madame, — répondit Stonah.

Carry se précipita vers la fenêtre et regarda dehors. Après un court examen, elle vit qu'un homme parlait avec calme à un groupe d'Espagnols qui paraissaient fort animés. Toutefois ses remontrances ne paraissaient pas d'un grand poids sur leurs esprits. Les Espagnols gesticulaient, l'homme raisonnait ; il offrit un cigare à l'un d'eux, qui le prit, l'alluma, en tira quelques bouffées, puis, le retirant de sa bouche, il se mit à malmener son bienfaiteur plus violemment que jamais. Avec quelque étonnement, et non sans un certain plaisir, Carry s'aperçut que Trevellian était le héros de cette tempête populaire. Elle faisait tous ses efforts pour deviner la cause de cette effervescence. Avait-il violé la paix ? Non ; ce n'était guère dans ses habitudes. Il haïssait les querelles où pouvait intervenir la police et tout ce qui amenait un éclat dans de mauvaises ou de douteuses circonstances. Les autorités de Biarritz

avaient-elles percé le mystère qui entourait le véritable assassin d'*el Moro*. C'était plus probable.

Plus Carry réfléchissait à l'aventure, et plus son embarras augmentait. A la fin, les choses dans la rue semblèrent s'approcher d'une crise. Trevellian se laissait emmener sous la garde de l'homme qui lui avait parlé avec tant de violence. Carry était toute chagrine de ce qui arrivait.

— Je souhaite bien sincèrement qu'il ne se soit pas attiré quelque mauvaise affaire, — dit-elle à sa femme de chambre. — Je le connais beaucoup, et rien ne me serait plus pénible que de le voir engagé dans une mauvaise querelle dans ce stupide pays. Pensez-vous que je puisse faire quelque chose pour lui?

Stonah, qui ne parlait pas à la légère, n'osait pas aventurer une opinion sur un aussi grave sujet.

— Eh bien! dites-vous quelque chose? — s'écria Carry avec impatience.

Une femme croit toujours avoir le privilége d'agir de deux manières bien différentes avec sa femme de chambre : tantôt elle en fait sa confidente, et elle compte qu'elle sera comme un mur sans oreilles; tantôt elle s'emporte contre elle, et fait de ces sorties dans le genre de celles qui ont lieu aux foires de mai ou de Belgrave.

Mais, dans le premier cas, la cour des divorces et les arguments persuasifs du conseil viennent prouver que souvent les femmes de chambre ne sont pas dignes de la confiance que leurs maîtresses mettent en elles, et, dans le second cas, comme dans l'affaire de la Comtesse de Shettand, nous pouvons voir que dans certaines circonstances les femmes de chambre peuvent se regim-

ber et porter plainte, comme dans l'action intentée par Mademoiselle Fray, dans laquelle elle figura avec avantage en qualité de plaignante.

Stonah, ainsi invitée à parler, dit qu'elle pensait que si sa maîtresse pouvait faire quelque chose pour ce gentleman, et que ce fût aussi la pensée de celui-ci, puisqu'il la connaissait, il aurait très-probablement l'idée de se réclamer d'elle.

Ce raisonnement fort subtil, s'il était fautif en quelque point, valait toujours mieux que rien.

Quand elle fut habillée et qu'elle eut attaché son bracelet favori autour de son poignet, Carry descendit pour dîner. Le garçon était en train de poser les plats sur la table, lorsque, à son grand étonnement, elle entendit frapper un coup à la porte et Trevellian entra.

— Mais ! — s'écria Carry stupéfaite, — je vous ai vu, il n'y a qu'un moment, entraîné par une foule de gens qui paraissaient vouloir vous faire un mauvais parti. Je pensais que vous aviez été pris au collet pour l'affaire du taureau.

Elle n'en dit pas davantage sur un coup d'œil de Trevellian, qui lui fit remarquer que le garçon était dans la chambre et pouvait comprendre l'Anglais.

— Ce ne sont pas les murs de pierre qui font la prison, ni les barreaux de fer la cage, ma charmante Quillette, — répondit Trevellian, — voici le fait : J'avais l'intention d'avoir ce soir une rencontre avec cet Allemand, ce Von Stoffenfels qui m'avait insulté grossièrement.

— Comment, ce gros homme qui s'est mis sur votre passage au théâtre?

— Oui, c'est bien cela. J'avais la bonne intention de

lui faire sauter le pas. Mais je suppose que le cœur lui aura manqué quand il a vu le moment approcher, et je pense qu'il aura été conter l'affaire à l'alcade, aux alguazils, enfin aux gens qui font la police dans ce pays, et ils m'ont sommé de me rendre avec eux dans un certain endroit où j'ai été obligé de m'engager dans les formes en usage ici à rester tranquille.

— Je suis enchantée que vous n'alliez pas vous battre, — s'écria Carry de bonne humeur. — Asseyez-vous là, vous arrivez juste pour dîner !

Trevellian ne fit pas de résistance, mais il dit tout en dépliant la serviette que le garçon lui avait apportée : —

— Certainement, il faudra que je tue cet homme.

— Je suis désolée que vous partiez déjà, — dit Carry après le dîner. — J'avais espéré jouir de votre société un peu plus longtemps, je vais être bien délaissée maintenant.

— Je reste rarement longtemps quelque part, — répondit-il.

— Mais ceci est une visite faite au vol.

— En effet, mais vous devez vous souvenir que je n'avais l'intention que de me reposer à Biarritz pendant un jour et une nuit. Je me rends à Paris, et maintenant il y a plus que jamais nécessité à ce que je ne prolonge pas mon séjour ici. Cependant je suis enchanté de vous revoir.

— Peut-être allez-vous à Paris pour enlever quelqu'un ? — dit Carry avec un malicieux sourire.

— Oh ! qu'il est cruel à vous de plaisanter sur un pareil sujet ! — répliqua-t-il pris d'un intérêt subit et profond pour une grappe de raisin.

— Voyons, parlez.

— Si vous me pressez.

— Oui, parlez, — répondit-elle.

— Alors, ma Quillette, je suis forcé d'avouer que les jeunes vierges ne m'intéressent plus. J'ai été pendant assez longtemps sérieusement occupé à violer le septième commandement.

— Oh! — dit Carry en riant. — Quel homme vous êtes!

— Connaissez-vous un proverbe français qui est aussi vrai qu'il est triste ; « On en revient toujours à ses premières amours. »

Il le lui traduisit en Anglais, et Carry le regarda avec étonnement, ne sachant pas trop quel sens caché pouvaient renfermer ces paroles.

— Il est difficile de rencontrer une femme qui nous plaise réellement, — dit Trevellian. — J'ai été à Constantinople dernièrement et j'ai acheté une Circassienne par contrat régulier. Je l'avais payée un bon prix, mais j'ai été affreusement désappointé. Elle ne réalisa pas du tout mon attente. Quand elle ne dormait pas, elle mangeait des sucreries, et quand elle n'était pas occupée à se détruire l'estomac par ce procédé, elle se livrait à son éternelle sieste.

Carry riait.

— Qu'est-ce que vous en avez fait? — demanda-t-elle.

— Oh! je l'ai revendue, et j'ai même gagné dessus. Le préposé aux enchères, qui était un habile homme, avait fait savoir que l'esclave à vendre était la propriété d'un Effendi Anglais, et comme les Anglais ont la réputation d'être riches et difficiles, ce fut à qui aurait ma

Circassienne. Pauvre Loulou! elle pleura beaucoup au moment de me quitter; mais quand je lui eus donné un tas de friandises, elle reprit toute sa sérénité.

— Quand vous en aurez fini avec votre Circassienne, peut-être consentirez-vous à me verser un peu de vin? — dit Carry.

— Je vous demande mille pardons! — s'écria Trevellian; — mais le souvenir de Loulou me plonge toujours dans une espèce d'engourdissement. Du blanc ou du rouge?

— Un peu de ce Chablis. Merci!

— Il y a quelque temps, — reprit Trevellian, — j'avais pris une fantaisie pour une jeune fille Écossaise. Elle avait le front développé, comme un grand nombre de femmes de son pays; ce qui indique la force de caractère, — et elle le prouva bientôt. Comme je déteste les femmes entêtées! et ajoutez à cela que c'était la plus détestable buveuse que j'aie jamais rencontrée de ma vie.

— Pauvre garçon! comme il est difficile de lui plaire! — dit Carry d'un ton moqueur.

— Cela a été un des rêves de ma jeunesse. Mais j'ai trouvé beaucoup de choses plus douces dans la vie.

— Savez-vous, Trevellian, — s'écria Carry, — que vous êtes l'égoïste le plus consommé que j'aie jamais rencontré?

— C'est parce que j'ai une confiance sans bornes en moi-même et dans mes ressources. Cette confiance m'a fait souvent accomplir des choses pour lesquelles, lorsque je reviens par le souvenir sur ma vie passée, je m'admire moi-même. Cela accroît encore le respect que je me porte et je me crois supérieur à beaucoup, sinon à

tous les hommes avec lesquels j'ai pu être en contact.

— Il ne me déplaît nullement de vous entendre parler ainsi, — dit Carry. — Votre égoïsme a réellement quelque chose d'amusant. Mais je pense que pour un homme il doit être loin d'être agréable.

— C'est très-vrai, — répondit Trevellian. — Je suis loin de plaire à tout le monde, bien que vous n'entendiez personne dire que je suis un sot. C'est auprès des femmes que j'ai le plus de succès.

— Ah! près de certaines femmes! — dit Carry avec un mouvement d'épaules qui était assez significatif. — Quand vous m'avez rencontrée pour la première fois, je n'étais qu'une enfant, mais si vous vouliez essayer votre puissance maintenant, vous pourriez être reçu d'une tout autre façon.

— Êtes-vous fataliste? — demanda Trevellian tout à coup.

— Certainement non, pas si folle.

— Cependant vous avez ici, en ce moment, le plus extraordinaire fataliste des temps modernes.

— Ah! — dit-elle.

— Oui, j'ai moi-même une grande foi dans la destinée...

— En vérité?...

— Oui, je considère que c'est le destin qui nous a réunis aujourd'hui, après une si longue séparation.

— Oh! il est bien bon assurément! — dit Carry avec un sourire ironique.

— Les gens dont les étoiles ont été d'une étrange manière réunies à leur naissance...

— Par pitié, n'allez pas m'empêtrer dans votre astro-

logie, votre fatalisme est déjà bien assez pitoyable; mais que je sois pendue si je supporte cette nouvelle sottise.

Il parut déconcerté.

— Je ne suis ni une stupide Circassienne, ni une folle Écossaire entêtée, je vous prie de vous le rappeler.

— Quoi qu'il en soit, — dit Trevellian, — je ne puis m'empêcher de penser que nos destinées sont unies.

Carry se mit à rire tout haut.

— Je m'imagine que nous sommes des êtres destinés à passer leur vie ensemble, — dit Trevellian.

— Mon cher ami, — dit Carry en se levant de sa chaise et lui touchant légèrement l'épaule de sa jolie main, — vous êtes diablement habile; mais vous oubliez que je suis une femme du monde de force à tenir tête à une douzaine d'hommes tous les jours de la semaine: ne vous mettez pas en peine, je sais maintenant que je suis arrivée. Je vois mon jeu, et je n'ai pas besoin que vous m'appreniez à le jouer.

— Qu'ai-je dit? — s'écria Trevellian. — Il m'arrive quelquefois après dîner de me laisser aller à un certain cours d'idées. J'espère que je n'ai rien dit qui dépasse les bornes de mon absurdité habituelle?

Sa main tremblait un peu; il venait d'être battu et il avait conscience de sa défaite.

— Vous en avez dit assez, — répliqua Carry, — et permettez-moi d'ajouter que ce que vous avez dit ne me donne en aucune façon une meilleure opinion de vous! C'était juste ce que j'attendais d'un cosmopolite comme vous.

Trevellian avala la pilule sans mot dire.

Carry était inexorable.

— Si vous allez à Paris, — s'écria-t-elle, — vous ferez bien de partir, autrement vous manquerez le train.

Trevellian accueillit ces paroles avec un triste sourire, prit son chapeau et quitta la chambre en disant sur le ton des anciens jours : —

— Ta-ta-ta, ma petite Quillette.

Carry ne le revit plus à Biarritz.

Il n'y avait pas une demi-heure qu'il avait quitté l'hôtel, qu'il se fit un grand bruit en bas. Bientôt après, Carry entendit dans l'escalier le retentissement de pas qui lui étaient familiers. C'était Lord Bryson qui arrivait à l'improviste. Il entra dans la chambre, la prit dans ses bras et l'embrassa. La réponse mentale de Carry à ses caresses était celle-ci : —

— Qu'il est heureux qu'il soit part! Il y aurait pu avoir une querelle entre eux s'ils s'étaient rencontrés.

CHAPITRE XXXIII

TITRE INUTILE

Carry était fatiguée de Biarritz, et elle accompagna Lord Bryson à son retour en Angleterre. Sa Seigneurie ne fit pas un long séjour à Londres ; il était impatient de se trouver au milieu de son gibier emplumé. Il avait une propriété dans le Leicestershire, et il avait invité trois ou quatre habiles tireurs à s'y rendre vers le 1er. Il était toujours fier de la manière dont il tirait, et c'était avec juste raison, c'était un habile sportman. Carry aurait désiré aller avec lui et s'essayer la main à tirer des perdrix. Mais il ne voulut pas en entendre parler.

— Je n'aime pas l'idée de voir une femme aller à la chasse à tir ; à la chasse à courre c'est autre chose, — dit Lord Bryson. — Mais, que diable ! une femme ne doit jamais perdre complétement le caractère distinctif de son sexe.

Carry fut bien obligée de se contenter de la promesse qu'elle pourrait suivre les chasses à courre autant qu'elle le voudrait quand la saison serait commencée.

Elle partagea son temps entre Londres et Brighton, et elle réussit à s'amuser d'une façon assez agréable : Charles Adams était presque complétement effacé de sa mémoire. Rarement elle s'occupait de n'importe quoi plus de quelques heures; d'autrès incidents, d'autres choses, venaient en foule distraire son esprit et s'y succédaient rapidement; elle était comme beaucoup de femmes dont l'esprit est semblable à un magasin qui contient de belles choses, mais qui y sont mêlées dans la plus étrange confusion.

Un jour, le souvenir qu'elle gardait de Charles Adams fut ravivé d'une singulière manière. Elle avait été dans son brougham au Panthéon pour acheter un perroquet, et, au moment où elle tournait le coin de Marlborough Street, elle vit le jeune marin engagé dans une conversation sérieuse avec Dan le Lunatique. Carry fut étonnée de cette camaraderie, et en éprouva aussi quelque chagrin. Dan n'était pas, dans son genre, un mauvais garçon, mais il gagnait sa vie de la manière la plus précaire, et c'était une mauvaise compagnie pour un jeune homme. Les événements ne se chargèrent que trop de prouver combien cette connaissance était réellement mauvaise et pernicieuse. L'impression qu'elle ressentit de cette circonstance persista pendant près d'une demi-heure, ce qui était étonnant si l'on considère le peu de temps qu'elle donnait habituellement aux affaires passées, puis elle disparut dans les limbes. Elle avait fait son temps.

L'automne touchait à sa fin, le temps froid commençait à se faire sentir. Les fruits et les grains étaient récoltés; les granges et les greniers gémissaient sous le poids des produits du sol. La lune des moissons avait eu son plein cours; les marmottes se pelotonnaient et se préparaient pour leurs six mois de sommeil; les oiseaux des airs et les animaux des champs se couvraient de leurs vêtements d'hiver, et la vieille femme des vieux livres de contes commençait à penser au temps où elle devrait plumer ses oies.

Lord Bryson avait été pris d'un soudain intérêt pour ses écuries, et il examinait les conditions dans lesquelles se trouvaient ses chevaux de chasse. Carry était arrivée dans le Leicestershire, et elle parcourait toute la contrée à cheval et en voiture.

Son apparition avait été l'occasion d'un grand nombre de commentaires. Le Leicestershire est, de tous les comtés, le pire pour y passer sa vie, à cause de ses exigences déplaisantes et exclusives. Les familles vivent à quatre, cinq ou dix milles les unes des autres. On pourrait réellement faire en cet endroit, avec quelque utilité, une petite application des idées de spoliation de MM. Bright et Cobden, renouvelées des lois agraires. Ce serait le lieu du globe le plus habitable, si quelques-uns des propriétaires héréditaires du sol n'étaient pas de si terribles monopolisateurs territoriaux. Lord Bryson fut hautement blâmé par chacun pour avoir introduit dans le pays une personne d'un caractère aussi libre et aussi facile, et l'on espérait bien qu'elle n'aurait pas l'audace de se mettre au milieu des chastes Dianes qui se livraient avec délice aux plaisirs de la chasse.

Le Marquis de Starborough était ordonnateur des chasses, et le choix qu'on avait fait de lui pour remplir ce poste avait été accueilli avec peu de satisfaction, parce qu'il avait fait une mésalliance quelques années auparavant. Il avait épousé une dame qui avait réuni ensemble, d'une manière qui n'était pas convenable, les professions de marchande de modes et de couturière, combinaison qui n'est pas rare dans la capitale. Mais comme le Marquis de Starborough était très-riche et menait les chasses mieux que personne, il était très-populaire parmi les hommes, et les femmes ne purent que gémir et furent forcées de le supporter. Le mariage de la dame était une légère atténuation à la faute. « Mais cependant, ma chère (comme le faisait observer Lady Jawkins), elle a été ceci et cela; si Starborough a été assez fou pour l'épouser, tant pis. Quant à nous, nous ne sommes pas obligées de la reconnaître, et nous ne le voulons pas. »

La Traviata sur la scène et la Traviata à la chasse sont deux choses bien différentes : —

Les douces Vestales rougissent et s'animent
En regardant les nobles formes d'Achille.
Quel beau torse, quelle jambe, quel bras! disent-elles.
Par pudeur, ma chère, taisez-vous. — Pourquoi, maman, où est
L'homme est de bois ou de pierre; qu'est-il de plus? [le mal?]
Je n'ai jamais vu un homme non vêtu.

Lorsqu'il fut ébruité au dehors qu'une dame, qui portait avec orgueil le nom de Quillette, et qui était bien connue pour être sous la protection de Lord Bryson, était arrivée dans le Leicestershire, la terreur et l'alarme furent au comble. Un faucon venant à fondre tout à

coup au milieu des colombes n'aurait pas inspiré une plus grande horreur.

— Quelle effronterie ! — dit Lady Jawkins ; — c'est positivement affreux. Pourquoi de pareilles créatures ne se confinent-elles pas dans Londres, où, jusqu'à un certain point, leur individualité est perdue. Voyez l'idée de cette espèce ! l'impudence de cette drôlesse ! Je voudrais que de pareilles créatures fussent emprisonnées, nourries de pain et d'eau, et employées à de dures travaux. J'ose dire d'avance que cette femme était quelque chose comme une femme de chambre ; elle faisait les lits dans quelque hôtel ; peut-être apportait-elle de l'eau chaude le matin. Mon Dieu ! où va le monde !

Le Duc des Iles Sorlingues fit des représentations à son fils, mais tout fut inutile.

Sa mère aussi joignit ses instances à celles de son époux.

« J'ai appris, — écrivit Sa Grâce, — que vous aviez, depuis peu, fait la connaissance d'une femme à laquelle sont fermés tous les salons des pays policés. Est-il sage, est-il prudent de braver ainsi la société ? Songez à ces questions avec votre bon sens habituel. Une folie de jeunesse est facilement réparée, et une petite affaire comme celle-ci sert souvent à rendre un homme plus intéressant aux yeux du beau sexe. Mais le Leicestershire est le dernier des comtés où je me serais attendue à vous voir venir dans une telle compagnie. Comme le Duc et moi avons ri d'abord à l'idée de la consternation que cela allait jeter parmi les *** et les *** et tous les gens d'Appleton ! Mais, sérieusement, je vous demande de me faire la faveur d'examiner la question, de la

peser dans votre esprit, et je suis sûre que vous ne pouvez manquer d'en venir à une sage détermination. »

Cependant Carry continuait à rester à Fairoaks, la résidence de Lord Bryson. Elle ne se montrait pas par esprit de bravade ni d'ostentation, mais elle était ravie du pays, et elle ne pouvait se tenir renfermée, car elle n'était nullement effrayée à l'idée de rencontrer du monde.

— J'ai autant de droit qu'*elles* peuvent en avoir à parcourir les routes, — se disait-elle ; — les routes sont des propriétés publiques. Je n'ai pas envie d'aller les visiter dans leurs parcs et dans leurs châteaux. Je hais toutes ces vieilles folles, et je n'irais pas, lors même qu'elles m'inviteraient.

Un jour Carry était sortie dans son équipage attelé de deux poneys. Afin d'arriver à Ashby-de-la-Zouche, elle prit un chemin de traverse. Le sentier était étroit, et il n'y avait de place que pour une voiture à la fois. Carry entra dans le défilé la première. Elle avait fait à peine la moitié du chemin qu'un autre équipage, également conduit par une dame, vint à paraître. Ni l'une ni l'autre n'avait de groom avec elle ; elles étaient toutes deux absolument seules. Carry avait évidemment droit au passage, mais l'autre dame, qui par aventure se trouvait être la Marquise de Starborough, croyait avoir un droit égal, et elle cria d'un ton impérieux : —

— Reculez !

— C'est vous qui devez reculer d'abord, — répliqua Carry.

— Oh ! nous allons voir cela, — dit Lady Starborough.

— Vous pouvez voir ce qui vous conviendra, — dit

Carry, — mais, entre autres choses, vous me verrez rester là jusqu'à minuit, à moins qu'il ne vous plaise de reculer.

— Je suppose que vous êtes cette femme qui court le pays en voiture? — s'écria l'irascible Marquise.

Carry voulait savoir à qui elle avait affaire avant d'en dire davantage. « Je lui répondrai tout à l'heure, » — dit-elle entre ses dents.

— Qui êtes-vous? — demanda-t-elle.

La Marquise ne fit pas de réponse.

— Quelque femme du commun qui n'a jamais vu la croupe d'un cheval devant elle jusqu'aujourd'hui.

—Une femme du commun! Je ne suis pas une femme du commun, — dit la grande dame presque suffoquée.

— Qui êtes-vous alors, ma bonne femme? — répliqua Carry parfaitement maîtresse d'elle-même.

— Je suis la Marquise de Starborough, — répondit-elle fièrement, pensant que la seule énonciation de son titre allait annihiler Carry.

— Oh! alors, vous êtes un exemple du triomphe de la prostitution, — répondit Carry froidement; — j'avais souvent souhaité pouvoir vous regarder à mon aise. C'est une occasion. Vous êtes vraiment bien ordinaire, savez-vous? et votre figure est déjà bien assez rouge sans vous mettre en colère pour la faire rougir encore davantage. Vous avez les yeux ternes. Je dois avouer que je n'admire pas le goût de Sa Seigneurie. Je ne puis le féliciter sur sa femme. Mais il aurait rencontré une douzaine de femmes mieux que ça, chaque nuit, chez Kate. A mon avis, c'est une grande erreur que commettent les hommes, d'aller rôder à la lune, autour

des boutiques des marchandes de modes, en quête de têtes à poupées. Je le dirai à Starborough quand je le verrai.

— Vous le voir! — dit la dame dans un transport de rage.

— Oui, je suis fixée dans le voisinage, et j'avais l'intention d'aller lui faire visite. Je vous vaux bien, je crois.

— Oh! ceci est trop fort! — dit Lady Starborough, qui commença à rétrograder dans le sentier aussi vite qu'elle put.

— Dites donc! — lui cria Carry, — dites à Sa Seigneurie que vous avez vu Quillette, et qu'elle n'a pas oublié la nuit où il la rencontra dans Brompton Road.

Lady Starborough tourna si brusquement, qu'elle faillit faire culbuter sa voiture, et elle s'éloigna dans la direction d'Ashby en jouant du fouet avec fureur.

— Si cela ne lui entre pas par les oreilles, — marmotta Carry, — je ne sais pas ce qu'il faut faire. S'imaginer qu'une telle idiote va me tenir tête! Qu'elle attende que je la rencontre dans les champs, elle est sûre d'assister à une chasse; et si je ne lui fais pas rompre le cou, ce ne sera pas faute d'essayer.

CHAPITRE XXXIV

LE RENDEZ-VOUS DE CHASSE

C'était le premier jour de la saison ; un vent du sud et un ciel couvert constituaient une matinée en rapport avec la circonstance. Depuis quelque temps Lord Bryson n'avait pas dit un mot des chiens courants à Carry, mais elle considérait comme certain que l'affaire était arrangée, et qu'il avait l'intention de l'accompagner. Elle l'avait amusé en lui rendant compte de sa rencontre dans le sentier avec Lady Starborough, et il n'avait pas fait entendre un seul mot de désapprobation, ce qui rendait plus remarquable encore ce qui allait se passer dans cette journée pleine d'événements. Les désappointements sont certainement l'héritage des mortels. Il y a des gens qui disent que ce monde est un séjour de douleur, et je suis aussi de l'opinion que c'est une vallée de larmes.

Le déjeuner, qui avait été pris de bonne heure, était terminé. Carry et Lord Bryson étaient seuls.

— Une importante matinée, — dit Carry qui était de brillante humeur.

— Oui, — répondit sèchement Sa Seigneurie.

— Je monterai *Spitfire*, je pense.

Lord Bryson s'agitait avec inquiétude sur sa chaise. Carry le regarda d'un air soupçonneux.

— Qu'est-ce que vous avez ?... pourquoi ne parlez-vous pas?

— Je crois que je ne me sens pas bien, — répliqua-t-il d'un air un peu nerveux.

— Oh! c'est là tout? Vous allez avoir de quoi vous réveiller.

— Comment? — demanda-t-il, comme s'il ne connaissait pas très-bien le grand événement du jour auquel il était naturel qu'il assistât.

— Vous dites comment? J'aime bien cela! Avez-vous la prétention de me dire que vous ne savez pas que les chiens s'assemblent ce matin au Gorse ?

Lord Bryson se secoua comme s'il se préparait à un grand, pour ne pas dire à un inégal combat. Il avait l'air d'un homme qui a un rôle désagréable à remplir et qui voudrait s'y soustraire s'il le pouvait.

— Oui, je le sais, — répondit-il; — mais cela m'importe peu, car je n'irai pas.

Si le tonnerre était tombé tout en feu et en fumée aux pieds de Carry, je doute qu'elle ait été plus surprise. Lord Bryson n'y allait pas! Qu'est-ce que cela voulait dire? Pourquoi la mettait-il de côté après un engagement remontant à plusieurs semaines? Quelques influences devaient avoir agi en dessous main. Elle se détermina à faire voir aux gens de Leicestershire qu'elle

n'était pas faite d'un vil métal. Elle se leva de sa chaise, traversa la chambre, en prit une autre, la traîna tout près de Lord Bryson, et s'assit en face de lui ; puis, avec un ton et une physionomie sévères et inflexibles, elle s'écria : —

— Maintenant, que veut dire tout ceci ?

Maintenant qu'il avait commencé, ce n'était plus rien pour lui de continuer à accomplir sa désagréable tâche, aussi répondit-il : —

— Vous ne devez pas vous offenser, Carry, mais le fait est...

— Quoi ? quoi ? — s'écria-t-elle dans son impatience ; — ne battez pas les buissons, allez au fait à l'instant.

— J'allais en voiture à Tam'orth hier, et en allant par Atherstone, j'ai rencontré deux personnes que je connais très-bien. Ils avaient dîné à Starborough le soir précédent, et, d'après ce qu'ils me dirent, il paraît qu'il s'est tramé là une conspiration contre vous.

— N'est-ce que cela ? — s'écria Carry faisant claquer ses doigts d'un air de défi. — Je ne m'inquiète guère d'eux.

— Allons, chérie, je vous rapporte seulement ce que j'ai entendu dire ; ne vous emportez pas comme cela.

— Il faut que vous soyez une brute pour prêter l'oreille à ce que vous entendez dire contre moi, — dit Carry avec aigreur. — Mais cela ne prouve qu'une chose dont je m'étais toujours doutée : vous ne vous êtes jamais occupé sérieusement de moi. Il vous convenait d'avoir une femme auprès de vous, quelque chose à choyer et à bouder, voilà tout. Mais pour un sentiment réel de considération ou d'amour, ce serait une duperie que d'y

croire. Oh! ne vous inquiétez pas, je n'irai pas me briser le cœur pour vous.

— Vous voilà partie! — répliqua Lord Bryson. — Par Jupiter! lorsqu'on vous dit quelque chose, c'est comme si l'on montait une montre. Vous allez de l'avant comme si vous ne pouviez plus vous arrêter.

— Que savez-vous de la conspiration? — dit tout à coup Carry.

— Je n'ai pu le savoir bien exactement, Carry, mais Lady Starborough vous hait.

— En vérité?... Cela ne me tuera pas.

— Non, il est à souhaiter que non

— Continuez, — dit-elle sèchement.

— Elle a tellement travaillé Starborough, qu'il a promis de faire tout ce qu'elle voudrait. Elle lui a rendu la vie malheureuse depuis le jour où elle vous a rencontrée.

— Elle paraît avoir agi sur vous également, — s'écria Carry.

— Sur moi? — dit-il au comble de l'étonnement. — Je ne l'ai pas vue une seule fois, et je ne lui parlerais pas si je la rencontrais.

— Oh! oui, j'ose le dire, vous êtes tout à fait immaculé, — répliqua Carry sur le ton de la raillerie.

Il ne répondit rien, il parut seulement un peu piqué, et, allant à un cabinet, il prit une élégante bouteille de cristal taillé et se versa un verre de Curaçao : c'était sa liqueur favorite après son déjeuner.

— Regardez-moi un peu, — s'écria Carry.

Il la regarda attentivement.

— Parliez-vous sérieusement lorsque vous avez dit

que vous n'aviez pas l'intention d'aller au rendez-vous?

— Parfaitement sérieusement.

— Vous êtes décidé?

— Très-décidé, — répondit-il.

— En ce cas, je ne vous reparlerai jamais.

— L'alternative est vraiment terrible, mais je dois m'y soumettre, — dit-il.

— Oh! ne plaisantez pas; je ne suis pas d'humeur à m'y prêter, — répliqua Carry avec pétulance.

— Sérieusement, Carry, je ne désire pas me faire considérer comme un fou.

— Oh! ne me parlez pas!

— Mais...

— C'est bon, mon cher, — dit-elle amèrement, — je me souviendrai de vous.

— Écoutez-moi, je vous en prie.

— Non, je ne veux pas.

— Mais vous le devez.

— Oh! non, je ne le dois pas. Vous ne pouvez pas m'obliger à faire une chose qui ne me convient pas; et je vous le dis, je ne me laisserai pas prendre à vos cajoleries. J'irai seule à cet infernal rendez-vous. Vous allez voir si je ne le fais pas.

— Sérieusement vous ne ferez pas cela.

— Je ne le ferai pas! Vous ne me connaissez pas, mon cher. Est-ce que vous pensez que je m'inquiète de votre Lady Starborough? Elle ne me vaut pas à beaucoup près. Qui connaissait-elle avant de rencontrer l'homme qui l'a épousée? Mais elle parlait au premier venu qui lui

offrait un verre de bière. Je veux que Lady Starboroug se souvienne de moi.

Lord Bryson ne pouvait s'empêcher de penser qu'il était excessivement agréable d'entendre une femme parler d'une autre femme pour la maltraiter. Il y avait quelque chose de si franc, de si accentué dans la sortie de Carry, qu'avant tout on ne pouvait douter un instant qu'elle ne parlât à cœur ouvert. Mais comme réellement il l'aimait, il s'approcha d'elle, et il essaya de la calmer, de la radoucir ; mais elle était trop en colère pour l'écouter et prêter même la moindre attention à ses paroles conciliatrices.

Les yeux en feu et les lèvres tremblantes, elle s'élança sur le cordon de la sonnette et le tira violemment. Quand le domestique parut, elle s'écria : —

— Dites à Atkins de seller *Spitfire* et de me l'amener à l'instant. Dites-lui aussi qu'il est inutile qu'il mette la martingale pour aujourd'hui.

L'homme salua et se retira.

— Pourquoi ne pas lui mettre la martingale? Vous savez quel animal endiablé est ce cheval.

— Je ne m'en soucie guère. Je suppose que je peux faire ce qui me plaît.

— Non pas, si vous avez l'intention de vous rompre le cou.

— Oh! foin de mon cou! De quoi allez-vous vous inquiéter? — dit Carry.

— Ma chère enfant, — dit Lord Bryson avec douceur, — ne vous exaspérez pas ainsi pour rien.

— Il me semble qu'il y a bien de quoi se mettre hors de soi, — répondit Carry. — Je crois que vous n'auriez pas

grand souci s'il m'arrivait quelque chose. Peut-être suis-je pour vous une entrave. Si vous ne m'aviez pas avec vous, vous pourriez ne songer qu'à votre rang élevé et épouser une Paget.

Lord Bryson ne put s'empêcher de rire à l'idée d'épouser une Paget.

— Je pourrais tout aussi bien vous épouser vous-même, — dit-il.

— La différence ne serait pas grande, — répondit Carry; — mais je ne voudrais pas vous épouser, si vous me le demandiez, il est donc inutile de vous en flatter. Après votre conduite d'aujourd'hui, il me sera impossible de vous aimer encore. Figurez-vous un homme qui laisse une femme aller seule au milieu d'étrangers qui lui sont hostiles. Si c'est là ce qu'il faut attendre des pairs du royaume, — c'est ainsi que vous vous appelez, je crois, — j'aurais eu de l'avantage à me mettre sous la protection d'un bourgeois.

Lord Bryson connaissait si bien le caractère de Carry qu'il n'osa pas lui répondre.

— Pourquoi ne me répondez-vous pas? — dit Carry avec vivacité. — Si vous allez devenir stupide, je me jette sur vous.

— Réellement?...

Il commençait à avoir une grande frayeur.

— C'est toujours ma chance de tomber sur des fous, — dit Carry, comme si la force de la douleur lui arrachait un gémissement. — Ne me répondez pas maintenant, — s'écria-t-elle au moment où il se disposait à parler. — Je vais aller mettre mon amazone, et si je n'étonne pas ces stupides gens du Leicestershire, ce sera

pitié. Quant à vous, je n'ai jamais rencontré de ma vie un homme d'un aussi pauvre esprit et d'un aussi misérable caractère. Vous êtes tout pâle maintenant. Savez-vous pourquoi? c'est parce que vous êtes un lâche.

Après ce dernier trait Carry quitta la chambre. Elle n'était jamais longue à sa toilette, mais dans cette occasion elle revêtit son costume avec la plus incroyable célérité. Son groom Atkins lui tenait sa jument prête devant la maison. Lord Bryson regardait de la fenêtre. Il l'aurait fait rester à la maison s'il avait eu le moyen de l'y obliger, mais il n'avait pas plus d'autorité sur elle qu'il pouvait en avoir sur le vent. Il ne savait trop s'il faisait bien ou mal en la laissant aller seule. Il n'était sûr que d'une chose, c'est que s'il l'accompagnait, il s'engageait dans une querelle sérieuse, soit avec l'un, soit avec l'autre des chasseurs; aussi la laissa-t-il partir. Carry l'aperçut debout près de la fenêtre; il lui envoya un baiser de la main, mais elle ne parut en aucune façon remarquer sa présence.

— J'aurais bien été lui prêter la main pour se mettre en selle, mais elle ne m'aurait pas remercié de mes soins et très-probablement elle m'aurait malmené devant mes gens, — murmura Lord Bryson en se parlant à lui-même.

— Quel est le chemin, Atkins? — dit Carry.

— Le rendez-vous est au Gorse aujourd'hui, milady.

— Où est-ce?...

— Sur la route de Market Harborough, milady. Vous tournez à droite aussitôt après que vous êtes arrivée à Bos'uth, et le Gorse est juste en face, milady.

Carry toucha légèrement *Spitfire* de sa cravache; elle s'élança dans l'avenue, et fut bientôt hors de vue.

Le Gorse n'était pas loin de Fairoaks, et un temps de course précipitée l'amena bientôt sur le terrain. L'assemblée était nombreuse au lieu du rendez-vous, et son éclat était rehaussé par la présence d'un grand nombre de dames.

Malgré tout son courage, Carry ne put empêcher son cœur de battre un peu plus vite. Elle fit toutefois avancer son cheval au centre du groupe avec l'air de la plus grande indifférence. Tous les yeux étaient tournés vers elle. Des conférences à voix basse s'établissaient. Carry entendit un homme dire à un autre : —

— Bryson n'est pas fou, par Saint Georges!

— Non, je pensais bien qu'il ne voudrait pas aller de l'avant quand même, — répondit son ami.

— Ainsi, c'est là Quillette? — dit un troisième gentleman qui se joignit aux deux autres.

— C'est la créature en question, — répondit-on.

Lâchant un peu la bride à son cheval, Carry le fit tourner dans cette direction, et s'adressant au nouvel arrivé : —

— Oui, mon vieux, c'est Quillette. Que pensez-vous d'elle?

— Enchanté de faire votre connaissance, — dit le pauvre homme, ne sachant trop quoi faire.

Ses deux compagnons le regardaient avec étonnement.

— Faire ma connaissance? s'écria Carry; — oh! non, ne vous flattez pas de cela. Je ne fais pas la connaissance d'un homme qui est assez vil pour parler d'une

façon peu convenable d'une femme qui est devant lui et qu'il sait à portée de l'entendre.

Après lui avoir lancé un regard hautain, elle dirigea son cheval dans une autre direction.

Le malheureux homme paraissait confondu. Le Gorse était un bois qui n'était pas d'une étendue bien considérable ; mais, grâce à l'épaisseur de son taillis, c'était la retraite favorite des renards, et l'on espérait une bonne journée. Les chiens s'agitaient en tous sens, enfonçant leur nez en terre, d'abord ici, puis là; mais ils n'étaient pas encore entrés sous le couvert. Carry, en regardant autour d'elle, aperçut Lady Starborough, elle était engagée dans une sérieuse conversation avec son mari. Lord Starborough inclina la tête en signe d'approbation complète à ce que disait sa femme, et fit avancer son cheval dans la direction de Carry. Elle le vit s'approcher et comprit bien qu'il allait lui parler. Lorsqu'il fut arrivé près d'elle, il leva son chapeau, mais bien légèrement, et dit : —

— J'espère que vous voudrez bien excuser mon apparente rudesse, mais je vous suis député par les ladies et les gentlemen de la chasse pour vous prier de vous retirer. Il est excessivement pénible pour moi d'avoir à vous présenter une semblable requête, mais comme directeur des chasses il ne me reste pas d'autre alternative.

C'était juste ce à quoi s'attendait Carry. Elle répondit avec un admirable sang-froid et la plus incroyable bonne humeur, d'une voix assez haute pour être entendue à une certaine distance : —

— Ne rougissez pas, mon cher ami, je ne m'en pren-

drai nullement à vous. Je sais très-bien que vous êtes poussé par votre ... de femme.

Lord Starborough se mordit les lèvres.

Les hommes qui étaient épars aux alentours étaient trop bien élevés pour faire cercle autour des deux personnes engagées dans cette discussion. Ils avaient cessé toute conversation, et sans avoir l'air d'écouter, ils ne pouvaient pas s'empêcher d'entendre tout ce qui se disait.

— Vous pouvez dire à votre femme, à toutes les ladies et à tous les gentlemen de la chasse, en leur portant mes compliments, que je pense qu'ils font preuve d'une infernale insolence,— répliqua Carry d'une voix qui n'avait rien d'altéré ni de tremblant.

Lord Starborough paraissait fort mal à l'aise ; il accomplissait une bien désagréable mission.

— Quant à votre femme, qui se donne des airs qui, pour vous qui connaissez les choses, sont purement et simplement absurdes, — continua Carry, — tout le monde sait ce qu'elle était. Il ne me faudrait pas beaucoup de temps pour me rendre auprès d'elle maintenant, et pour lui rafraîchir la mémoire sur quelques petits événements de sa première carrière.

La figure de Starborough avait une expression presque suppliante. Il désirait bien ardemment être débarrassé de sa corvée.

— Mais je ne le ferai pas par égard pour vous, — continua Carry. — Je ne voudrais pas vous mettre dans une fausse position.

— Voulez-vous être assez bonne pour me faire une réponse ? — dit Sa Seigneurie.

— Ne soyez pas si pressé. Je vous la ferai en son temps, — répondit-elle. — Vous désirez me voir retourner à Fairoaks, quand je suis venue exprès ici pour suivre la chasse. C'est là vôtre simple et modeste requête, n'est-ce pas?

Le veneur reconnut que cela était exact.

— Alors tout ce que je puis vous dire, c'est que je ne ferai rien qui ressemble à cela. Je suis venue pour suivre la chasse et je persiste dans mon intention de le faire.

— C'est là votre détermination ?

— Oui.

Lord Starborough leva de nouveau son chapeau avec la même roideur formaliste qu'à son arrivée, et se dirigea en droite ligne vers le piqueur, qui était debout au milieu des chiens.

— Appelez les chiens, — s'écria Sa Seigneurie, — accouplez-les et reconduisez-les aux chenils.

L'homme le regarda avec le plus complet étonnement, mais il répondit : —

— Oui, milord.

Toutefois, avant qu'il eût pu exécuter les ordres de Sa Seigneurie, il survint un accident qui à l'instant changea la face des choses. Un groupe de laboureurs et d'ouvriers avaient pénétré dans le Gorse, et par hasard ou tout autrement avaient fait lever un renard. Cet accident changea l'humiliation de Carry en un brillant triomphe.

CHAPITRE XXXV

LADY STARBOROUGH EST BATTUE SUR TOUS LES POINTS

Le renard sortit du couvert presque sous le nez des chiens. La bête n'osait plus rentrer dans le Gorse, car les paysans la suivaient en poussant de grands cris ; aussi se lança-t-elle en plaine. En ce moment un gentleman galopa vers Carry, et s'écria en toute hâte : —

— Excusez-moi, mais j'aime votre courage ; suivez-moi, et à nous deux nous aurons bon marché de Starborough.

Ce n'était le moment ni de réfléchir ni d'hésiter, aussi Carry le suivit-elle. L'étranger s'élança du côté des chiens, qui étaient animés jusqu'à la frénésie. Il se mit à crier de toute la force de ses poumons : « En avant! en avant! » Les fouets étaient muets, mais les chiens ne purent résister à ce cri magique ; l'odeur de la bête leur montait aux narines et l'étranger les excitait de tout

son pouvoir. Leurs aboiements et leurs glapissements cessèrent, ils mirent leurs nez contre la terre et s'élancèrent sur la piste en un instant. Les chasseurs se réjouissaient intérieurement, et ne firent aucun effort pour les retenir. Starborough était furieux.

L'étranger, accompagné par Carry, prit la tête, et tous les chasseurs, à fort peu d'exceptions, se mirent en mouvement. Lord Starborough et sa noble dame en étaient arrivés à la frénésie. Un groupe d'amis qui partageaient leurs sentiments les entourait. Ceux-ci préféraient perdre une journée de chasse plutôt que de suivre les chiens dans la société d'une femme telle que Carry. Le renard lancé était un mâle, autant qu'on en pouvait juger à sa grosseur et à son apparence. Il est à remarquer que toutes les dames s'étaient éloignées lorsqu'elles avaient pu se rendre compte de l'état des choses. Carry était la seule femme qui suivît la chasse. Les hommes étaient enchantés, et ils prévoyaient une course de premier ordre.

Carry était charmée, ravie au septième ciel. Elle et son compagnon menaient toujours la chasse ; ils avaient une bonne avance et tous deux étaient bien montés. Le renard longea la petite ville de Market-Bosworth, et se dirigea sur Fairoaks. La trotte était bonne, elle était, au dire de quelques vieux gentlemen, d'environ treize milles. Carry, de temps en temps, jetait un coup d'œil sur son compagnon. C'était un tout jeune homme, il avait tout au plus vingt et un ans ; il avait bon air et son visage avait un cachet tout aristocratique. Une barrière à cinq barreaux se trouvait devant eux. Les chiens étaient à une bonne distance, tout en face. Le

renard allait bien et ne paraissait nullement fatigué. Le compagnon de Carry lui montra la grille.

— Dois-je vous montrer le chemin par-dessus cet obstacle ? — dit-il.

Carry fit un signe d'assentiment.

Il toucha vigoureusement le flanc de son cheval avec l'éperon et, tenant l'animal bien en main, il s'approcha de la grille qui était surmontée de pointes. Son cheval s'enleva sans hésitation, et alla retomber sur le sol, de l'autre côté de l'obstacle, sans accident. Le cavalier retint un peu son cheval, fit un petit détour et, s'appuyant sur sa croupe, veilla sur Carry.

Si la grille avait eu le double de hauteur, Carry l'aurait franchie. *Spitfire* comprit ce qu'on attendait de lui ; il s'élança dans l'espace en repliant les jambes sous lui et franchit la grille d'une splendide façon, en laissant encore un écart de plus de deux pouces. Le jeune homme exprima son approbation par un sourire et ils reprirent leur course.

Le renard et les chiens s'étaient maintenus à fort peu de distance, mais maintenant la poursuite commençait à se ralentir un peu. Il y avait parmi les chiens de nombreux traînards, et quelques-uns avaient complétement abandonné la piste, et suivaient de près Carry et son cavalier. Un petit cours d'eau barrait le chemin de sa large bande argentée; mais le renard, ne paraissant pas aimer cette vue, fit un détour, et reprit sa course de nouveau vers Bosworth, à travers une belle prairie qui était connue sous le nom de Stoat-Bottom. Là, sur cette belle étendue de terre couverte de gazon, les chasseurs purent faire la course la plus facile, la plus douce et la

plus agréable qu'ils eussent faite de leur vie, et ceux qui avaient tenu bon et étaient restés dans les rangs un peu éclaircis, éprouvaient la plus vive satisfaction. Carry et l'étranger menaient toujours la chasse et excitaient l'admiration de tous par leur belle tenue à cheval.

Après avoir traversé Stoat-Bottom, ils arrivèrent à un chemin qui se trouvait être la grande route. Un enfant, qui était occupé à faire la chasse aux oiseaux, leur avait ouvert la barrière, et tenait également ouverte celle qui était de l'autre côté de la route. Il savait, en faisant cela, attraper quelques shillings. La terre, de l'autre côté du chemin, était destinée à la culture, et avait été labourée depuis peu. Le renard et les chiens se fatiguaient à la traverser.

Carry et son ami allaient s'engager sur la route quand ils aperçurent un petit groupe de cavaliers. Un coup d'œil suffit à Carry pour reconnaître que c'était Lord et Lady Starborough, et leur société, qui revenaient du point où la chasse avait commencé. Carry, en riant d'un air de défi, traversa la route, et fut bientôt au milieu des terres labourées. Un moment après elle fut surprise par un bruit qu'elle entendit vers sa droite, et à son grand étonnement elle vit Lady Starborough qui s'avançait en tirant sur ses brides de toutes ses forces. L'animal, plein de feu et d'avoine, avait été si excité par la vue des autres chevaux, qu'il s'était élancé à leur suite, emportant sa maîtresse avec une telle impétuosité, qu'elle était dans l'impossibilité de l'arrêter. Si Carry n'avait pas eu à tenir ses rênes, elle aurait volontiers battu des mains; mais les choses étant ainsi, elle se con-

tenta de pousser *Spitfire* en avant. Elle fut suivie de près par l'étranger.

Lord Starborough et ses amis étaient en quelque façon obligés de suivre, pour veiller à ce qu'il n'arrivât pas de mal à la noble dame.

L'étranger sourit gaiement lorsqu'il fut en vue de Carry, qui lui rendit son sourire avec la même franchise.

Le cheval de Lady Starborough étant de beaucoup le plus frais, prit naturellement la tête sur les autres, et même à une assez grande distance. Les terres labourées avaient été traversées, et le renard fit encore un détour comme pour se diriger vers une terre qu'il connaissait et dont il était sûr.

La chasse reprenait encore une fois la direction de Fairoaks. Il y avait un ruisseau d'une assez grande largeur à traverser. Le renard se mit à l'eau gaiement. Lady Starborough n'était pas encore parvenue à se rendre maîtresse de son indomptable coursier. Elle était à cinquante pas et plus en avant de Carry et de son ami. Les chasseurs étaient derrière, à une distance à peu près double. Lord Starborough et ses amis, et principalement les femmes, qui avaient alors une excuse pour se joindre à la chasse, étaient un peu en avant du gros des chasseurs.

Lady Starborough s'était tenue ferme sur sa selle jusqu'au moment où elle aperçut le ruisseau. Alors, au lieu de rendre la main, elle se mit à tirer sur les rênes, et à retenir son cheval pour l'empêcher de sauter. Il hésita sur le bord, fit un écart, bondit sur place, et lança

celle qui le montait, par-dessus sa tête, dans cinq pieds d'eau.

Carry et l'étranger assistèrent à la déconfiture de la dame avec une grande joie. Ils se placèrent, pour sauter, à la place même qu'elle avait occupée, et lui passèrent par-dessus la tête, et le rire sonore de Carry éclata à ses oreilles au moment où les chevaux franchissaient le ruisseau. Ils ne s'arrêtèrent pas pour lui porter secours, car ils savaient que Sa Seigneurie était à quelques pas derrière.

Le renard alla de l'avant, suivi par les chiens, jusqu'à ce qu'ils eurent atteint le spacieux domaine de Fairoaks. Le renard se traîna péniblement tout le long de la partie boisée du parc. Les chiens avaient la langue pendante, les chevaux étaient fatigués, et couverts d'une blanche écume. Il était évident que la chasse touchait à sa fin. Le brave renard continua jusqu'au moment où il put à peine mettre une jambe devant l'autre, et vint s'arrêter en face des fenêtres de Fairoaks. Les cruelles morsures des chiens pénétrèrent bientôt dans ses chairs.

L'étranger, poussant un cri de triomphe, sauta à bas de son cheval, fumant et tout pantelant, écarta les chiens avec son fouet et en leur administrant quelques coups de pied à l'occasion, saisit habilement le renard dans ses bras, tira son couteau de chasse, rendit à la pauvre bête le dernier service en l'égorgeant, l'agita dans les airs, le jeta au milieu des chiens, s'avança vers Carry, avec le bouquet de poils à la main, et le lui présenta gracieusement. Carry remercia d'un sourire qui éclaira son visage et fit encore valoir sa beauté.

Le reste des chasseurs arrivait alors par deux et par trois. Quelques-uns descendaient de cheval pour examiner l'état de la sangle; d'autres causaient entre eux. Carry eut une idée. D'une voix claire elle s'écria : —

— Gentlemen !

Un profond silence s'établit à l'instant.

— Gentlemen, après vos rudes fatigues, voulez-vous me faire l'honneur de venir chez moi et luncher.

— Très-heureux !

— Enchanté, je vous assure

— Ravi !

— Fort obligé !

Et d'autres expressions de consentement se firent entendre de toutes parts. Les hommes furent unanimes, ils étaient pressés par la soif et par la faim. Leurs femmes et leurs filles étaient parties et rentrées au logis. Où était le mal? Et plus d'un fit cette remarque : —

— Ils peuvent dire ce qu'ils veulent, mais c'est une bien jolie femme.

Carry, avec son insouciance habituelle, montra le chemin à travers les palissades abattues, jusqu'à la grande pelouse du parc.

Lord Bryson, mis en émoi par le tumulte, sortit de la maison, et s'arrêta sur le perron. Il fut littéralement étonné. Quelles pouvaient être les intentions de Carry en rentrant dans la maison accompagnée par tous ces hommes en habits écarlates, qui se frayaient si complaisamment un chemin à travers son parc.

— Une course splendide ! — dit Carry, lorsqu'il vint

lui prêter assistance pour descendre de cheval.—Appelez les domestiques. Ces gentlemen viennent ici pour luncher. Faites que l'on se presse.

Bryson eut bien peu de temps pour se rendre compte de l'événement, car, un instant après, il était occupé à presser la main d'une dizaine de gentlemen qu'il connaissait, et qui commencèrent à lui raconter, d'une façon quelque peu confuse, les plaisirs de la journée. Une chose sur laquelle tout le monde fut d'accord, c'est que Carry avait remporté un triomphe signalé sur Lady Starborough et sa clique. Quelques-uns l'avaient vue retirer de l'eau pleurant de rage et de contrariété.

Carry alla dans l'antichambre, sonna, et ordonna aux grooms d'aller veiller sur les chevaux, dit aux valets de pied de montrer aux gentlemen l'endroit où ils pourraient se laver les mains, donna les ordres pour le luncheon, dit au sommelier de s'occuper du vin et de la bière, et d'en apporter immédiatement une certaine quantité ; puis elle monta pour changer de toilette. Lorsqu'elle redescendit elle était réellement charmante, avec cet éclat de santé que l'exercice avait répandu sur son visage. L'étranger qui lui avait prêté un si utile concours lui fut présenté dans toutes les formes par Lord Bryson.

— Permettez-moi de vous présenter Sir Frédérick Wilmer, — dit-il; — Sir Frédérick, Mistress Strathmore.

Strathmore était le nom de famille du Duc des Iles Sorlingues, et il appelait toujours Carry Mistress Strathmore lorsqu'il avait à lui présenter quelqu'un.

Sir Frédérick s'assit à côté d'elle, et une conversation animée s'établit entre eux. Elle ne cessa que lorsque le luncheon fut annoncé.

Il y avait foule autour du fauteuil de Carry, chacun la complimentait ; mais elle donna le bras à Sir Frédérick, et il la conduisit dans la salle à manger.

CHAPITRE XXXVI

LE VOL

L'aventure de la chasse eut pour résultat de rendre Carry plus célèbre que jamais. Elle défraya l'entretien des clubs, et c'était le sujet de conversation favori dans toutes les courses de chevaux.

Lord Starborough était un des importants patrons du turf, et sa femme était aussi bien connue dans tous les cercles du sport.

Carry revint prudemment à Londres bientôt après. Elle ne considérait pas comme parfaitement sage de tenter la Providence une seconde fois. Elle était complétement satisfaite de son premier succès, qui était décisif et indiscutable.

Les fêtes de Noël approchaient. Lord Bryson se rendit auprès de son père, et Carry resta seule. Sa solitude trouvait, de temps en temps, quelque consolation dans les visites que lui faisait Sir Frédérick Wilmer.

Le jeune baronnet avait pris un goût décidé pour Carry, qui le recevait avec grâce et amabilité.

Millan, le marchand de chevaux, entendit parler des visites de Sir Frédérick Wilmer, et s'aventura à faire des représentations à Carry sur la folie qu'il y avait à courir un si grand risque. Si Lord Bryson venait à en être informé, il ne voudrait pas assurément croire que cette amitié de fraîche date restât dans les termes d'une affection purement platonique.

Carry écouta les observations de son habile et judicieux ami ; mais lorsqu'il eut fini, elle lui dit froidement qu'elle entendait agir selon son goût et sa fantaisie ; que si cela ne lui plaisait pas, et qu'il ne fût pas satisfait de sa conduite, il devait en prendre son parti. Elle ajouta qu'elle ne lui reconnaissait aucun droit sur elle, et qu'elle n'avait jamais entendu lui en conférer le moindre ; qu'un marchand de chevaux pouvait être un individu parfaitement bien dans sa sphère, mais que, comme tous les commerçants, il était bon de le tenir à distance, trop de familiarité finissant par engendrer le mépris ; que c'est un vieux proverbe qu'il devait probablement connaître ; que, dans tous les cas, il pouvait en faire son profit, et qu'elle désirait qu'il méditât ce précepte moral ; que, lorsqu'elle aurait besoin de ses avis, elle irait le trouver ; mais que, quant à présent, elle pouvait s'en passer.

M. Millan s'aventura à lui faire observer que l'oiseau était encore très-bien garni de plumes ; qu'il était vrai qu'il avait déjà été plumé, mais l'opération n'avait été faite que partiellement, et une grande partie de son plumage était encore intacte, et que c'était grande pitié

de le laisser passer entre les mains d'une autre quand il restait encore tant à faire.

Carry demanda la permission de constater, en réponse, que le marchand de chevaux avait eu sa bonne part du plumage enlevé, ce qu'il fut loin de nier. Mais sa cupidité naturelle était telle, qu'il était loin d'être satisfait : semblable au tigre lorsqu'il a une fois goûté du sang, il voulait sucer jusqu'à la dernière goutte de celui de sa victime.

M. Millan, voyant qu'il ne gagnerait rien à défendre plus longtemps la motion qu'il avait faite, fut obligé de se contenter des réponses peu satisfaisantes de sa belle associée, et d'attendre avec une impatience mal déguisée le cours des événements. Lorsque les fêtes de Noël furent passées, lorsque, selon l'usage, on se fut livré à ces hécatombes de bœufs tués et mangés, lorsque oies, dindons et puddings eurent été consommés, Lord Bryson revint auprès de l'objet inconsolable de son amour, qui ne parut pas aussi charmé de sa soudaine réapparition que les femmes qui aiment leur seigneur et maître sont généralement supposées l'être en pareille occasion. Mais l'amour de Sa Seigneurie était passablement aveugle ; il ne faisait guère exception à la règle générale, et il n'était pas très-nécessaire d'avoir recours à l'emploi du bandeau.

Quelques personnes rentraient en ville ; le Parlement devait s'ouvrir dans trois semaines ou un mois, et le Parc commençait à ne plus présenter un aspect aussi désolé.

Un soir, en Janvier, Lord Bryson était sorti pour une heure ou deux ; Carry, qui ne se sentait pas bien, était

restée à la maison. Elle s'amusa, pendant quelque temps, à lire *la Pucelle*. Fatiguée à la fin de sa lecture, elle tomba dans un demi-sommeil, plongée dans un fauteuil, devant le feu.

Le dos du fauteuil dans lequel elle était étendue était devant une fenêtre qui ouvrait sur le jardin. Au dehors, la nuit était noire et froide. Les rideaux étaient baissés, le gaz allumé, mais les volets n'étaient pas fermés.

Au moment où Carry commençait à se laisser aller à son état de somnolence, la femme de chambre entra et la réveilla.

— Il est tard, Madame, — dit Stonah, s'adressant à sa maîtresse. — Dois-je rester levée pour me tenir aux ordres de Sa Seigneurie?

Carry leva la tête et répondit : —

— Non, c'est inutile. Je veillerai encore. Faites coucher la servante et apportez-moi un peu de vin.

Stonah exécuta les ordres qui lui avaient été donnés, souhaita une bonne nuit à sa maîtresse et se retira.

Carry but deux ou trois verres de vin, raviva le feu, ferma trois des becs de gaz, laissant le quatrième brûler à flamme très-basse ; une trop vive lumière lui faisait mal aux yeux quand elle dormait.

Elle avait oublié de fermer les volets, et, se jetant de nouveau dans son fauteuil, elle se remit à sommeiller. Le feu brûlait lentement, et sans produire de flamme envoyait une grande chaleur dans la chambre qui restait fort sombre.

La chaleur augmentait encore l'état d'assoupissement de Carry; elle s'était tout à fait endormie; pendant combien de temps, elle ne le savait pas; mais il lui

sembla, en se réveillant, entendre des voix, soit dans la chambre, soit au dehors, juste sous la fenêtre.

Par un grand effort de volonté, elle secoua le lourd sommeil qui pesait sur elle et écouta. Tout était tranquille. Une minute se passa, ce fut une minute de cruelle inquiétude. Elle n'entendit rien. Elle commençait à croire qu'elle avait été le jouet d'un rêve et elle se disposait à se rendormir. Mais non. Les voix se firent entendre de nouveau. Deux hommes, ou plus, ceci n'était pas facile à décider dans le premier moment, étaient engagés dans une conversation, non dans la chambre, mais tout près à l'extérieur.

La fenêtre dont nous avons parlé ouvrait sur le jardin, sur le derrière de la maison. Si le fauteuil de Carry n'avait pas été si rapproché de cette fenêtre, elle n'aurait pas entendu ces hommes, car ils ne faisaient entendre qu'un chuchotement produit à voix aussi basse que possible; mais, par un temps sec, les sons portent mieux que lorsque l'air est chargé d'humidité et de vapeurs.

Carry était fort alarmée. Qui pouvait être dans son jardin à cette heure de la nuit? et quels pouvaient être les motifs qui y amenaient quelqu'un? Elle n'aimait pas à se remuer; aussi, restant tranquillement dans son fauteuil, elle attendit.

Les hommes ne parlaient pas l'argot de la grande confrérie des voleurs. Mais, néanmoins, leur conversation rendait le motif qui les avait fait s'introduire dans le jardin très-suffisamment évident.

— J'aime beaucoup à me livrer à un jeu comme celui-ci quand la nuit est noire, — s'écria l'un des hommes.

Son compagnon murmura quelque chose qu'elle ne put entendre distinctement.

— Si ce que j'ai entendu dire est vrai, — continuà le premier, — il doit y avoir ici de quoi réjouir l'œil d'un juif, et ce sont de ce ces choses dont j'aime à m'approvisionner.

— Je voudrais bien n'être jamais venu, —répondit le second d'une voix sourde, dont le timbre frappa Carry comme s'il ne lui était pas étranger.

Il lui sembla qu'elle reconnaissait la voix de tous les deux; mais elle n'eut pas plus tôt conçu cette idée qu'elle la chassa comme trop absurde, et elle était trop effrayée pour réfléchir sérieusement à quoi que ce soit. Cependant elle essayait par instant de se rappeler quels individus elle pouvait avoir rencontrés ayant des organes semblables, dans quels lieux et à quelle époque.

— Quoi?... dit le premier imprudemment et presque à voix haute.

Le second répéta son observation.

— Bon, Charles,—lui fut-il répondu,—j'aime votre style, je dois dire que j'aime infiniment votre style.

— Je suis bien loin d'être aussi satisfait, Dan, — répondit l'autre.

Le mot Dan révéla à Carry ce qu'elle n'aurait jamais soupçonné si elle ne l'avait pas entendu. Non-seulement la voix lui était familière, mais elle connaissait celui qui parlait. C'était Dan le Lunatique, qui lui avait été utile un soir dans Haymarket; mais quant à l'autre, elle n'était pas encore fixée sur son identité.

— Venez boire une goutte,—entendit-elle dire à Dan. —Je vous ai assez réconforté avant notre départ. Si vous

n'aimez pas l'ouvrage, retournez chez vous. Je saurai bien forcer cette baraque tout seul. Il n'y a qu'une femme et deux servantes.

— Plus que cela, — dit Charles.

— Je n'ai pas entendu parler d'autre chose. Oh ! vous voulez parler de l'homme, il n'y a pas à s'en inquiéter. Écoutez un peu, — dit Dan d'un ton emphatique. — Êtes-vous avec moi ou n'êtes-vous pas avec moi? car nous allons éveiller l'attention sur nous, si nous continuons à bavarder dans ce coin de jardin.

— Je ne suis pas venu jusqu'ici pour reculer maintenant, — dit Charles d'un ton plus assuré; il avait sans doute puisé de la confiance au fond de la bouteille de liqueur.

— C'est bien ! — dit Dan en lui frappant doucement sur l'épaule. — Maintenant occupons-nous de notre ouvrage pour passer par cette fenêtre. Elle garde toujours ses diamants dans la pièce d'entrée, ce qui est d'une sagesse peu ordinaire.

En riant lui-même de son esprit, le Lunatique s'assit sur les marches du perron qui servaient à descendre dans le jardin, et commença son opération.

Partout aux alentours régnait un silence de mort; on n'entendait que le faible bruit produit par le travail des outils qui étaient bien huilés. Un diamant coupa vivement un morceau de la vitre que Dan passa à Charles pour qu'il le plaçât sur le gazón hors de vue. Les voleurs n'y voyaient guère pour accomplir leur travail, mais ils auraient été effrayés de se servir d'une lanterne.

Carry avait entendu toute leur conversation. Son idée était que Dan le Lunatique n'était pas en chance, et

qu'il avait conçu le projet de dévaliser sa maison pour se refaire; mais pourquoi avait-il choisi la sienne? c'est ce qu'elle ne pouvait s'expliquer. Probablement il en avait entendu parler dans un cabaret, et pensant que ce qu'elle contenait n'était défendu que par trois femmes et un homme qui n'était pas toujours là, c'était une proie facile offerte à ses efforts désespérés. Je dis un cabaret, parce qu'il y a de ces sortes de lieux où l'on peut rencontrer des gens qui font commerce de fournir des renseignements. Ces hommes étant ou trop lâches ou trop prudents pour agir par eux-mêmes, ils gagnent leur vie en courant de district en district, en faisant des recherches minutieuses de côté et d'autre, en adressant des questions, en observant, et en récoltant des informations partout où ils peuvent s'en procurer. Ces renseignements si péniblement recueillis, ils les vendent à leurs maîtres les voleurs émérites de la métropole. Ce sont les chacals qui attendent les restes du lion, le roi des animaux, comme on a coutume de l'appeler dans tous les livres d'histoire naturelle.

Un cri de joie que Dan ne put retenir parvint aux oreilles de Carry. Il avait découvert que les volets n'étaient pas fermés. Ceci rendait son travail incomparablement plus facile. Elle pensa que ce qu'elle avait de mieux à faire était de se tenir parfaitement immobile. Les voleurs allaient sans doute pénétrer dans la chambre, et si elle criait, si elle faisait du bruit, elle pouvait s'exposer à ce qu'ils s'attaquassent à sa personne. Il est tout naturel qu'un homme qui se voit découvert et qui n'a devant les yeux que la perspective d'un long et pénible emprisonnement, fasse tout ce qu'il peut pour se

soustraire à une si triste destinée. Elle pouvait parler à cet homme quand il entrerait dans la chambre, et lui dire qui elle était; — mais, même en faisant cela, elle ne pourrait probablement pas parvenir à se faire épargner. Il avait positivement l'intention de dévaliser sa maison. Il avait obtenu des informations par suite desquelles il agissait. Il comptait évidemment sur un riche butin, et sans doute il n'hésiterait pas à sacrifier son propre frère ou, pour être un peu original, la sœur de sa défunte femme, pour satisfaire sa cupidité. Le vent qui pénétrait par l'ouverture qui avait été pratiquée dans le carreau faisait flotter le rideau tantôt d'un côté, tantôt de l'autre. Carry suivait ce mouvement d'un air inquiet et se tenait prête à fermer les yeux et à feindre de dormir du sommeil le plus profond à la première occasion. D'abord le rideau se gonfla, comme le ferait la voile d'un navire favorisé par la plus belle brise que puisse souhaiter un marin; puis, à l'un des côtés du rideau apparut la tête du Lunatique : il se tenait sur les mains et sur les genoux, et s'avançait avec les plus grandes précautions. Son compagnon le suivait; le rideau se gonfla une seconde fois et peu de temps après sa tête apparut également. Mais cette fois Carry ne vit rien, elle avait considéré comme prudent de fermer les yeux.

Dan se dressa sur ses pieds et regarda autour de lui. La première chose qui attira son regard fut une fort belle pendule, qui avait été achetée Rue de la Paix, à Paris, qui était posée sur la tablette de la cheminée et qui avait l'habitude de sonner les heures, toutes les fois que son inexorable mécanisme l'y forçait. Afin d'en étudier plus à son aise les proportions, il s'avança vers

la cheminée et leva effrontément le gaz en passant devant le candélabre. Cette audacieuse action lui révéla la présence de Carry. Elle avait suffisamment de présence d'esprit pour se tenir parfaitement tranquille, sa poitrine se levait et s'abaissait aussi naturellement que si elle eût été réellement endormie. En s'avançant avec la plus extrême précaution, le Lunatique l'examina avec une grande fixité pendant plus d'une demi-minute. Son premier mouvement fut de s'enfuir, mais quand il vit ou qu'il pensa à n'en pouvoir douter qu'elle dormait, il changea d'avis, et il se décida à risquer l'entreprise. Il était un peu désappointé, car il s'était attendu à trouver tout le monde au lit. Après avoir fait signe du doigt à son compagnon de se tenir sur ses gardes, il se mit à faire l'examen de tout ce qui se trouvait dans la chambre. Les immenses poches de son vêtement commençaient à se gonfler d'une façon très-apparente, et il eût été dans d'excellentes conditions pour éveiller les soupçons d'un policeman, et se faire arrêter dans la rue.

Quand il eut dévalisé l'appartement à son entière satisfaction, Dan fit signe à son complice, et tous deux sortirent dans le corridor ; Charles alluma une lanterne, et en dirigea les rayons lumineux dans tous les coins.

Lorsqu'ils furent partis, Carry osa respirer, mais non faire un mouvement ou se lever. Elle était dans la position de quelqu'un habitant dans le voisinage de la poudrière de Hounslow après une explosion. Car une explosion produite par la poudre quand elle est mise en contact avec son ennemi naturel le feu, est comme le malheur qui ne vient jamais seul. Carry pensa qu'elle devait rester dans la même position jusqu'au moment

où les voleurs, ayant fait leur coup à leur satisfaction, quitteraient la maison.

— Où est l'utilité de se chagriner? — se dit-elle à elle-même ; — s'ils doivent me prendre tous mes effets, je puis m'en procurer d'autres, je suppose. Ce n'est pas une question de vie ou de mort. Qu'est-ce que cela pourrait me faire, quand je perdrais tout ce que j'ai? Peut-être les pauvres diables sont-ils dans une situation bien difficile, et ont-ils plus de besoins que je n'en ai moi-même.

C'était pratiquer la religion Chrétienne d'une manière qui aurait fait honneur à un saint. Car se voir dépouiller de tous ses biens terrestres est une pire chose que d'être livré à la torture. Saint François Xavier lui-même n'aurait pas fait preuve d'une plus méritoire indulgence, ni montré plus de calme et de patience dans d'aussi terribles circonstances.

Les pauvres garçons en question étaient montés à l'étage supérieur, ils étaient entrés sans frayeur dans la chambre à coucher de Carry, et avaient volé son coffre à bijoux. Quelques-uns des tiroirs de sa garde-robe étaient fermés, mais une serrure n'est pas un obstacle pour un voleur. Le Lunatique tira de ses poches quelques petits instruments de fer qui, en temps ordinaire, auraient pu passer pour des cure-dents et dont on aurait pu se servir après un dîner de charité. Quelques tours de main firent l'affaire, et il était en train d'examiner, avec l'attention et la science d'un vieux marchand d'habits juif, les richesses et la variété des parures qui s'offraient à ses yeux, quand un bruit, qui frappa son oreille, le fit pâlir. Il ne perdit pas un mo-

ment, pour cela, sa présence d'esprit et son calme. C'était la pâleur que l'approche du danger répand sur tous les visages. Plus un homme est déterminé, plus vives sont ses sensations.

Le bruit qui avait frappé son oreille avait été aussi entendu par Carry, mais il avait fait naître en elle une sensation toute différente. C'était le bruit d'une clef dans la serrure. Elle savait que Lord Bryson prenait toujours un passe-partout; de cette manière, il n'était pas forcé, dans le jour, d'attendre sur le pas de la porte que la domestique fût descendue pour lui ouvrir, et, la nuit, il n'était pas obligé, comme cela lui était arrivé plusieurs fois, et comme les voisins auraient pu le déclarer, de frapper à renverser la maison pour se faire ouvrir. Depuis lors, il gardait constamment le passe-partout sur lui.

La porte tourna sur ses gonds, et Sa Seigneurie entra dans la maison et s'arrêta dans le couloir. Il n'y avait pas de lumière. La porte du salon s'ouvrit, et la lumière du gaz qui éclairâit la chambre se projeta immédiatement à l'extérieur. Lord Bryson se dirigea de ce côté.

Dan et son complice entendirent la porte se refermer, et le bruit des pas, qui suivit immédiatement après, leur fit comprendre qu'ils avaient autre chose à faire que de faire main basse sur les tiroirs de la garde-robe d'une femme. Sa Seigneurie entra dans le salon, et Carry se jeta dans ses bras. Elle éprouvait une violente réaction; par moment, elle sanglotait d'une manière convulsive. Il chercha à la calmer du mieux qu'il put, il lui demanda la cause de son émotion, mais elle était incapable de faire une réponse intelligible.

— Qu'y a-t-il, ma chérie? — lui demanda-t-il pour la seconde fois.

Carry fit tous ses efforts pour reprendre ses sens et parvint à dire : —

— Il y a des voleurs dans la maison.

— Des voleurs!... où cela?

— Au-dessus, dans ma chambre à coucher.

Lord Bryson était sur le point de sortir de la chambre et de gravir l'escalier, lorsqu'il entendit descendre les voleurs. Saisissant le tisonnier, qui était la seule arme dont il pût tirer parti dans le moment présent, il se précipita dans le vestibule, qui n'était pas, à proprement parler, ce qu'on nomme un vestibule, mais un grand passage, comme on en trouve dans beaucoup de maisons de Londres autres que celles de Belgrave et des demeures de nos législateurs héréditaires. Dan descendait l'escalier avec précaution, son pied touchait la dernière marche, lorsque l'arme improvisée de Lord Bryson s'abattit avec une grande force sur sa tête.

L'homme tomba sous le coup, comme s'il avait été frappé d'une balle, et resta étendu sur une natte de jonc en respirant bruyamment. Charles, voyant quel avait été le sort de son ami, et craignant de ne pas échapper au Pénitencier de Millbank, tourna la lumière de sa lanterne en plein sur la figure de Lord Bryson. Les rayons qu'elle projetait, passant à travers une puissante lentille, se concentraient en un foyer de lumière tout à fait aveuglant.

Avant que Lord Bryson ait pu se remettre de l'impression de cette vive lumière, il se sentit saisi à la

gorge par une main vigoureuse, et un sérieux combat, où la vie et la liberté étaient en jeu, s'engagea.

Carry avait suivi Lord Bryson jusqu'à la porte. Elle avait vu Dan tomber terrassé, et elle avait assisté à la soudaine attaque de Charles. Elle était assez effrayée, mais elle avait vu trop de scènes de violence dans sa vie pour se montrer très-alarmée de celle qui se passait actuellement dans sa maison. Elle passa courageusement devant les combattants, qui luttaient avec fureur, et alluma le gaz dans le passage. De cette manière elle put se rendre un compte plus exact de l'état des affaires. Son premier soin fut de s'emparer d'une arme quelconque. Le tisonnier était tombé de la main de Lord Bryson; elle le ramassa et elle en asséna à Charles un coup qui dut amortir un peu son ardeur belliqueuse; un second coup, quoique venant de la main d'une femme, contribua également d'une façon efficace à atteindre ce résultat, et Lord Bryson, grâce à la très-sérieuse assistance que lui avait prêtée Carry, sentit la force de l'étreinte de son adversaire faiblir, et profitant de l'avantage qu'il avait repris sur lui, il l'eût bientôt renversé, et il le tint en respect sous son genou.

— Envoyez chercher un policeman, — s'écria Bryson la respiration haletante, — ou courez-y vous-même, chère, si vous n'avez là personne.

Carry avait entendu ce qu'il avait dit, car elle était tout à côté de lui, et il était impossible qu'elle n'entendît pas, mais il n'y paraissait à aucun signe extérieur. Ses regards étaient rivés sur l'homme que son amant tenait sous son genou, et, pour la première fois, elle examinait ses traits.

— Eh bien, à quoi songez-vous? Pourquoi ne faites-vous pas ce que je vous ai dit? — demanda Lord Bryson avec un peu d'irritation.

La réponse fit tressaillir d'étonnement Sa Seigneurie.

— Lâchez-le, — dit-elle, — je le connais.

— Vous le connaissez? — s'écria-t-il.

L'homme était un peu abasourdi, mais il avait peu de mal; car, malgré la bonne intention que pouvait avoir eue Carry, la force qu'elle possédait était insignifiante au point de vue d'un gymnase ou d'une salle de boxe.

— Lâchez-le, vous dis-je! — dit Carry.

Lord Bryson la regarda comme s'il doutait qu'elle eût toute la plénitude de sa raison.

— Si vous ne faites pas ce que je vous dis, — s'écria Carry avec colère et d'un ton auquel Sa Seigneurie ne savait pas résister, — je vais vous traiter comme je l'ai traité lui-même.

— Oh! si vous le connaissez... s'il est un de vos amis, c'est autre chose, — répondit Sa Seigneurie. — Seulement, vous auriez dû dire à votre ami d'avoir un peu plus de ménagement pour ma gorge qu'il n'en a eu. J'ai les glandes du cou et les amygdales roides et douloureuses.

Il avait appuyé d'une façon toute particulière sur le mot *ami*, ce qui n'avait pas dû échapper à Carry.

— Je connais non-seulement celui-ci, mais je les connais tous les deux; et cependant ils ne sont pas mes amis.

Sa Seigneurie se leva, et le voleur fit de même. Ils se tinrent debout en se toisant du regard.

— Venez, Charles, entrez et asseyez-vous, — dit Carry.

Mais il ne bougeait pas.

Elle vint tout près de lui et lui murmura à l'oreille :—

— Vous rappelez-vous le *Black Jack*, à Liverpool?

En entendant ces paroles, ses manières changèrent, et il la suivit comme un mouton.

Quand ils furent dans le salon, Carry ouvrit la porte du chiffonnier et prit une bouteille d'eau-de-vie. Elle en versa un demi-verre au moins, et le lui donna. Il le but jusqu'à la dernière goutte. Elle remplit le verre de nouveau et lui dit : —

— Prenez ceci, et venez voir dans quel état est Dan.

Lord Bryson haussa les épaules d'une façon qui semblait dire : « Je ne comprends rien à tout cela. »

— George ! — dit Carry à Sa Seigneurie.

Et en un instant il fut auprès d'elle.

— Je puis vous expliquer tout ce qui vous semble étrange en très-peu de mots. Celui qui est là, privé de sentiment, est un homme que j'ai vu souvent dans les environs de Haymarket. Vous pouvez avoir entendu parler de lui : on l'appelle Dan le Lunatique. Il court les campagnes pour y faire des paris et autres métiers semblables. Il aura fait quelque sottise qui lui aura fermé cette carrière, et il aura été réduit à se faire voleur.

— Et l'autre? — dit Sa Seigneurie d'un ton sec.

— L'autre a été mon premier amoureux, — répondit Carry avec un sourire.

— Comment?

Mais, quand je n'étais qu'une toute jeune fille, à

Liverpool, il était amoureux de moi; et parce que je ne voulus pas l'écouter, il devint désespéré, et je ne l'ai jamais revu jusqu'au jour où j'allai à Biarritz, quand...

Charles Adams — car c'était notre vieil ami du *Black-Jack* — rentra dans la chambre juste au moment où Carry disait à Lord Bryson qu'elle ne l'avait pas revu jusqu'au jour où elle l'avait retrouvé à Biarritz.

— Est-ce que vous étiez là? — demanda-t-il impétueusement.

— Oui, — répondit-elle, — j'y étais et je vous ai vu essayer de tuer le taureau; mais, au lieu de cela, c'est le taureau qui allait vous tuer, si Trevellian ne s'était pas trouvé là. Connaissez-vous Trevellian?

— N'a-t-il pas été dans l'armée? — demanda Lord Bryson.

— Il y a longtemps.

— Alors je l'ai rencontré cette nuit au Club des Voyageurs.

— C'est bien le lieu qui lui convient,— dit Carry. — C'est un enragé voyageur. Eh bien! le taureau allait encorner Charles, et Trevellian le tua d'un coup de pistolet. Il l'a tué, vous savez, et cela a causé une grande exaspération. Et maintenant, Monsieur Charles, n'avez-vous pas honte de vous-même d'avoir été sur le point de commettre un vol tel que celui de cette nuit? — dit Carry plaisamment, bien qu'avec une sévérité affectée.

— Je ne vous ai pas volée, — répondit-il avec arrogance.

— Oh! quelle atrocité! Si vous ne l'avez pas fait, ce n'est pas votre faute. Où est Dan?

— Parti par la porte de la rue. Je lui ai donné de la liqueur et il s'est levé.

— Il n'était pas sérieusement blessé, alors?

— Ce coup l'a étourdi pour un moment, comme cela m'est arrivé à moi-même, voilà tout, — répondit Charles Adams avec la même assurance.

— Parti!... Il est parti? — s'écria Lord Bryson.

— Qu'est-ce que cela peut vous faire, George? — dit Carry, — qu'il soit ou non parti? Vous ne désirez pas que cela fasse une esclandre au vieux bailliage? Vous n'avez pas envie de poursuivre ces hommes?

— Pourquoi pas?

— Ne soyez pas si sot.

Après cette gracieuse parole elle se tourna vers Charles et lui dit : —

— Pourquoi n'avez-vous pas fait quelque chose pour gagner votre vie honorablement?

— Vous auriez pu me faire faire quelque chose autrefois, — répliqua-t-il; — maintenant il est trop tard. Je ne serais pas venu ici si j'avais su que c'était votre demeure. Je n'aurais pas aimé vous dérober vos bijoux et votre argent, bien que je fasse plus que supposer de quelle source ils viennent.

Carry le regarda avec colère, tout en conservant encore une expression de pitié. Ses cheveux étaient couverts de sang, sa figure était souillée çà et là de taches rougeâtres, ses yeux étaient rouges et gonflés par l'effet de la boisson et par la privation de sommeil. Lord Bry-

son s'avança sur lui comme pour le prendre au collet et l'envoyer à toute volée par la fenêtre, mais Carry l'arrêta.

— Je me considère comme vous valant bien,— continua Charles en s'adressant à Carry. — Un voleur n'est pas pire qu'une...

Avant qu'il ait pu finir sa phrase, Lord Bryson fit deux pas en avant, et d'un coup de poing le terrassa. Le coup avait été terrible, et il tomba lourdement sur le tapis. Deux minutes après il reposait tranquillement, sinon agréablement, dans une mare d'eau sale formée par la gouttière.

— Je n'ai pas pu me retenir, Carry,—dit Lord Bryson en rentrant dans le parloir.

Carry ne répondit rien.

— Je suis désolé que l'autre soit parti avec le butin.

— Oh! qu'est-ce que cela fait? Cela ne nous ruinera pas.

— Je le sais; mais cela me vexe, — répondit-il.

— Venez près de moi alors, et mettez-vous en belle humeur,—s'écria Carry. Je vais vous lire quelque chose de la *Pucelle*.

— Non, non, pas cela,— répondit Son accommodante Seigneurie. — Continuez *Indiana;* je voudrais savoir ce qu'il advient de *Noun*.

— Prenez le livre alors.

Il alla prendre le livre sur un rayon, et Carry commença à lire. Mais comme elle trouvait que lire dessèche la gorge, tous deux firent une visite au cellier; ils apportèrent du vin et le burent. Quand vint le ma-

tin, Stonah trouva son maître profondément endormi sur le plancher, et sa maîtresse également sous l'empire du sommeil dans un fauteuil. En voyant l'état des choses, Stonah descendit et s'occupa du thé et du soda-water. Elle pensait qu'il était bien possible que ces deux bienfaisants breuvages fussent bientôt demandés.

CHAPITRE XXXVII

CE QUI ADVINT POUR AVOIR ACHETÉ UN CHIEN

Il était singulier que Charles Adams et son misérable compagnon eussent choisi la maison de Carry pour théâtre de leurs brigandages. Si Adams l'avait su, il aurait sans doute préféré tout autre lieu; mais c'était un de ces singuliers hasards qui se rencontrent constamment dans la vie de chaque jour, qui n'est pas si prosaïque et si vulgaire que quelques écrivains didactiques voudraient nous le faire croire. Lord Bryson regrettait que les voleurs se fussent sauvés avec leur butin, et il aurait voulu mettre l'affaire entre les mains de la police, mais Carry s'y opposa. Il la pressa à ce sujet le lendemain matin, mais elle ne voulut rien entendre. Son ton décidé le mit presque en colère.

— Pourquoi êtes-vous si obstinée? — dit-il. — Vous êtes aussi entêtée qu'une mule quand vous vous êtes

mis quelque chose dans la tête. Essayer de vous faire changer d'idée, c'est essayer de déplacer un rocher.

— Jolie comparaison ! — répliqua Carry. — Si vous n'avez rien trouvé de mieux que de me dire que je ressemble à une mule, vous ferez bien d'acheter un livre de synonymes.

— J'aime assez la fermeté de caractère, Carry; mais dans ce cas nous devons à la société de poursuivre les coupables. Nous savons qui ils sont, et la police n'aura pas de peine à les trouver.

— Une fois pour toutes, je vous dis que je ne veux pas, — répondit Carry.

C'était assez concluant; mais Sa Seigneurie ne voulait pas abandonner la discussion sans avoir fait encore une tentative ; aussi dit-il avec un peu d'humeur : —

— Vous semblez prendre un grand intérêt à ces voleurs. Pour ma part, je n'y puis rien comprendre.

— Vraiment ! — répondit Carry avec un calme provocant.

— Vous dites que vous connaissez l'un d'eux depuis longtemps. Peut-être avez-vous conservé un tendre sentiment pour lui.

— Oui, c'est vrai, — répondit-elle.

— Ne soyez donc pas si ridicule ! — dit Lord Bryson.

— Eh bien ! si je suis ridicule, à qui la faute? Vous n'avez qu'à ne pas m'adresser d'aussi stupides questions.

Sa Seigneurie s'amusa à regarder ses boutons de manchettes.

— Il est facile de prédire que ce malheureux se fera bien assez tôt transporter. Pourquoi vous mêler à une

si triste affaire. La perte de quelques bijoux et de quelques effets ne ruinera ni vous ni moi; et vous ne voudriez pas que votre nom parût dans les journaux, et que le monde entier fût informé que vous vivez avec un femme dans Saint John's Wood.

— Oh! j'ai peu de souci de la publicité, — répondit-il.

— Si cela vous est égal, cela ne me l'est pas à moi. Vous êtes d'une bien pitoyable humeur ce matin. Pourquoi ne sortez-vous pas? Nous allons avoir une querelle sérieuse avant peu si vous restez ici. Oh! oui, une querelle entre nous est inévitable, car je ne suis pas moi-même dans les meilleures dispositions.

— C'est vous qui êtes désagréable.

— Naturellement, c'est toujours moi. Vous, vous êtes toujours parfait.

Il commença à fredonner un air de *Faust*.

— Ne restez pas là à bourdonner comme une vieille abeille, — s'écria Carry. — Sortez, allez au club! Je n'ai pas besoin de vous ici.

— C'est vraiment une chose charmante de me voir chassé de ma propre maison.

— Ce n'est pas votre maison, c'est la mienne, — répondit-elle avec colère. — Et si vous ne vous en allez pas, vous allez être jeté dehors.

— Qu'est-ce que vous avez pour dîner? — s'écria Lord Bryson, changeant brusquement de conversation et passant du trivial au positif.

— Oh! je ne vais pas me creuser la tête pour avoir quelque chose à votre goût. Vous ferez bien de dîner dehors.

— Oui, c'est ce que je ferai,— répondit-il en tortillant sa soyeuse moustache.

— Laissez votre moustache tranquille,—dit Carry.— Je hais voir les hommes porter sans cesse leurs mains à leur barbe. On dirait qu'elle n'est pas vraie, et que vous semblez avoir peur qu'elle ne vienne à tomber.

Il fit ce qu'elle demandait et répliqua : —

— Ecoutez, Carry. Ordonnons pour dîner un potage aux huîtres, un morceau de saumon et un faisan. Si vous n'avez pas de fromage de Brie, faites-en prendre.

— C'est parfait, — dit Carry ; — je songerai à cela si vous êtes bon garçon. Maintenant sortez, laissez-moi seule; ma bonne humeur reviendra.

— Vous verrai-je dans la journée ? — demanda-t-il.

— Très-probablement j'irai faire un tour au Parc avant dîner. J'ai commandé d'atteler les poneys pour trois heures. Rappelez-vous de ne pas venir plus tard que six heures, sans quoi rien ne sera mangeable.

— Ne pourriez-vous pas me prendre au club de Burlington ? — dit-il.

— Certainement non, je n'ai pas envie de me faire voir par tous ces jeunes fous. Maintenant voulez-vous vous en aller ?

— Je pars à l'instant, — répondit-il.

Puis, s'approchant d'elle, il lui donna un baiser, prit son chapeau et sa canne, qui étaient placés dans le vestibule, sortit de la maison, et se dirigea vers l'église de la Sainte Trinité, où se trouve une station de cabs.

— Dieu merci, le voilà parti ! — s'écria Carry avec un soupir de soulagement.—J'attends Wilmer à chaque moment. Je ne sais pas ce que j'ai fait de son billet.

Mettant la main dans son corsage, elle en tira une lettre écrite sur le papier du club.

— La voici, — ajouta-t-elle en la relisant. — Qu'est-ce qu'il dit? Oh! il doit venir de bonne heure aujourd'hui; j'avais horriblement peur qu'il ne rencontrât Bryson, ce qui eût été très-maladroit, car ils se connaissent. Mais il est dehors maintenant, et il n'est pas vraisemblable qu'il revienne avant l'heure du dîner. Il sait que je ne veux pas de lui ici et que, s'il s'avisait de revenir, je lui ferais une vie terrible.

Carry n'eut pas à attendre longtemps son visiteur. Elle regardait par la fenêtre et elle vit une voiture s'arrêter quelques portes plus bas sur la route; un homme en descendit, paya le cocher, et vint à pied jusqu'à Verbena Cottage. Il agissait ainsi parce que le bruit que fait une voiture en s'arrêtant à une porte attire toujours des personnes aux fenêtres, et qu'il était assez prudent pour désirer éviter l'espionnage des voisins de Carry.

Elle lui fit un signe de tête familier à travers la fenêtre, et le reçut chaleureusement lorsque la servante l'introduisit.

— Comment allez-vous, cher ami? Je suis on ne peut plus heureuse de vous voir, — s'écria-t-elle.

— Horriblement fatigué, — répondit-il après lui avoir rendu ses compliments.

— Je le suppose, — dit-elle,

Vous êtes malade, fatigué et dégoûté
De l'infernal train de Londres,
Trop bien connu pour qu'on s'y fie
Et affreusement dangereux pour la bourse.

Il rit de cette sortie poétique et dit : —

— Ah ! vous avez pris ça dans Bon Gaultier.

— Je l'ignore. Est-ce de Bon Gaultier? Je ne le savais pas. J'ai entendu répéter cela une fois par quelqu'un, je l'ai trouvé bien, et j'ai pris la peine de le retenir.

— Oui, ce sont des vers d'Aytoun, — dit Sir Frédérick Wilmer. — Avez-vous suivi quelque chasse depuis peu? — ajouta-t-il avec un coup d'œil significatif.

— Non, pas depuis peu, — répondit Carry négligemment.

— Par Jupiter ! — s'écria-t-il, — je n'oublierai jamais cette journée, quelque longue que soit ma vie. Oh ! il faut que je vous dise. Il y a eu une nouvelle partie de chasse un ou deux jours après à un endroit nommé le Haymarket, au delà de Leicester et près de Kirby-Wood.

— La femme de Starborough y était-elle? — demanda Carry.

— C'est juste ce que j'allais vous dire ; on ne savait pas si vous viendriez, c'était la grande question du jour : il s'établissait des paris. Je connais un homme qui proposa de parier cinq cents livres que vous viendriez. Lady Starborough se tint coite ; au dernier moment, elle fit savoir qu'elle était malade et qu'elle ne pourrait pas suivre la chasse. Je crois que Starborough, au fond, en était enchanté. Mais lorsqu'on vit que vous ne veniez pas, Lady Starborough devint aussi furieuse que possible, elle ne se possédait plus. Elle marchait le fouet levé sur les hommes de service sans le moindre motif, ce qui est contraire à ses habitudes, elle qui est tou-

jours si charmante pour les grooms, les jockeys, et tous les gens de cette sorte.

— Oh ! je suis bien heureuse ! — s'écria Carry en frappant des mains avec une joie d'enfant. — Qu'est-elle plus qu'une autre, je voudrais bien le savoir ?

— Je ne pense pas que personne ait été particulièrement et sincèrement fâché de la voir humilier, — dit Sir Frédérick.

Après un moment de silence, il reprit : —

— Je n'ai pas besoin de demander, je pense, si Bryson est en ville ?

Avant que Carry ait eu le temps de répondre à cette question, on entendait le bruit du marteau de la porte.

Carry se précipita vers la fenêtre et regarda dehors; elle devint toute pâle.

Sir Frédérick Wilmer la regardait en semblant l'interroger.

— Par Dieu ! — s'écria Carry, — c'est lui.

— Diable ! — fit Sir Frédérick.

— Vite ! il faut vous cacher quelque part, — dit Carry à la hâte.

— Où ?... Mettez-moi quelque part, je suis prêt.

— Derrière le sopha alors. Il ne vous verra pas là. Il a oublié quelque chose, je suppose. Je n'ai jamais vu d'homme aussi ennuyeux, il revient à chaque instant pour une chose ou une autre. Je vais bien lui dire son fait, vous allez voir.

Sir Frédérick obéit à la lettre aux instructions qui lui étaient données. Il sauta légèrement par-dessus le sofa qui était placé dans un coin de la chambre. Sa partie postérieure faisait avec les deux murailles une

espèce de triangle. Il était bien caché et ne courait pas beaucoup de risque d'être découvert à moins qu'il n'arrivât que Sa Seigneurie ne vînt trop près de l'endroit qui lui servait de refuge.

Sir Frédérick était parfaitement installé avant l'entrée de Lord Bryson. La figure de celui-ci exprimait la plus grande satisfaction, et Carry remarqua avec une certaine surprise qu'il tenait un chien dans ses bras.

— Regardez, — dit-il.

— Qu'est-ce que c'est? — dit Carry.

— Je vous ai acheté un chien.

— Où l'avez-vous trouvé?

— Je l'ai aperçu tout près d'ici dans la rue, — répondit-il.

— Quelle a été votre idée?... Est-ce que c'est un chien de garde? — demanda Carry.

— Oh! non, je ne le crois pas. Il y avait un marchand de chiens au bas de la route, j'ai trouvé que c'était une belle espèce de chien et je l'ai acheté.

— Quelle pitié! n'avez-vous pas un meilleur emploi à faire de votre argent? — s'écria Carry d'un air disgracieux.

Le fait est qu'elle était colère et ennuyée que son tête-à-tête avec Sir Frédérick Wilmer ait été si brusquement terminé; elle était si désappointée et si peu accoutumée à réprimer ses premiers mouvements, que, lors même qu'il se serait agi de sa vie, elle n'aurait pu s'empêcher de le laisser voir à Sa Seigneurie.

Lord Bryson paraissait vexé.

— Passez-moi ce petit monstre, — dit Carry, — que je l'examine.

Il lui passa le chien, qu'elle mit sur ses genoux.

C'était un terrier, mais il n'était pas des plus purs. Carry se connaissait très-bien en chiens, tandis que Lord Bryson n'avait que très-peu ou pas du tout de connaissances en cette matière.

— Quelle pauvre bête! — s'écria-t-elle après lui avoir fait subir son examen critique.

— Est-ce qu'il n'est pas pur?

— Je le crois bien. Avez-vous des yeux?

— Naturellement; mais pourquoi tant de tapage à propos de ce chien?

— Regardez ses pattes, ont-elles un bouquet de poils, hein? Comment appelez-vous cette sorte de peau?... Et sa robe?... Sûrement, vous savez quelle doit être la robe d'un chien. Il a les poils aussi longs qu'un poney des Shetlands, et ses oreilles sont coupées.

— Eh bien! est-ce que ce n'est pas l'habitude?

— Non, plus maintenant; j'aime les oreilles en tulipe. C'est un petit misérable, son nez est aussi court qu'un museau de singe, c'est une véritable horreur!

— Eh bien! s'il ne vous plaît pas, je vais le remporter, — répliqua Lord Bryson.

Il était très-mortifié de ce torrent de critiques et d'invectives.

— Et la queue! — s'écria tout à coup Carry. — Oh! mon Dieu! quelle queue!

— Donnez-le-moi, Carry; je vais le jeter à la face du marchand. Je le lui ai payé cinq livres, c'est une volerie.

— Il faut que vous ayez été plus que fou pour donner cinq livres d'un pareil animal, — dit Carry.

Elle posa le chien à terre avec un geste de suprême dégoût. Lord Bryson l'appela; le chien ne voulut pas venir, mais s'en alla flairant dans la chambre. Sir Frédérick Wilmer avait failli presque étouffer pendant ce dialogue; deux ou trois fois son envie de rire avait été si forte qu'il s'était réellement fait mal en la retenant. Quand Carry vit le chien courir à travers la chambre, elle commença à s'alarmer; elle craignait qu'il ne lui prît la fantaisie d'aller à l'endroit qui servait de cachette à Sir Frédérick; aussi elle se leva et lui donna la chasse. Le chien ne semblait pas aimer Carry, car chaque fois qu'elle approchait, il se sauvait sous les tables et sous les fauteuils, et ses efforts pour s'en emparer étaient sans résultat. La sueur lui perlait sur le visage, autant par suite de son inquiétude que de la fatigue réelle que lui causait l'exercice auquel elle se livrait.

Lord Bryson ne pouvait s'empêcher de rire de cette comédie, mais à la fin il s'écria : —

— Je vais vous attraper ce petit misérable.

— Restez tranquille, — dit Carry, — je l'aurai bien moi-même.

— Non, non, vous ne pourrez pas; vous avez essayé pendant cinq minutes et vous n'avez pu réussir.

Lord Bryson se dirigea vers la partie de la chambre où le chien jouait à cache-cache avec Carry. Il était cruellement près de la cachette du Baronnet. Carry lui dit impérieusement de la laisser seule, mais cette fois il fut assez osé pour ne pas obéir. Il avança vers le fuyard, et dit, en adoucissant sa voix : « Pauvre chien! pauvre petit! » Mais ses douceurs furent perdues, et sa voix

mielleuse n'eût pas de succès. L'animal alla se réfugier sous le sopha derrière lequel Sir Frédérick Wilmer était caché. Il ne laissait voir que sa tête et aboyait. Clary essayait d'éloigner Lord Bryson, mais il était déterminé à attraper le chien, et il ne voulait pas se laisser détourner de son dessein. Carry l'avait saisi par le pan de son habit. Elle était trop agitée et trop en colère pour parler, mais au bout d'un moment elle resta, comme Madame Putiphar, non pas avec le manteau, mais avec une partie du vêtement de Lord Bryson dans la main. Le chien s'enfonça sous le sopha, Lord Bryson s'élança sur lui, le manqua, et, résolu à le suivre, il passa par-dessus le sopha, et alla s'étendre à côté de Sir Frédérick Wilmer. En faisant ce mouvement, une des jambes de Lord Bryson avait frappé la tête du Baronnet avec assez de force, et Sir Frédérick s'écria : —

— Que diable venez-vous faire là ?

Lord Bryson resta complétement confondu; jamais il n'avait été aussi étonné de sa vie. Sir Frédérick se remit sur pied, et les deux hommes se trouvèrent en face l'un de l'autre. Au premier moment Carry se sentit un peu oppressée, mais en regardant les deux gentlemen, en contemplant la position ridicule dans laquelle ils étaient placés, et en réfléchissant au côté essentiellement comique de l'aventure, les muscles de son visage se détendirent, les couleurs lui revinrent, et elle ne put retenir un bruyant éclat de rire.

La figure de Sir Frédérick était écarlate. Il n'était nullement intimidé par Lord Bryson, mais il ne supportait que difficilement l'idée d'avoir été surpris caché derrière un sopha, comme un malfaiteur. Il s'adressait

des reproches à lui-même pour n'être pas resté à sa place dès l'abord. En se cachant il avait compromis Carry sans lui laisser aucune excuse possible. Sa Seigneurie n'avait qu'une seule manière d'interpréter sa conduite : si Sir Frédérick eût accueilli Lord Bryson comme un vieil ami, l'affaire eût pu prendre un tout autre tour : le pair aurait pu concevoir des soupçons, mais il restait la possibilité d'un doute; maintenant il n'y en avait plus.

Carry était bien plus calme que chacun des deux hommes. Elle avait compris à l'instant que Lord Bryson ne voudrait pas lui reparler; elle savait qu'en sa qualité de gentleman, il ne le devait pas, et elle se décida à l'instant à prendre l'initiative.

— Ne restez pas à vous regarder ainsi comme deux imbéciles, — s'écria-t-elle; — quittez cette contenance.

Ils reconnurent la sagesse du conseil, et tous deux s'éloignèrent.

Surmontant son agitation par un violent effort, Lord Bryson dit avec un sourire railleur : —

— Je crains d'avoir troublé un rendez-vous du matin.

— En effet ! — dit Carry avec audace.

Sir Frédérick Wilmer sentait qu'il était dans une sotte et indigne position, et il ne savait ni que dire ni que faire.

— Alors il ne me reste plus qu'à me retirer, — dit Lord Bryson.

— Le plus tôt sera le mieux, mon cher, je ne vous retiens pas, — dit Carry.

En ce moment, Sir Frédérick prit la parole : —

— Pour rendre justice à madame,—dit-il,—je pense que je dois déclarer que ma visite était purement et simplement une visite de politesse.

Lord Bryson releva les sourcils et donna à sa physionomie une expression d'incrédulité, mais il ne répondit pas ; il désirait insulter le Baronnet autant que possible. —

Il prit son chapeau, marcha vers la porte, fit un glacial salut, et, comme trait que l'on jette en partant, il dit : —

— Croyez-moi, je conserverai toujours la plus grande estime pour cette partie si utile d'un mobilier qu'on nomme un sopha.

Quand il fut sorti de la maison, il lui lança un regard de colère, comme s'il secouait la poussière de ses pieds, et il murmura :

— Damnées soient les femmes ! elles sont toutes les mêmes ! Je suis comme ce seigneur dont parle la Bible, qui persécutait les Chrétiens. Les écailles sont tombées de mes yeux.

Lorsque la porte extérieure retomba derrière Lord Bryson, Sir Frédérick Wilmer s'écria : —

— Est-il parti ?

— Oui, je crois,— répondit Carry languissamment.— Qu'importe ? mon cœur n'en sera pas brisé. — Puis elle ajouta d'un ton plus animé : — Maintenant, mon cher ami, si vous avez le désir de prendre une femme, voilà une occasion pour vous.

Il paraissait confus. Avant qu'il n'ait pu répondre un mot, Carry continua : —

— Ce qui est arrivé est arrivé à cause de vous; aussi je pense que vous comptez me faire toutes les réparations qui seront en votre pouvoir ; ce que vous avez de mieux à faire c'est de m'épouser.

A ces mots, il sourit et répliqua : —

— J'en serais vraiment trop heureux, mais...

— Mais quoi? — dit Carry aussitôt.

— Il y a une petite difficulté.

— Et c'est...

— C'est que j'ai une femme.

— Oh ! ceci est décisif ! — dit Carry.

Elle resta quelques instants silencieuse; puis elle dit : —

— Etes-vous amoureux d'elle ?

— Je l'ai été.

— L'êtes-vous encore maintenant ?

— Depuis que je vous ai vue, je ne puis consciencieusement dire que je le sois encore.

En prononçant ces mots, il lui lança un regard plein de feu et d'ardeur.

Elle le remarqua, et depuis ce moment elle le regarda comme soumis à ses lois.

Une semaine se passa, et Sir Frédérick Wilmer ne quittait pas Carry.

CHAPITRE XXXVIII

DANS LES LACS

Sir Frédérick Wilmer n'avait pas encore une année de mariage, lorsqu'il se trouva engagé dans l'aventure du Leicestershire, qui le mit en contact avec Carry Waters. Il était écrit que ce serait pour lui un jour infortuné, et plus infortuné encore pour sa malheureuse femme. Lady Wilmer était une de ces petites femmes calmes et inoffensives, qui sont tout cœur et toute bonté. Elle n'était occupée qu'à faire le bien ; pour tout au monde elle n'aurait pas voulu qu'on connût ses bonnes œuvres. Ce qu'elle faisait, elle le faisait en cachette. Elle eût rougi de s'en faire une réputation, et jamais elle ne laissait rien transpirer de sa générosité et de sa libéralité. Si elle faisait une donation à quelque œuvre de charité ou à quelque hôpital, elle envoyait invaria-

blement son offrande sous la protection de quelques simples initiales. Elle était une image presque fidèle de la charité, dont parle le chant sacré. On pouvait dire d'elle :

Douce et humble,
Pure et sainte.

Sir Frédérick avait été épris d'elle jusqu'à la folie dans les premiers temps de leur mariage. Généralement, quand les jeunes gens aiment, leur amour est comme une éruption du Vésuve, très-fougueux tant qu'il dure. Quant à elle, la pauvre enfant, elle idolâtrait son mari. Dans son opinion, il n'y avait jamais eu un homme qui lui fût comparable, et il ne devait en exister jamais. Son amour pour son mari, pensait-elle quelquefois, était presque coupable ; elle avait fait de lui une idole, et au fond de son cœur elle se disait qu'elle faisait mal. Elle pensait sans doute que quelque malheur devait lui arriver, en punition de son excessive adoration pour lui. Mais jamais elle n'avait eu seulement la pensée qu'il pouvait lui être enlevé. Elle ne comprenait pas qu'il fût possible qu'il lui retirât son affection. Elle le jugeait par elle-même et elle le voyait à travers le profond et honnête amour qu'elle avait dans le cœur. Carry se glissa comme un serpent dans leur Eden, et les rêves de Lady Wilmer furent destinés à être brutalement dissipés. Sir Frédérick avait amené sa femme en ville, parce qu'il y avait été obligé. Elle était la fille d'un gentilhomme campagnard, et sa famille venait toujours passer à Londres un mois ou deux dans la saison.

S'il était revenu seul de la campagne, et qu'il y eut laissé sa femme, sa conduite aurait donné lieu à toutes sortes de rumeurs, non-seulement de nature à soulever la méfiance et l'indignation dans les esprits de ses amis et de ses parents, mais encore à exciter l'inquiétude dans le cœur de Lady Wilmer.

Quoique le jeune Baronnet fût très-fasciné par les manières de Carry, qui formaient l'antithèse la plus complète avec celles de sa femme, il ne pouvait cependant pas regarder celle qu'il avait aimée avec tant d'ardeur sans éprouver un sentiment de regret et de remords. Il luttait contre la pernicieuse influence que Carry acquérait sur lui graduellement, mais sûrement. Parfois il avait lutté avec courage contre son mauvais ange, qui l'entraînait à pas lents, mais sûrs, vers le mal; mais il avait combattu sans succès. Bien contre sa volonté, il était obligé de jouer le rôle d'un hypocrite. Lorsqu'il avait passé la plus grande partie du jour, se réchauffant au feu des radieux sourires de Carry, il quittait sa sirène et rentrait chez lui auprès de sa femme, qui l'excédait de ses caresses, comme c'était son habitude. Il ne lui convenait pas de revenir auprès d'elle froidement; il n'avait pas le cœur assez dur pour le faire. Sa femme était étrangère à tout soupçon, à toute mauvaise pensée; mais jour par jour ses témoignages d'affection lui devenaient plus désagréables, et il finit par en avoir horreur.

Telle était l'extraordinaire influence que Carry commençait à exercer sur lui, qu'il eût presque préféré baiser une barre de fer rougie au feu que de poser ses lèvres sur celles de sa femme. L'amour de Lady Wilmer

était si aveugle, qu'elle ne remarqua pas même ce changement, et pour deux raisons. Sir Frédérick continuait à dissimuler autant qu'il le pouvait, et elle était aussi loin de supposer que son mari pouvait lui être infidèle qu'elle l'était elle-même de lui faire une infidélité. Il était comme un homme qui se baigne dans la mer au moment du reflux. Epuisé par un long exercice, et fatigué de faire des efforts inutiles pour lutter contre les vagues et regagner la côte, il est par degrés entraîné vers la mer; la terre fuit devant lui, — ses forces le trahissent, et enfin il périt misérablement.

Sir Frédérick avait été, depuis peu, amené à accompagner Carry dans ses promenades du matin, et un Dimanche qu'il se trouvait chez elle, elle s'écria : —

— Si nous faisions atteler le brougham, et si nous allions aux jardins de Kensington?

— J'ai peur que vous vous moquiez de moi, — répondit-il; — mais j'ai promis à ma femme de la conduire à l'église.

Carry le regarda d'un air étonné, comme si elle ne pouvait en croire ses oreilles.

— Vous le savez, nous demeurons dans Westbourne Terrace, — continua-t-il, — et il y a quelques hommes de bonne famille engagés dans la carrière ecclésiastique qui font des conférences à Saint James, tout près de notre demeure.

— Oh! certainement, — dit Carry avec un mouvement de ses jolies épaules rondes. — Si vous préférez aller à l'église que de sortir avec moi, tout ce

que je puis faire, c'est d'avoir pitié de votre mauvais goût.

Elle fit de son mieux pour paraître blessée, vexée et mortifiée, et elle y réussit en perfection.

— Si vous désirez, je... — commença-t-il à dire.

Carry lui coupa la parole, mais elle parla d'un ton où perçait une légère teinte de tristesse.

— Naturellement, votre femme doit avoir la préférence, je ne suis personne, et elle est Lady Wilmer.

La feinte humilité à laquelle Carry avait recours était admirable. Sir Frédérick se mordit les lèvres et paraissait confus, contrarié et fort perplexe. L'enchanteresse commença à chanter, de sa jolie petite voix, la chanson de la jeune fille de Gowrie. Le son d'une jolie voix est agréable en tout temps, et quand une jolie femme, avec une jolie voix bien mélodieuse, chante un fragment de quelque jolie chanson à sons couverts et doux comme ceux d'une harpe éolienne, l'effet est irrésistible, un ennemi des femmes en serait entraîné. Au moment où Carry répétait les mots : —

Et maintenant elle est Lady Gowrie,

Sir Frédérick semblait transporté et dit : —

— C'est vraiment charmant.

— Vous trouvez? — répondit-elle. — J'avais l'habitude d'entendre cela autrefois à Aldershot. Connaissez-vous l'histoire?

— Non, je ne pense pas.

— Alors, je vais vous la conter.

Un grand seigneur, comme c'est l'usage, je crois, dans ce genre de contes, se prit d'amour pour une jeune fille de la campagne, et on lui suscita un grand nombre d'obstacles. Mais, à la fin, il brava tout le monde et épousa la femme de son choix, et la chanson finit en disant : —

Et maintenant elle est Lady Gowrie.

C'est presque sentimental, n'est-ce pas? Quelle heure est-il?

Carry portait toujours une montre, mais elle était trop paresseuse pour y regarder, quand elle avait là quelqu'un pour lui dire comment les heures fuyaient.

Sir Frédérick Wilmer lui dit l'heure, et elle s'écria : —

— Mon brougham sera là dans dix minutes ; voulez-vous m'excuser si je monte pour m'apprêter?

Quand elle eut quitté la chambre, il resta dans la même position, appuyé sur le bord de la cheminée, et faisant jouer son parapluie sur le bout de ses bottes, au grand détriment du cuir dont ces dernières étaient faites.

Lorsque Carry redescendit, elle était réellement charmante. Elle portait une robe chaude et de saison, et par-dessus un manteau de fourrure, un chapeau de paille avec des rubans Ecossais, et un manchon semblable à celui que le vieux Magee, le Membre du Parlement, avait apporté à Annie Hargrave, à l'occasion de sa célèbre visite à son logis de Stanley Street.

Le Baronnet la regardait avec admiration.

— Voulez-vous me mettre en voiture? — demanda-t-elle un peu froidement.

Il répondit affirmativement, et, ouvrant la portière du brougham qui venait d'arriver, il lui donna la main pour y monter.

Carry, en le regardant avec un demi-sourire d'une incomparable douceur, lui dit : —

— Ce que vous auriez de mieux à faire serait de venir avec moi.

Il fut incapable de résister à son appel. Sautant légèrement dans le brougham, il s'assit près d'elle, et ils furent bientôt entraînés dans la direction de Hyde Park.

Le cocher remonta jusqu'à la grille conduisant dans les jardins de Kensington, qui se trouvent entre le pont jeté sur la Serpentine et la Poudrière. Sir Frédérick descendit et donna le bras à Carry ; quelques minutes après ils étaient au milieu du monde élégant. Ils tournèrent à gauche et traversèrent le pont qui mène au jardin des fleurs. La foule était considérable; et tous deux, Carry et le Baronnet, rencontrèrent beaucoup de personnes de connaissance. Tout à coup Sir Frédérick Wilmer éprouva une secousse nerveuse par tout le corps. Carry, qui le sentit trembler, le regarda au visage pour en rechercher la cause; ses yeux étaient arrêtés dans une direction qu'il ne lui fut pas difficile de suivre, et elle vit une petite femme, d'apparence délicate, se promenant avec une dame âgée, probablement sa mère; toutes deux s'étaient arrêtées et regardaient Sir Frédérick

avec l'expression du plus complet étonnement peinte sur le visage. Par un mouvement saccadé, le Baronnet fit retourner Carry, et ils revinrent sur leurs pas,

— Quelles sont ces femmes? — demanda Carry, bien qu'elle sentît bien qu'elle aurait facilement pu répondre elle-même à la question.

Sir Frédérick répondit sans hésitation et d'un ton froid : —

— Ma femme et sa mère.

— Oh! — pensa Carry, — au lieu d'aller entendre prêcher à Saint James, elles ont tourné du côté des jardins de Kensington; très-bien, c'est au mieux pour moi.

A huit heures et demie, la station du chemin de fer du Sud-Est présente l'aspect le plus animé. Le train-poste est au moment de s'élancer vers Paris. Un soir, deux personnes, une dame et un gentleman se tenaient devant la portière d'un compartiment de wagon. L'employé, par suite de quelques considérations pécuniaires, les y fit entrer, et plaça à l'extérieur une petite pancarte portant le mot *réservé*. Les voyageurs aristocratiques aiment à avoir un wagon pour leur usage exclusif. L'élément plébéien et commercial ne doit pas respirer le même air que la noblesse. Sir Frédérick Wilmer et Carry étaient sur le point de partir pour le

Continent, mais leurs amis n'avaient pas été informés de leur intention par les lettres magiques usitées en pareil cas, P. P. C. Leur destination était Bruxelles. Lady Wilmer était restée le cœur brisé, abandonnée au foyer solitaire, parce que son mari s'était laissé fasciner par une dangereuse mais bien jolie femme, qui, du temps de Charles II, aurait pu, par faveur royale, obtenir des lettres de noblesse, mais qui, au temps de la Reine Victoria, n'est considérée que comme une tache imprimée sur son sexe, qui, si elle ne peut être effacée, est suffisamment punie par un haussement d'épaule et un regard méprisant.

De Bruxelles, Carry vint à Paris; c'est là que nous l'avons connue, et que nous avons pu apprécier les roueries de cette dangereuse et gracieuse Anonyme.

Nous ferons part à nos lecteurs de la suite de ses aventures, si cette première partie les a intéressés.

FIN

TABLE DES MATIÈRES

FIN DE LA TABLE

Paris. — Imprimerie Poupart-Davyl et Comp., rue du Bac, 30.